



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

MERCURE

DE FRANCE,

DÉDIÉ AU ROI.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

FÉVRIER 1770.

Mobilitate viget. VIRGILE.



A PARIS,

Chez LACOMBE, Libraire, Rue
Christine, près la rue Dauphine.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

AVERTISSEMENT.

C'EST au Sieur LACOMBE libraire, à Paris, rue Christine, que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, ainsi que les livres, les estampes, les pièces de vers ou de prose, la musique, les annonces, avis, observations, anecdotes, événemens singuliers, remarques sur les sciences & arts libéraux & mécaniques, & généralement tout ce qu'on veut faire connoître au Public, & tout ce qui peut instruire ou amuser le Lecteur. On prie aussi de marquer le prix des livres, estampes & pièces de musique.

Ce Journal devant être principalement l'ouvrage des amateurs des lettres & de ceux qui les cultivent, ils sont invités à concourir à sa perfection; on recevra avec reconnaissance ce qu'ils enverront au Libraire; on les nommera quand ils voudront bien le permettre, & leurs travaux, utiles au Journal, deviendront même un titre de préférence pour obtenir des récompenses sur le produit du Mercure.

L'abonnement du Mercure à Paris est de 24 liv. que l'on payera d'avance pour seize volumes rendus francs de port.

L'abonnement pour la province est de 32 livres pareillement pour seize volumes rendus francs de port par la poste.

On s'abonne en tout temps.

Le prix de chaque volume est de 36 sols pour ceux qui n'ont pas souscrit, au lieu de 30 sols pour ceux qui sont abonnés.

On supplie Messieurs les Abonnés d'envoyer d'avance le prix de leur abonnement franc de port par la poste, ou autrement, au Sieur LACOMBE, libraire, à Paris, rue Christine.

On trouve aussi chez le même Libraire
les Journaux suivans.

JOURNAL DES SÇAVANS, in-4° ou in-12, 14 vol.
par an à Paris. 16 liv.

Franc de port en Province, 20 l. 4 s.

ANNÉE LITTÉRAIRE, composée de quarante
cahiers de trois feuilles chacun, à Paris, 24 liv.

En Province, port-franc par la Poste, 32 liv.

L'AVANTCOUREUR, feuille qui paroît le Lundi
de chaque semaine, & qui donne la notice
des nouveautés des Sciences, des Arts libéraux
& mécaniques, des Spectacles, de l'Industrie
& de la Littérature. L'abonnement, soit à Pa-
ris, soit pour la Province, port franc par la pos-
te, est de 12 liv.

JOURNAL ECCLÉSIASTIQUE, par M. l'Abbé Di-
nouart; de 14 vol. par an, à Paris, 9 liv. 16 s.

En Province, port franc par la poste, 14 liv.

EPHEMERIDES DU CITOYEN ou Bibliothèque rai-
sonnée des Sciences morales & politiques. in-12.
12 vol. par an port franc, à Paris, 18 liv.

En Province, 24 liv.

JOURNAL ENCYCLOPÉDIQUE, à Paris & en pro-
vince, port franc, 33 liv. 12 s.

JOURNAL POLITIQUE, port franc, 14 liv.

A ij

Nouveautés chez le même Libraire.

- L**ES *Économiques* ; par l'ami des hommes, in-4°. rel. 9 l.
- Idem.* 2 vol. in-12. rel. 5 l.
- Origine des premières Sociétés*, des peuples, des sciences, des arts & des idiomes anciens & modernes, in-8°. rel. 6 l.
- Histoire d'Agathe de St Bohaire*, 2 vol. in-12. br. 3 l.
- Le bon Fils ou les Mémoires du Comte de Samarandes*, par l'auteur des mémoires du Marquis de Solanges, 4 part. in-12. br. 4 l. 16 l.
- Considérations sur les Causes physiques & morales de la diversité du génie, des mœurs & du gouvernement des nations*, in-8°. broché. 4 l.
- Traité de l'Orthographe Française*, en forme de dictionnaire, in-8°. nouvelle édition, rel. 7 l.
- Nouvelle traduction des Métamorphoses d'Ovide* ; par M. Fontanelle, 2 vol. in-8°. br. avec fig. 10 l.
- Parallele de la condition & des facultés de l'homme avec celles des animaux*, in-8° br. 2 l.
- Premier & second Recueils philosophiques & litt.* br. 2 l. 10 l.
- Le Temple du Bonheur*, ou recueil des plus excellens traités sur le bonheur, 3 vol. in-8°. broch. 6 l.
- Traité de Tactique des Turcs*, in-8°. br. 1 l. 10 l.
- Traduction des Satyres de Juvénal*, par M. Dufaulx, in-8°. br. 6 l.



M E R C U R E

D E F R A N C E .

F É V R I E R 1770.

P I È C E S F U G I T I V E S

E N V E R S E T E N P R O S É .

S O C R A T E & A L C I B I A D E .

L e vif & souple Alcibiade

A Socrate un jour demandoit ;

Qu'est-ce que la vertu , dont nous faisons parade ,

Que nous définissons chacun comme il nous plaît ;

Qu'on ne voit que chez vous , tout au plus dans

l'histoire ,

A iij

6 MERCURE DE FRANCE

Dans ces archives de la gloire,
Que je soupçonne avec douleur
De n'être qu'un roman trompeur ?
La vertu, croyez moi, n'est pas une chimère,
Disoit le bon Socrate au jeune Athénien ;
Ce n'est qu'en pratiquant le bien,
Que l'on prend du goût à bien faire.
La sagesse est toujours nécessaire à nos cœurs.
Leur donne du ressort, enflamme le courage,
Remplissez vos devoirs, vous aurez l'avantage
D'y sentir chaque jour de secrètes douceurs.

Par l'auteur du songe d'Irus.

LE RUISSEAU.

UN Ruisseau parcouroit une plaine fleurie ;
Dans ces lieux enchantés il prolonge son cours,
Y fait mille & mille détours,
Et quitte à regret la prairie.
Il va couler plus loin parmi d'affreux rochers ;
Au lieu des zéphires légers
Qui flattoient doucement son onde,
L'aquilon, échappé de sa grotte profonde,
Agite & trouble sa belle eau.
Toujours allant, notre ruisseau
Rencontre une cité superbe ;

Il la traverse, en sort, & retrouve de l'herbe ;
 Il voit en son chemin de tranquilles hamiaux,
 Il baigne de rians côteaux,
 Il s'égaré au milieu d'un désert effroyable,
 Puis il vient établir son lit
 Sous un ombrage frais, séjour bien plus aimable !
 Bientôt il erre sur le sable,
 Enfin l'Océan l'engloutit.
 Un vieillard l'autre jour me faisoit ce récit ;
 Ne vaut-il pas bien une fable ?

Par le même.

*ÉPITRE à M. le Comte de V., officier
 au régiment du Roi infanterie.*

DANS cet âge où l'on sacrifie
 Aux folles erreurs ses instans ;
 Où l'on croit jouir de la vie
 Par l'abus qu'on fait de ses sens ;
 Vous élevez votre génie
 Et vous cultivez les talens.
 Par vous Doris (1) est embellie,

(1) Voyez dans le Mercure du mois de Novembre une imitation charmante de la Doris de M. Haller ; par M. le Comte de V.

8 MERCURE DE FRANCE.

Vous lui prêtez vos sentimens.
Au tumulte , au fracas du monde ,
Vous préférez d'heureux loisirs ;
Dans votre retraite profonde
Vous nous préparez des plaisirs.
Mars & les filles de Mémoire
Vous offrent d'immortels lauriers ;
Ils vous ouvrent tous les sentiers
Du temple brillant de la gloire.
Compagnon de deux cens héros
Que l'honneur anime sans cesse ;
Vous unissez à leurs travaux
Et les beaux arts & la sagesse.
Occupant ainsi leur repos ,
Les Vauvenargues (1) , les Plélos (2)

(1) Le Marquis de Vauvenargue , d'une ancienne maison de Provence , fut capitaine au régiment du Roi. Il mourut en 1748 , âgé de 25 à 26 ans. Sans autre secours que celui des bons livres , il devint excellent moraliste & véritablement éloquent. On a de lui une introduction à la connoissance de l'esprit humain , suivie de réflexions & de maximes. Cet ouvrage solide est rempli de vues profondes & de pensées fortes, neuves & vraies. Voyez le portrait qu'en fait M. de Voltaire , dans l'éloge funèbre des Officiers , & ce qu'en dit M. de Marmontel dans l'épître dédicatoire de Denis le Tyran.

(2) Le Comte de Plélo servit dans le régiment

Cueillirent les fleurs du Permesse.
L'un éclaira notre raison ,
Et l'autre marchant sur les traces
De Tibule & d'Anacréon ,
Il nous fit retrouver leurs graces.
Ils couvroient d'un tissu de fleurs
Les épines de la science ;
A Folard , aux profonds auteurs
Qu'ils méditoient dans le silence ,
Ils joignoient ceux dont l'élégance
Et dont les charmes enchanteurs
Pouvoient ranimer leur constance.
Vauvenargue avec un pinceau ,
Guidé par la raison suprême ,
A l'homme montra l'homme même
Et n'en traça point un tableau
Calqué sur la Rochefoucault ;
Sans enthousiasme & sans haine ,
Ses yeux n'étoient pas prévenus ,
Il sçut voir de l'espèce humaine
Et les défauts & les vertus.
Loin de corriger la satire
Indigné contre son auteur ;

du Roi & fut ensuite ambassadeur de France en Dannemarck. Il fut tué à Danzick , où il s'étoit rendu auprès du Roi Stanislas , quand ce prince fut obligé d'abandonner la Pologne après sa seconde élection.

Av

10 MERCURE DE FRANCE.

Du genre humain le détracteur
 Nous force malgré nous à dire :
 « Dans notre cœur au lieu de lire ,
 » Il a lu dans son propre cœur. »
 Plélo , d'une voix douce & tendre ,
 Chante les fortunés amours
 D'Amarillis & de Sylvandre.
 Bergere aimable & sans atours ,
 Sa muse se plaît à nous rendre
 Les simples & naïfs discours
 Que sans se fatiguer d'entendre
 Les amans entendent toujours.
 Délassé par la poésie ,
 Il prenoit un nouvel effort :
 Peut-être fut-ce à Polymnie
 Qu'il dût cette douce énergie
 Qui lui gagna les cœurs du Nord ;
 Mais connoissant la jalousie
 Et redoutant la basse envie ,
 Il cacha jusques à sa mort
 Les fruits de son heureux génie.
 Le sot est toujours l'ennemi
 Des talens qu'il ne peut atteindre ,
 Pour se venger d'être obscurci ,
 Il voudroit pouvoir les éteindre.
 Les sots, les sots sont bien à craindre !
 De leurs propos , de leur ennui ,
 Hélas ! vous aurez à vous plaindre ;
 On n'écrit pas impunément ;

Pour ofer peindre un sentiment ,
Pour crayonner l'ame d'un sage ,
Pour offrir le tableau touchant
Des vertus de l'Aréopage,
Qui croiroit qu'il faut du courage ?
On en a besoin cependant.
Ce siècle du raisonnement
Est bien encore un peu sauvage ;
Mais vous qui , de l'antiquité ,
Voyez sortir votre noblesse ,
Vous serez plus persécuté
Qu'un homme d'une moindre espèce:
Le gentilhomme campagnard ,
Le dos chargé d'une escopette ,
Son chapeau bordé sur la tête ,
D'un air platement goguenard
Lâchant contre vous un brocard ,
Un instant paroîtra moins bête
A la vieille & sottè caillette ,
Qu'après la chasse du renard ,
Il verra d'un ton nazillard ,
Grondant Jacqueline ou Petrette.
Héritiers de tout le bon sens ,
De l'ancêtre le plus gothique ,
Vous aurez de sages parens
Qui , dans un accès frénétique ,
Sans nul esprit & sans logique ,
Vous feront des sermons pesans
Contre les arts & les talens.

A v j

Ils croiront que leur nom antique
 S'avilit pas vos vers charmans.
 Le plaisir d'instruire & de plaire ;
 Ce plaisir que goûtoient Varron ,
 César , Mecène & Cicéron
 N'est plus accordé qu'au vulgaire ;
 Et l'on veut forcer à se taire
 Tout homme qui porte un beau nom.
 Je crois en savoir la raison ;
 Je n'en ferai point un mystère.
 Rarement , soit dit entre nous ,
 La bonne compagnie admire ;
 Elle accueille d'aimables foux ,
 Et punira par la satire
 Le plaisir que fait votre lyre
 Dans ses accords touchans & doux ;
 De ses accords on est jaloux.
 Au mérite si l'on pardonne ,
 C'est lorsqu'il ne peut ombrager.
 Un auteur plaît , un fat le prône ,
 Et le fat pense partager
 L'éclat que son succès lui donne.
 Vous , qui n'accordez à personne
 La gloire de vous protéger ,
 Soyez mort ou bien étranger ,
 Si vous voulez que l'on vous prône.
 Ce conseil un peu sérieux
 Pourroit fort bien ne pas vous plaire ;
 Je conçois qu'on peut faire mieux ,

Et je vous invite à mieux faire.
 Suivez les pas de St Aulaire ;
 Il fit des vers harmonieux ;
 Il fut aimable ; il mourut vieux ;
 Et força l'envie à se taire.

S T A N C E S.

ENFIN, de mes fers délivré,
 Je reviens, tranquilles bocages,
 Sous vos délicieux ombrages
 Goûter ce bonheur épuré,
 Qui, loin du tumulte des villes,
 Dans vos solitaires asyles,
 Semble s'être exprès retiré.

Là, couché près de l'onde pure
 Qui baigne ces bords gracieux,
 Tantôt, d'un regard curieux,
 J'ose interroger la nature ;
 Ou tantôt, censeur rigoureux,
 Je dissipe la nuit obscure
 Qui me déroboit à mes yeux.

Mais tandis qu'en ces rêveries
 Je consume ainsi ce beau jour ;
 Le soleil, achevant son tour,
 Fuit loin de ces rives fleuries,

14 MERCURE DE FRANCE.

Ses rayons , dans l'ombre écartés ,
Des fleurs qui parent les prairies
Ne colorent plus les beautés.

Une nue obscure & grossiere
Dérobe cet astre à mes yeux :
Mais bientôt l'éclat de ses feux
Rompt cette impuissante barriere ;
Et de leur prison affranchis ,
Ses traits me rendent la lumiere
Dans cent nuages réfléchis.

Enfin , loin de cette contrée ,
Malgré lui , cet astre emporté ,
De sa bienfaisante clarté
● Prive cette rive explorée :
La nature rentre au tombeau ;
Et Cloris tremblante , égarée ,
Ramene à grands pas son troupeau.

Mais la nuit a forcé l'obstacle
Qui l'obscurcissoit à mes yeux.
Son char brillant de mille feux ,
M'offre le plus riant spectacle :
Et l'ombre , éclairée à son tour ,
[Semble , par un nouveau miracle ,
Disputer la lumiere au jour.

D'un course agile & légère ,
Porté sur l'aile des zéphirs ,

Au gré de mes bouillans desirs
 Je parcours ce vaste émisphère.
 Là cent mondes illuminés
 Semblent précipiter la terre
 Loin de mes regards étonnés.

Mais un Dieu qui, sous son empire,
 Tient & les bergers & les rois ;
 Me rappelle au fond de ce bois,
 Et m'y trace les traits d'Elvire :
 Soudain ; à cet objet vainqueur,
 Je sens un plus tendre délire
 Se rendre maître de mon cœur.

Viens, Elvire, maîtresse aimée,
 Viens te livrer à mes transports.
 Quoi ! tu m'opposés tes efforts ?
 Que crains-tu rendressé allarmée ?
 Viens. L'ombre propice à nos feux,
 De la malice désarmée
 Saura tromper l'œil curieux.

Dieux ! quelle lumière imprévue
 T'enleve à mes sens enchantés ?
 D'où partent ces vives clartés
 Dont l'éclat éblouit ma vue ?
 Que vois-je ? Au pied de son autel,
 La vertu, du ciel descendue,
 De sa main couronne un mortel.

C'est Boyrai. Mon ame ravie
 Connoît les véritables traits.
 Les dieux rayent les faux portraits,
 Tracés par la main de l'envie,
 De qui les pinceaux imposteurs,
 Cacherent sa vertu ternie
 Sous les plus affreuses couleurs:

En foule aux genoux de ce sage,
 Chaque citoyen prosterné
 S'empresse, en ce jour fortuné, *
 A lui présenter son hommage.
 Sous ses pieds la fourbe & l'erreur
 Respectent enfin son image
 Qu'osa profaner leur fureur.

Ainsi des attentats du crime
 Le ciel venge un cœur vertueux:
 Ainsi le mensonge odieux,
 Devenu sa propre victime,
 Est forcé de faire fumer
 Lui-même un encens légitime
 Au Dieu qu'il osa blasphémer.

* Il y avoit contre M. de Boyrai, à présent maire, une violente cabale de gens d'affaires qui l'avoient peint à la cour comme un mauvais citoyen, & avoient fait retarder sa nomination au mairat d'un an; mais la voix des gens vertueux a détruit ces calomnies, & il a été enfin nommé à la grande satisfaction des habitans.

Mais vous, que ce Dieu tutélaire
 Vient soulager dans vos malheurs,
 Peuples, oubliez vos douleurs,
 Sa main finit votre misère :
 Rendez graces aux immortels,
 Et placez, de ce tendre pere,
 Les images sur vos autels.

Pour moi, quoique de votre ville,
 Citoyen obscur & sans nom ;
 Moi, des Muses & d'Apollon,
 Eleve grossier & futile,
 J'oserai parmi vos concerts,
 Pour lui, d'une verve stérile,
 Faire entendre les foibles vers.

*BOUQUET à Mlle de B***.*

Q'EST devenu cet heureux tems,
 Si fertile en métamorphoses ;
 Ce tems heureux, où toutes choses
 Eprouvoient divers changemens ?
 Ah ! s'il pouvoit encor renaître,
 Et si d'un choix j'étois le maître,
 Pour mieux vous prouver mon ardeur,
 Belle Hortence, je voudrois être
 La plus brillante & la plus belle fleur :
 Le moment qui me verroit naître

18 MERCURE DE FRANCE.

Seroit celui de mon bonheur.
Dès que je viendrois à paroître ,
De mon éclat , de ma vive couleur ,
Vos yeux seroient frappés peut-être :
Vous ne pourriez résister au dessein
De me placer sur votre sein,
Je vous servirois de parure ,
Sans prétendre à vous embellir.
La beauté naturelle & pure
N'a pas besoin de recourir
A la séduisante imposture
De l'art , rival de la nature ,
Qui ne pourroit que l'affoiblir.
Dans cette agréable posture ,
Je pourrois , selon mes souhaits ,
Considérer tous vos attraits ,
Sans craindre de vous faire injure.
Vous me verriez avec orgueil
Vous présenter mon tendre hommage.
De votre part , un baiser , un coup d'œil ,
Du vrai plaisir éloquent témoignage ,
De votre amour heureux présage ,
De mon bonheur seroient le gage.
Il est vrai qu'étant fleur , j'en subirois le sort ,
Et que sur votre sein , d'un prompt trépas suivie ,
Ma vanité seroit punie.
Mais quand on fait une si belle mort ,
Peut-on avoir du regret à la vie ?

Par M. A. D. V. A. E. P.

L'ETRENNE DE L'AMOUR.*Sonnet à Mlle de B***.*

J'AI vû le plus jeune des dieux
 Qui m'a dit, sensible à ma peine :
 Demande-moi ce que tu veux,
 Et tu l'obtiendras pour étrenne.

Je suis prêt à combler tes vœux ;
 Parle : veux-tu changer de chaîne ?
 Veux-tu former de nouveaux nœuds ?
 Veux-tu fléchir une inhumaine ?

Qui ? Moi ! non, tu lis dans mon cœur.
 Si tu veux faire mon bonheur,
 Amour, il est en ta puissance.

Je ne veux qu'un de tes bienfaits.
 Conserve moi le cœur d'Hortence ;
 C'est le plus cher de mes souhaits.

Par le même.

A R D O S T A N .

SUR les bords de l'Indus s'élevoit un palais superbe, qui, depuis plusieurs siècles servoit de demeure aux souverains de Bavah; ils y avoient réuni tout le luxe oriental; les bâtimens étonnoient par les plus rares efforts de l'art, & toutes les richesses de la nature étoient rassemblées dans les jardins. Parmi les Princes qui l'avoient occupé, les uns avoient été célèbres par leur magnificence, les autres par leur humanité, plusieurs par leurs victoires & quelques-uns par le bonheur du peuple qu'ils avoient gouverné; presque tous avoient péri, victimes de l'envie & de la malignité. Les Empereurs de l'Indostan, qui, en qualité de conquérans du peuple de Bavah, lui donnoient des maîtres & les lui ôtoient à leur gré, les avoient placés sur le trône & les en avoient fait descendre. Ardoftan venoit enfin d'y monter; il ne vit dans son élévation qu'un moyen plus grand d'être utile aux hommes; ses sujets heureux le bénirent; le bruit de sa sagesse remplit bientôt l'orient. Un jour il se rappeloit la vie

de ses prédécesseurs , dont il vouloit suivre les traces , & ses yeux effrayés s'arrêterent sur leur sort ; il le craignit pour lui-même ; l'étendue de sa réputation le fit frémir. Malheureux , s'écria-t-il , quelle est la condition des souverains dépendans d'une puissance supérieure , qui peut dans un instant détruire son ouvrage ! Leurs vices & leurs vertus contribuent également à leur perte ; si je néglige l'intérêt du peuple qui m'est confié , si je m'écarte des routes de la justice , les plaintes vont s'élever de tous côtés contre moi , & portées sur les aîles des vents , publier à la cour du Mogol que je suis indigne de vivre. Si je persiste dans mes devoirs , si ma justice sévère poursuit le crime & récompense la vertu , le vice négligé ou puni employera contre moi ses artifices , & innocent ou coupable , je serai toujours sa victime.

Le génie Bajul entendit les plaintes d'Ardoftan & parut aussi-tôt devant lui. Enfant de la poussière , lui dit-il , quelles sont tes craintes ? Ton amour pour une existence frêle & passagère peut-il balancer un instant dans ton cœur l'intérêt éternel de la vertu ? Imite les héros , qui , jusqu'à présent t'ont servi de modèle ; & sans regarder leur sort , songe à leur

22 MERCURE DE FRANCE.

gloire, à l'amour de leurs peuples, aux larmes qu'attache encore leur souvenir; dût ton regne être aussi court que le leur & finir de même, mérite d'être aimé, d'être pleuré comme eux; tu partageras leur félicité; ta place est déjà marquée à leurs côtés, dans les jardins délicieux, destinés pour la demeure des bons Rois.

Puissant Bajul, répondit Ardoſtan, en s'inclinant avec respect, pardonne ces foibleſſes à un enfant de la mort; mais daigne éclaircir mes doutes; n'est-ce point ta bienfaiſance pour les enfans de la terre qui te fait encourager la vertu, par l'eſpoir de récompenses à venir? Exiſtent-elles en effet? N'est-ce point une belle fable propre à conſerver la paix parmi les hommes? Puis-je me flatter de jouir de la félicité que tu me promets, ſi je n'abandonne pas la vertu.

Le génie diſparut; Ardoſtan regardoit ſon départ avec chagrin, & lui reprochoit en ſecret de l'aſſermir dans l'in-crédulité, en reſuſant de lui répondre; la douleur avoit fixé ſes yeux ſur la terre; lorsqu'il les leva vers le ciel, il aperçut de toutes parts un nombre prodigieux d'eſprits, dont l'éclat annonçoit l'immortalité; l'un d'eux descendit auprès du

Prince, que ce spectacle rendoit immobile, & lui adressa ces mots :

Souverain de Bavah, ton doute est un crime; mais ton cœur est bon & mérite d'être éclairé; les vertus des mortels ne sont jamais perdues; elles sont conservées dans le livre de l'éternité; Bajul nous envoie vers toi pour t'assurer de la vérité des récompenses futures; nous en jouissons; vois en nous tes prédécesseurs au trône de Bavah; tu peux nous reconnoître aux couronnes dont nos têtes sont ornées; nous venons de les reprendre pour t'instruire, te convaincre & t'encourager. Jette les yeux sur ces Princes; regarde celui-ci dont l'air est si fier & si majestueux; il s'opposa courageusement aux loix impériales, qui auroient opprimé le peuple de Bavah, & périt avec gloire en défendant ses sujets. Il n'est plus revêtu des honneurs souverains; il n'en a pas besoin; la puissance n'est qu'un moyen d'arriver au bonheur dont il jouit; son nom rappelle ses vertus & fait la distinction; on l'appelle *l'ami des opprimés*.

Le Prince que tu vois à ses côtés fut autrefois le pere de ses sujets; il s'occupait sans cesse de leur bonheur; les heures que la nature consacre au repos il les

24 MERCURE DE FRANCE.

employoit à méditer sur les intérêts de son peuple, & à former les plans de gouvernement les plus propres à le rendre heureux; l'envie le représenta comme un traître au grand Empereur, & hâta son passage aux demeures de la félicité.

La plûpart des autres Princes que tu vois ont été pareillement vertueux & ont péri de même; si leur réputation, si leur félicité actuelle, peuvent dissiper les craintes que t'inspiroit leur sort sur la terre, continue à pratiquer la vertu, & un jour tu viendras te joindre à nous.

Ardoftan rassuré, détesta son incrédulité; ses terreurs s'évanouirent; son cœur se livra avec plus d'ardeur à sa bienfaisance naturelle; son gouvernement devint l'objet de l'admiration de l'Asie; l'envie frémissante s'occupa de sa perte; elle parvint à lui nuire; ses mains barbares s'étoient armées d'un trait pour lui percer le cœur; elles l'avoient déjà lancé; Bajul le détourna & la força de se contenter de la déposition d'Ardoftan. Le Prince ne regretta en descendant du trône que le pouvoir de faire du bien; il se retira dans une campagne écartée; le souvenir de ses vertus le suivit dans sa solitude & l'embellit; il accompagna
son

son ame; lorsqu'au sortir de son corps
elle alla prendre place dans le séjour
éternel des bienfaiteurs de l'humanité.

*A Mde la Vicomtesse de L** , après
son inoculation.*

L . . enfin le ciel vous rend
A la tendresse paternelle,
A celle d'un époux charmant,
A l'amitié tendre & fidèle.

Quoi! vous avez donc affronté
Ce mal que la beauté redoute?
Les dieux ne vous ont rien ôté,
C'est vous accorder tout sans doute.

Envain on vouloit s'effrayer:
Pour vos attraits rien n'est à craindre;
Que de beautés vont envier
Celle qu'elles espéroient plaindre.

Jeune L. . n'oublie pas
Que contre ce mal si terrible,
C'est l'amour qui, dans nos climats,
Porta la recette infailible.

B

Pour accréditer ce remède ,
 Egalement craint & vanté ,
 Votre courage à qui tout cède
 Fera plus que la faculté.

Qui peut , en marchant sur vos traces ,
 A la crainte être encor livré ?
 Qui ne sera pas rassuré ?
 L'exemple est donné par les Graces.

*A M. l'Abbé de Lisle , auteur de la
 traduction des Géorgiques.*

JUSQU'ICI j'ai peu su la cause
 Qui reproduit cet Univers :
 Mais , depuis que j'ai lu tes vers
 Je crois à la métempicose :
 De Lisle est un nom supposé ;
 Je reconnois dans ton langage ,
 Virgile même francisé ,
 Qui nous traduit son propre ouvrage.

Par un Ecolier.

VERS à l'auteur du livre intitulé : le Pornographe , ou idée d'un honnête homme , sur un projet de règlement pour les Prostituées.

LA volupté sourit à ton projet,
 Mais la vertu déjà trop ignorée,
 En déplore la cause, & craint d'en voir l'effet ;
 Hélas ! dit-elle, à la douleur livrée :
 Vous n'aurez plus d'empire, ô sagesse, ô raison,
 Il ne vous restera qu'un désert & des larmes ;
 Otez au vice son poison,
 C'est vous dérober tous vos charmes.

Par M. d'Origny, de Rheims.

A M. d'Abancourt, qui se disposoit à faire des couplets à Mde . . . , pour le jour de sa fête.

Tu vas travailler pour Emire,
 Et ta voix appelle Apollon ?
 Y penses-tu ? donne à l'amour ta lyre ;
 Lui seul doit faire ta chanson.

B ij

28 MERCURE DE FRANCE.

Pour moi, quand je chante Sylvie,
Je dis : Amour, peins la beauté
Qui tient mon ame à ses loix asservie ;
Et le dieu de la volupté
Est pour moi le dieu du génie.

Par le même.

*A Mde de * * *, sur une brouillerie.*

AU nom d'amour vous étiez si rebelle,
Que tout amant d'abord découragé,
En vous sachant moins sensible que belle,
Appréhendoit de se voir engagé.
Un seul pourtant, malgré la répugnance
Que vous aviez à connoître un vainqueur,
S'étoit flatté par ses soins, sa constance
De mériter place dans votre cœur ;
Mais lorsqu'enfin, de votre bouche même,
Il entendit l'aveu le plus charmant,
Auroit-il cru que son bonheur suprême
Devoit, hélas ! ne durer qu'un moment !
D'un ami tendre écoutez la prière :
Que votre esprit ne soit plus irrité.

Sincérité, douceur de caractère,
 Peut-être trop de sensibilité,
 Voilà les torts dont Hilas est coupable ;
 Vaudroit-il mieux qu'il ne l'eût point été ?
 Ne rendez pas son sort plus déplorable.

Par un Abonné au Mercure.

*VERS à Mlle C..... qui avoit proposé
 le bonheur d'être libre, pour sujet
 d'une pièce de vers.*

IL est doux d'être libre, & de vivre à son choix :
 Le courtifan le dit ; l'homme sage le pense :
 L'un s'attache à la gloire, & l'autre sert les rois.
 Chacun a son dieu qu'il encense :
 Quand on vous voit, on n'a point à choisir ;
 On se fait un affront de son indépendance,
 L'honneur est dans les fers, la gloire est de servir.
 Eh ! comment conserver un parfait équilibre
 Entre la raison & l'amour ?
 Si le Ciel eût voulu que l'homme restât libre,
 Il se fût bien gardé de vous donner le jour.

Par M. le Prieur, G. O. D. L. ch. de R.

B iij

A Madame la Marquise d'Antremont.

Je suis loin de vous contester
Un nom que Voltaire vous donne :
De lauriers sa main vous couronne ,
Vous avez su les mériter.
Oui , soyez la Sapho nouvelle
Qui regne sur le double mont ;
Souffrez aussi qu'on vous appelle
Corine , jeune d'Antremont.
Ovide aimoit une Corine ,
Non la Grecque vieille & chagrine
Qui composoit de mauvais vers ,
Ne pouvant pas faire autre chose ;
Mais une Romaine aux yeux pers ,
Au fin sourire , au teint de rose ,
Au cœur sensible , au doux parler ;
Cette Corine étoit charmante ,
C'étoit la volupté décente ,
Sans honte on peut lui ressembler.
D'Apollon vous suivez les traces ;
Sur les vôtres on voit l'amour.
A ces deux assignez des places ,
Faites les regner tour-à-tour :
Soyez notre muse le jour ,
La nuit , soyez une des Graces.

M E S F O I B L E S S E S.*Conte qui n'en est pas un.*

AH! Je les saurai, ces foibleſſes qui vous peſent ſi fort, diſoit Silvie à Lucinde! Si vous perſiſtez dans votre obſtination, vous pouvez vous préparer à m'entendre faire une déclaration d'amour, pour votre compte, au tendre & timide Sernan. — Ah! Silvie, n'allez pas me jouer ce tour, Vous êtes ſi folle! — Pourquoi non? Cela amuſe. Tenez, il me vient une idée; Sernan va venir, & moi, j'irai au devant de lui, je le ſaluerai d'un air tendre, mes yeux lui diront je vous aime, ma bouche le lui confirmera: il ſe jettera à mes genoux, ſ'y conſumera d'amour, & moi, je rirai, je regarderai mon eſclave avec dédain, & je lui dirai: Croyez-vous, Monſieur que je vous aye parlé pour moi? Non, vous ne le penſez pas? La belle Lucinde a dicté mes paroles, & ſon cœur va récompenſer votre amoureuſe ardeur. Eh! bien, Lucinde que dites-vous de mon projet? — Fort joli en vérité, vous ne vous attendez pas ſans

B iv

32 MERCURE DE FRANCE.

doute à mes remerciemens? — Mais il vous reste un moyen pour m'imposer silence. Confiez-moi ce que vous appelez vos foiblesses. — Ah, Silvie! — Ah Lucinde! — Vous l'exigez, écoutez moi.

Restée veuve à seize ans, sortant d'éprouver une gêne cruelle, la liberté me parût le plus grand des biens, je résolus de la conserver. La bienséance me forçant de passer l'année de mon deuil dans une sorte de retraite, je me retirai chez une de mes parentes, qui vivoit à la campagne. Elle eut pour moi des attentions infinies. Elle imaginôit tous les jours mille sortes de divertissemens. Elle avoit un neveu qu'elle me présenta; une figure intéressante, un air noble, aisé, un je ne fais qu'oï me charma & m'inspira pour ce jeune homme des sentimens que je me reprocherai toute ma vie. Belmont, c'est son nom, ne fut pas long-tems sans feindre des sentimens qu'assurément il n'avoit pas. J'étois jeune, sans expérience, je le crus sincère, & je me livrai de bonne foi à mon penchant. Il s'aperçut de mes sentimens, il en profita; il devint exigeant, jaloux. Je lui sacrifiai tout, amis, plaisirs. — Dites-moi prompte-

ment, Lucinde, combien a duré cet amour? — Six mois. — Six mois! C'est pour en mourir. Eh! vite, renvoyez-moi cet homme; il me donne des vapeurs!

Ma parente le favorisoit en tout.

Un jour que j'étois d'une gaîté folle; ma parente me laissa seule avec lui, sous le prétexte d'aller vaquer à des affaires pressantes, je voulus la suivre; mais Belmont me retint. On est bien foible quand on aime; un regard, un seul regard me décida. Il se jeta à mes pieds, m'exagéra son amour, il m'obligea à lui dire, à lui répéter combien je l'aimois. J'eus cette foiblesse. Il est impossible de dire ces choses de sang froid, lorsque le cœur est engagé. Il osa me donner un baiser, je me fâchai: il répandit des larmes, je lui pardonnai. Nos yeux se rencontrèrent, je rougis, je soupirai; cette rougeur, ce soupir, m'attirèrent de nouvelles importunités. Et que sçais-je ce qui seroit arrivé? Mon cœur s'unissoit au sien, ses regards m'embarassoient, j'avois peine à me défendre de moi-même, lorsque quelqu'un entrant, me débarrassa de l'homme du monde le plus à craindre pour moi. Il sortit & laissa

B v

tomber un papier que je ramassai , sans qu'il s'en aperçut. Je saisis le premier moment de liberté pour lire ce billet. Il étoit d'une femme, grand Dieu, quelle femme ! ma parente , elle-même l'avoit écrit. Elle l'exhortoit à profiter de mon penchant pour lui ; elle lui disoit qu'il falloit se hâter de me mettre hors d'état de refuser sa main , que ce moyen étoit le seul qu'il pût prendre pour relever sa fortune : & qu'elle consentoit à lui voir continuer le rôle d'amant jusqu'à notre mariage , étant bien assurée qu'il l'aimeroit toujours , malgré tous mes charmes & ma coqueterie.

Je frémis à cette lecture ; l'amour , le dépit , la jalousie , tout porta à mon ame les coups les plus cruels. Je passai deux heures sans savoir à quoi m'arrêter. Je roulois des projets de vengeance , tous mérités , mais trop cruels , & qui ne pouvoient être excusés que par la situation violente ou je me trouvois. Après avoir beaucoup raisonné , je pensai que le mépris me vengeroit mieux que l'éclat ; je m'arrêtai à ce parti ; j'annonçai mon départ pour le lendemain. J'eus à soutenir les larmes de Belmont , ses reproches , les minauderies des voisins , & celles de

ma parente, qui poussa la faulxeté jusqu'où elle peut aller. Belmont s'attendoit à m'accompagner; lorsque je pris congé de ma parente, je lui remis le billet de son amant, je leur lançai à tous deux un regard qui les terrassa, & je partis sans écouter personne.

Je fus passer quelque tems à une de mes terres, fuyant toute compagnie, détestant les hommes, & me voulant un mal mortel d'avoir pu prendre de l'amour pour un perfide tel que Belmont; cet audacieux osa m'écrire; ses lettres lui furent renvoyées; mais que mon cœur souffroit cruellement! qu'il lui en coûtait pour rompre ses chaînes! Je tombai malade; mes parens accoururent; je guéris & je me vis forcée de rentrer dans un monde que je détestois. Le chevalier d'Olbien, parent de feu mon époux, fut un des plus empressez à me voir; ses manières me plurent, sans m'attacher, du moins le croyois-je; l'hiver se passa à s'occuper de ces riens à la mode, auxquels on attache une si grande importance; je me préparai à aller à la campagne jouir des douceurs du printemps; une de mes parentes m'y accompagna & le chevalier y venoit fort souvent. Plus tranquille qu'à la ville, j'exa-

minai mes sentimens; je frémis en m'apercevant du désordre qui régnoit dans mon cœur; je voulus y porter remède, mais il n'étoit plus tems, le Chevalier le remplissoit tout entier; je l'évitai; il s'en apperçut, devint triste, & sans oser me demander la raison de ce caprice, il se conforma à ma façon d'agir; cette conduite fit impression sur moi; ses attentions, sa complaisance, quelques raisons d'intérêt & plus que tout cela mon cœur qui étoit vivement affecté, me porterent à lui donner la main; je ne fis part de cette résolution qu'à ma parente, qui l'approuva. Un soir que je me promenois dans les jardins, ma rêverie me conduisit dans un cabinet de charmille; j'y entrai, & j'apperçus d'Olbien profondément endormi; sa vue m'émut; je le regardai avec un intérêt si grand, qu'il me fut impossible de m'arracher de ce lieu; il ne m'avoit jamais dit qu'il m'aimoit, mais ses yeux me l'avoient juré mille fois, & mon cœur entendoit leur langage; un attendrissement involontaire me surprit; la crainte de trouver un autre Belmont me fit répandre quelques larmes; un mouvement que je fis pour m'en aller le réveilla; il me vit &

se précipita à mes pieds; nous fûmes long-tems sans oser nous parler, nous éprouvions cet embarras, ce trouble enchanteur qui caractérise si bien une passion véritable; nos cœurs s'entendirent, nos bouches jurèrent à la fois une tendresse éternelle; lorsque le sentiment eut fait place à la réflexion, je rougis, je baillai les yeux; & le Chevalier s'abandonna à un désespoir qui me surprit; quoi! s'écrioit-il, j'ai pu tromper! — De grace, ma chere Lucinde, apprenez-moi pourquoi ce désespoir, mais épargnez-vous la peine de me redire les fadeurs d'un homme qu'inafailliblement je vais haïr.

O ma Silvie! ne me haïssez-pas: vous êtes trop vive; — Mais quelle étoit donc la cause d'un désordre si soudain? — Le mariage du chevalier qui étoit conclu il y avoit un an; — ah le fat! il étoit marié, vraiment marié? — oui, marié, séparé de sa femme, & pour toujours; voici comment je l'appris; interdite des pleurs qu'il répandoit, inquiète de ses expressions, je voulus absolument en sçavoir la cause; il m'apprit que sa mere, femme intéressée, l'avoit obligé d'épouser une riche heritiere, dont les défauts personnels étoient aussi grands que les biens;

38 MERCURE DE FRANCE.

qu'ayant jusques-là conservé son indifférence, il avoit obéi; mais que sa femme étant d'une jalousie affreuse & l'obsédant cruellement, il l'avoit quittée; que cette femme, furieuse de se voir abandonnée, s'étoit fait séparer d'avec lui & avoit obtenu la jouissance de tous ses biens; ce fut dans ce tems que je connus le Chevalier; quelques discussions pour la succession de mon mari l'obligèrent à me voir; il fut sensible à mes faibles attraits, il m'aima; mais n'osant se découvrir, il se borna à tâcher de m'amuser, & il n'y réussit que trop bien!

Ses soupirs, ses larmes me prouverent son amour, mais n'affoiblirent point le coup que cette cruelle confiance m'avoit portée; je me rappelois avec confusion la facilité avec laquelle mon cœur s'étoit donné; j'étois anéantie; le Chevalier voyant couler mes larmes, ah! c'en est trop, dit-il, pourquoi faut-il que je fasse le malheur de tout ce que j'adore? Ne devois-je pas m'éloigner avec mon faneste secret & chercher, dans la mort, un remède aux maux qui m'accablent: adieu, Madame, poursuivit il, je pars; puisse-je emporter avec moi ce trait dont je vous ai blessée! oubliez, s'il se peut, que

je vous aye aimée, oubliez tout : jusqu'à l'existence d'un malheureux qui va tout faire pour se perdre ? A ces mots il s'éloigna ; — & vous le laissâtes partir ? — Oui. — Je ne vous comprends point ; vous dites que vous aimiez, quelle espèce d'amour est donc le votre ? Oh bien ! si j'aimois, je me plaindrois à le dire , à le prouver , & je ne pourrois me séparer d'un amant qui me seroit cher ; — mais, Silvie , vous n'y pensez pas, songez vous qu'il étoit engagé , que cet amour ne pouvoit que m'outrager ; — continuez , je vous prie , est-ce tout de bon qu'il s'en alla ? — Oui ; lorsqu'il fut parti, je m'abandonnai à toute ma douleur, je passai le reste du jour à m'affliger ; la fierté vint enfin à mon secours , je me dis que je n'avois pour lui qu'un goût passager ; je me le persuadai & je m'en trouvai bien ; rentrée dans mon appartement, j'appris qu'il venoit de partir ; mon cœur se serra fortement , mais je vins à bout de réprimer ce premier mouvement ; & , pour réussir à l'oublier entièrement , je lui cherchai des torts , & je ne manquai point de lui en trouver.

Que devint-il , Lucinde ? — Il ne me tint que trop parole ; il s'exposa au dan-

ger & se fit tuer. — Il eut raison ; une ingrate telle que vous méritoit bien d'être punie. Eh bien ? — Je le pleurai ; il y a deux ans qu'il n'est plus , & j'en garde encore un tendre souvenir. — Le voilà bien avancé , ce pauvre chevalier ! Après. — Je vis Sernan ; je vous connus ; j'eus pour vous beaucoup d'amitié ; je vous l'ai prouvé en demeurant avec vous , & j'eus pour lui la plus grande indifférence. Il me parla de sa passion , me rendit des soins , m'en rend encore , mais il n'en est pas plus avancé ; jamais , non jamais je ne serai à lui. Deux épreuves comme celles que j'ai faites , me garantissent de la folie d'aimer. Je vous ai rendu compte de ce que vous vouliez sçavoir , ainsi j'ai acquis un droit sur votre discrétion. Il ne vous reste plus qu'à me rendre confiance pour confiance. — Volontiers , mon histoire ne sera pas longue.

Je suis vive , capricieuse , même un peu folle ; raison pour ne pas connoître l'amour. Vingt cœurs enchaînés sans avoir jamais laissé prendre le mien , m'assurer de tout , tirer parti des choses les plus ennuyeuses , rire , badiner sans cesse ; voilà mon caractère , mes aventures ; ma vie. — Mais vous allez vous marier. — Il

le faut , mes parens m'obsèdent , j'obéis ; J'épouse un homme que je ne connois. ni ne me soucie de connoître , & je suis persuadée que nous vivrons très-bien ensemble. Je l'attends aujourd'hui ; Sernan doit me l'amener ; les articles sont dressés ; nous signerons ce soir. — Mais s'il étoit d'une humeur... — je lui conseillerois en vérité ! Je veux être libre ; point de contrainte , chacun notre appartement , nos sociétés ; voilà comme je veux vivre & comme je vivrai. Parlons un peu de Sernan. Vous ne le haïssez pas ; faut-il , par une bizarrerie que je ne conçois pas , que vous fassiez votre malheur. Non , Lucinde , croyez moi , vous n'êtes point avantagée de cette heureuse indifférence , qui est la source des vrais plaisirs ; ainsi , prenez vite un mari , afin qu'il vous fasse goûter les douceurs d'un heureux esclavage.

Sylvie parloit encore , lorsque Sernan entra. Lucinde baissa les yeux , rougit , & Sylvie éclata de rire : Sernan , qui ne comprenoit rien à l'air embarrassé de Lucinde , ni à l'emportement excessif de Sylvie , les regardoit l'une & l'autre sans rompre le silence. Lucinde se remit enfin , salua Sernan & lui demanda ce qu'il

42 MERCURE DE FRANCE.

avoit fait ce jour. — Madame, je l'ai passé avec le marquis d'Orsin. — Le marquis d'Orsin interrompit Sylvie, & depuis quand est-il à Paris. — D'aujourd'hui, Madame; il m'a chargé de... — n'achevez pas! Ne peut-il faire ses commissions lui-même? Etes-vous son interprète? — Mais, belle Sylvie, je venois vous le présenter; il n'a pas cru devoir... — Que de cérémonies! Qu'il vienne; qu'il vienne, & vous, ne songez qu'à vos affaires. Le marquis entra, les Dames se leverent, & l'étonnement de Lucinde fut si grand, qu'elle fit un cri perçant. Sylvie lui demanda à qui elle en avoit; & Sernan regardant le marquis, qui, pâle, interdit, les yeux fixés sur Lucinde, n'osoit faire un pas, lui demanda l'explication de ce qu'il voyoit.

Sylvie, qui sçavoit enfin que le marquis d'Orsin étoit le chevalier d'Olbien, prit la parole, &, malgré les signes de Lucinde, conta à Sernan tout ce qui s'étoit passé entr'eux. Sernan pâlit à son tour; le marquis, sans regarder Sylvie, courut aux pieds de Lucinde, lui demander la mort ou sa main. Mais dites moi donc, pourquoi on vous a cru mort, lui demanda cette aimable femme? — Rien

F E V R I E R. 1770. 43

de plus simple, Madame. Le désespoir de ne pouvoir être à vous, & l'honneur qui ne me permettoit pas de vous revoir, après l'aveu de ma témérité, m'engagerent à joindre mon régiment. Il fût taillé en pièces & moi percé de coups & tombé sur un monceau de morts. Un homme à moi s'apperçut que je respirois encore, il me fit transporter à la ville la plus prochaine, où je restai six mois, mon chagrin s'opposant à ma guérison. Je guéris enfin, malgré moi; je changeai de nom & résolus de voyager, pour vous laisser oublier un malheureux amour, que je n'osois souhaiter de vous faire partager.

Ma mere seule sçavoit ce que j'étois devenu. Au bout d'un an, elle m'écrivit la mort de ma femme & me proposa de m'engager de nouveau. L'envie de vous revoir, de voler à vos pieds, m'a ramené en France; j'ai feint de consentir à l'union projetée, pour avoir le tems de vous chercher & de sçavoir le sort que vous me destiniez. Pardon, belle Sylvie, vous sçavez mes sentimens; les premiers engagemens sont sacrés & j'espere...— Espérez-tout, Monsieur, je suis enchantée de notre réunion; & j'ai tantôt trop bien

44 MERCURE DE FRANCE.

plaidé votre cause, pour l'abandonner à présent. — Eh bien, ma chère Lucinde, que décidez-vous? Ressemblez-vous au marquis? Etes-vous fidèle à vos premiers engagements? ... Mais Sernan, pourquoi nous quitter? — Il le faut bien, Madame, c'est une chose trop cruelle d'entendre prononcer un arrêt qu'on sçait ne devoir pas nous être favorable. Adieu, Madame, continua cet amant désespéré, en se tournant vers Lucinde, je ne troublerai point votre félicité. Vous aimez, c'est assez; je respecte jusqu'à votre choix & je vais me punir de n'avoir pu vous inspirer des sentimens tels que les miens. — Sernan, je ne veux point que vous me quittiez. — Lucinde, il le faut, je le dois. — Je ne le veux point, vous dis-je. Votre bonheur m'est cher, plus cher que vous ne le pensez; seroit-il impossible que je le fisse? Sylvie est une autre moi-même; pourriez-vous refuser de rendre ma joie parfaite en vous unissant à elle. — Lucinde, ne disposez point de moi, contentez-vous d'adoucir la peine de Sernan en lui offrant votre amitié, & moi, je me charge de le guérir, sans autre prétention que la gloire d'avoir fait une si belle cure. — Oui, vous la ferez, Ma-

dame, & je jure à vos pieds, par vous-même, que je travaillerai à rendre mon cœur digne de vous. — Sernan, vous ne pouviez m'obliger plus sensiblement, & je jure que sans ce consentement, le marquis n'auroit jamais eu ma main, quelque cher qu'il me soit. Je vous la donne, Marquis, je ne vous donne qu'elle. Il y a long-tems que vous possédez mon cœur. Ah! l'heureuse foiblesse!

Par Mlle Matné de Marville.

LA jeune Fille & la Guêpe. Fable.

QU'E je plains le destin des belles !
 De quels propos de Ruelles
 Ne les obsède-t'on pas ?
 Par-tout où brillent leurs appas ;
 Les sots fourmillent autour d'elles.
 Pourquoi, me dira-t'on, plaignez-vous leur
 destin ?
 Cette fadeur leur plaît, & ce jargon les touche.
 Sans cela, croyez-vous qu'un air fier & farouche
 Ne feroit pas bientôt fuir l'importun essain ?
 Le coup le plus léger délivre d'une mouche,...

46 MERCURE DE FRANCE.

D'une mouche ? . . . vraiment . . . Eh ! qui ne vous croira ?

Mais en est-il ainsi d'un petit maître ?

Jetez-en un par la fenêtre :

Par la porte à l'instant un autre rentrera ;

Et chez la belle ainsi peut-être

Tout l'essain se succédera.

Mesdames, voulez-vous obvier à cela ?

Quand le premier paroît, vous conta-t'il merveille ,

A tout ce qu'il vous dit faites la sourde oreille ;

Je ne connois que ce remede-là.

Doris , assise auprès de sa toilette ,

Sur ses appas consultoit son miroir ;

Elle trouvoit sa taille élégante & parfaite.

Etre belle & chercher soi-même à le savoir ,

C'est le moyen de devenir coquette.

En s'amusant ainsi , certaine guêpe , un jour ,

Vint bourdonner à l'entour d'elle.

L'insecte alloit , venoit , menaçoit tour-à-tour.

La joue & le col de la belle.

Son éventail la protégeoit envain.

La guêpe s'éloignoit un moment , & soudain

Revenoit lui causer une fraîcheur nouvelle ;

Doris craignoit son aiguillon fatal.

Laissez-moi donc en paix , lui dit-elle en colere ;

De tous les animaux répandus sur la terre ,

La guêpe est à mon gré le plus sot animal.

Pourquoi , belle Doris , lui répond la dernière ,

M'outrager de cette manière ?

Pourquoi me dédaigne ? Quel est mon crime ;
hélas ?

Quel mal fais-je , en voulant admirer vos appas ?

Ce sein , où l'amour repose ,

Me ravit par sa blancheur.

Ces lèvres ont , par leur fraîcheur ,

Le coloris brillant & l'odeur de la rose.

En voyant tant d'attraits , je crois que tous les
Dieux

Ont répandu sur vous leurs bienfaits précieux.

A ce discours flatteur , Doris enfin s'apaise :

Ah ! Lisette , dit-elle , ah ! ne la frappe pas ;

Tiens , maintenant je suis fort aise

De n'avoir point hâté l'instant de son trépas.

Une guêpe n'est pas une mouche ordinaire.

Cet insecte est galant , celui-ci ma sù plaire ;

Je lui fais grace en ce moment.

43 MERCURE DE FRANCE.

Le croit-tois-tu, son joli compliment

Vient de désaimer ma colere.

Je lui pardonne tout. La guêpe dans l'instant

Va vanter son bonheur à l'eslain bourdonnant.

Ehhardi par cette nouvelle,

Il vole en foule après la belle.

Doris s'en amusa ; souffrit l'eslain fripon

Badiner sur son sein, voltiger autour d'elle ;

Mais elle ne vit l'aiguillon

Que lorsqu'elle en sentit la blessure mortelle.

Que l'amour propre est sot ! on veut être flatté.

Voulez-vous être écouté

De la beauté la plus sévère ?

Amans, flattez sa vanité,

Louez & sçoyez sûrs de plaire.

Par M. le Monnier.



A Mademoiselle Fable.

Un rossignol, habitant d'un bocage,
Chantoit la saison des beaux jours,
Et ses plaisirs & ses amours.

Lu attira bientôt, par son tendre ramage,
Les animaux du voisinage.

On s'arrêtoit pour l'admirer ;

Les vents se taisoient dans la plaine ;

Zéphir même, Zéphir retenoit son haleine,

Et les ruisseaux charmés craignoient de mur-
murer.

De corneilles alors, jalouses de sa gloire,

Une troupe voulut étouffer les concerts,

Et lui disputant la victoire,

S'éleve en croassant & plane dans les airs

Pour fondre sur l'oiseau. Lui, sans prévoir l'orage,

Où fuyez-vous, dit-il ? Quelque vautour cruel

Vous menace-t'il de sa rage ?

Ah ! calmez cet effroi mortel,

Revenez avec moi ; ce bocage tranquille,

Sous son feuillage épais vous présente un asyle ;

C

56 MERCURE DE FRANCE.

Il dit : mais toutes à la fois
Elevant contre lui leurs croassantes voix ;
C'est toi , c'est toi seul , disent-elles ,
Dont les sons importuns , les fadeurs éternelles
Nous font abandonner ces bois.
Hé ! bien , Mesdames les Corneilles ,
Si mes chants blessent vos oreilles ,
Je me tairai , point de procès.
Vous vous tairez , c'est à merveilles ;
Mais il faut vous juger , sans cela point de paix.
Point de paix ? Sommes-nous en guerre ?
Que voulez-vous ? Que par toute la terre
On reconnoisse que vos sons
N'ont rien de comparable à nos douces chansons :
Chez un juge sévère il faut que l'on vous mene.
Eh ! bien , soit , & j'irai sans peine ,
Prenons un juge , je le veux.
Long-tems , à ce que dit l'histoire ;
On débattit , parmi la troupe noire ,
Quel juge on choisiroit entr'eux.
Le lion ? Non , sans doute , & sa majesté veille
Pour de plus grands objets ; les rois ont d'autres
soins.
Le singe ? Point du tout. Le renard ? Encor moins ;

Eux décider du chant ? Il n'ont qu'un bout d'o-
reille.

Gens idiots ! pauvres esprits !

Mais à propos d'oreille, eh ! quoi , dit une d'elles ;

A quoi pensons-nous donc ? L'âne en a de si belles !

A ces mots , on fit de grands cris.

L'âne , l'âne , dit-on , qu'il juge nos querelles !

Le rossignol consent à tout.

On l'emmene , on part tout-à-l'heure ;

On cherche l'âne en sa demeure ,

On en trouve deux cens qui causoient sur le goût.

Dieu fait la joie ! on entre , & la troupe ennemie

Fait chanter Philomele en cette académie ,

Philomele obéit , & chanta son amour.

Cornilles aussi-tôt de chanter à leur tour :

De chanter ! J'entends à leur mode ;

Anes , d'applaudir à l'instant ,

De remuer l'oreille , & dire en se grattant ;

C'est ravissant : quelle méthode !



LA Cicogne & le Cerf. Fable.

DANS un cercle nombreux d'animaux différens,
 Une cicogne un jour exaltoit ses talens,
 Et si l'on eût voulu la croire,
 Les Cliftorels & les Fleurans,
 Ces sages dont Thalie, au temple de mémoire,
 A gravé les noms triomphans
 Dans l'éclat même de leur gloire,
 Au prix d'elle étoient des enfans.
 Non, Messieurs, disoit-elle, il n'est point de mi-
 graine,
 Point d'indigestion, point d'autres maux enfin
 Que mon long bec, rempli d'un remede anodin, !
 Ne guérisse d'abord sans peine ;
 Les bêtes de l'espèce humaine,
 Avec leurs cylindres d'étain
 Et leur pharmacie incertaine,
 Sont loin de m'égaler dans cet art souverain,
 De mon esprit aussi moi-même, quand j'y pense,
 J'admire quelquefois l'énorme profondeur ;
 La Faculté ne peut, en conscience,
 Me refuser le bonnet de docteur :

L'obtiendrois-tu , réponds moi , je te prie,
Toi , ces faux pieds légers , toi , l'honneur des fo-
rêts ?

Qui ? Moi ! repart le cerf , il n'a rien que j'envie :
Je ne fais pas guérir la moindre maladie ,
Mais j'ai le grand secret de n'en avoir jamais ,
Et ce secret divin vaut seul tous les bonnets.

Par M. Sautereau de Bellevaud.

C O N S U L T A T I O N T A R D I V E .

SIR Jonh étoit un vieux garçon qui , toute sa vie , avoit aimé le plaisir ; sur le déclin de ses jours , il recherchoit encore les jeunes gens ; leur société sembloit le rapprocher de la jeunesse ; il aimoit leur vivacité ; il s'efforçoit de l'imiter & d'oublier son âge. Il comptoit , parmi ses amis , Sir Richard Onslow & Sir Antoine Ashley Cooper , qui fut depuis comte de Shaftsbury. Tous deux étoient graves & sensés ; Sir John les estimoit ; mais il les voyoit rarement ; il ne les recherchoit gueres que lorsqu'il avoit besoin de leurs conseils , & souvent il avoit éprouvé qu'ils en donnoient de bons.

Depuis long-tems Sir John avoit paru fuir ses amis ; ils furent très - surpris de recevoir un matin une lettre par laquelle il les prioit de venir le trouver à Chelsea, les conjurant, au nom de l'amitié, de ne pas différer, parcequ'il avoit à les consulter sur une affaire importante & pressée. Sir Richard & Sir Antoine s'empresent de le satisfaire ; ils se rendent chez leur vieil ami qui les fait entrer dans son cabiner, ferme la porte avec une précaution qui les étonne & les prépare à quelque confidence extraordinaire ; celle qu'il avoit à leur faire l'étoit effectivement.

Mes amis, leur dit Sir John, vous êtes, de tous les hommes, ceux en qui j'ai le plus de confiance ; je me suis toujours bien trouvé de vos avis, jamais je n'en eus plus besoin qu'aujourd'hui. Me voici parvenu à un âge avancé ; j'ai connu tous les plaisirs ; ils commencent à me fatiguer ; je veux vivre plus retiré ; mais je crains l'ennui inséparable de la solitude ; le soin de ma maison m'embarresse ; les détails domestiques me font mourir, je voudrois m'en débarrasser sur quelqu'un qui pût en même-tems me tenir compagnie & me soigner dans ma vieillesse ; je sens qu'une femme seule peut

remplir toutes ces vues à mon gré. J'ai trouvé cette femme ; je la connois depuis long-tems ; son caractère me convient ; je suis fort tenté de l'épouser ; que me conseillez-vous ?

Les deux amis se regarderent à ces mots ; ils étoient étroitement liés avec le neveu de Sir John ; c'étoit son unique héritier ; il avoit rendu plusieurs services à son oncle qui , par reconnoissance , lui avoit promis de ne jamais disposer de ses biens qu'en sa faveur , & qui lui ménageoit un établissement considérable que l'exécution de cette promesse devoit faciliter ; il resterent quelque tems sans répondre , & demanderent enfin le nom de la femme sur laquelle Sir John avoit jeté les yeux ; ils furent très-surpris d'entendre nommer Lucy Fington ; ils la connoissoient ; il y avoit cinq ans qu'elle avoit fait son entrée dans le monde par le libertinage qui lui avoit procuré une certaine aisance ; Sir Richard prit le premier la parole : vous me demandez mon avis , lui dit-il , je dois vous le donner avec franchise , ce projet me paroît bien extraordinaire à votre âge & dans votre situation ; je dirai plus , je me croirois coupable de vous taire mille raisons que l'amitié vous doit

& que votre honneur ne vous permet pas de rejeter ; le choix que vous faites.... Un moment, Sir Richard, interrompit Sir Antoine, permettez - moi avant tout de faire une question à notre ami... Parlez moi vrai, Sir John, faites - nous la confidence entiere ; n'êtes - vous pas déjà marié ? Sir John hésita un moment, & enfin il convint que la cérémonie s'étoit faite la veille. Eh ! bien, reprit Sir Antoine, il n'y a plus besoin de prendre d'avis ; permettez - nous d'aller féliciter Mylady, & chargez-vous de lui présenter vos amis.

Sir John les conduisit chez sa nouvelle épouse ; ils dînerent ensemble, & ils passerent la journée de la maniere la plus gaie. En s'en retournant à Londres, Sir Richard remercia son ami de l'avoir interrompu aussi à-propos qu'il l'avoit fait ; car, ajouta - t - il, j'allois faire de Lucy Fington un portrait que jamais Sir John ne m'auroit pardonné ; mais je ne conçois pas comment il vous est venu à l'esprit de lui faire cette question ; qui pouvoit s'imaginer, lorsqu'il nous consultoit si sérieusement, que la chose étoit déjà faite ? Son caractere, qui m'est bien connu, reprit Sir Antoine, le ton qu'il avoit

pris , m'ont donné des soupçons qu'il avoit fait la sottise , & qu'il cherchoit à la couvrir en s'autorisant de notre avis. C'est une bonne leçon , repliqua Sir Richard , quand on me demandera conseil à l'avenir , je me presserai moins de répondre.

E P I G R A M M E.

D'UN air honnête & toisant mes paroles ;
 Ces jours passés je priois un ami,
 Vieux patelin , riche en diable & demi,
 De me prêter quinze ou seize pistoles.
 Dès qu'il m'ouït il fronça les sourcils ;
 Et dégoisant une longue légende
 De sots sermons sottement assortis ;
 Me pérora comme il eût fait son fils :
 Las à la fin de cette reprimande ,
 Vous parlez bien , dis-je au papa rassis ;
 Mais donnez moi ce que je vous demande ;
 C'est de l'argent & non pas des avis.

Par M. Santereau de Bellevaud,

C▼

MADRIGAL à Mlle L. P. D. B.

LE papillon léger, le zéphire infidèle
 Du jeune lys à la rose nouvelle
 Promenant au printems leurs soupirs séducteurs :
 Charmante Eglé, mon cœur volage
 Imita long-tems leurs erreurs ;
 Mais sous tes loix à jamais je m'engage ;
 Je trouve en toi toutes les fleurs.

Par le même.

A M. Rag. . . , auteur du premier Logogryphe du Mercure de Novembre.

JE vous prends sur le fait, beau sire ;
 Entre les Muses & Plutus ;
 Favori des amours & chéri de Comus ;
 Tous les dieux daignent vous sourire ;
 Je vous en fais mon compliment ;
 Ce concours doit, assurément,
 Sur chacun de vos jours répandre un nouveau
 charme :
 Pour suivez, jouissez de votre heureux destin,

au

CHANSON,

Pour une Basse taille

Par M.^r Delarousselle de Bordeaux.Fevrier.
1770.

Tendrement.

Ah! que j'ai de re -
 -gret, D'a:voir dit mon se - cret;
 A l'in - hu - mai - ne que j'a - do -
 re. re. Mon sort en est plus rigou
 - reux; Si j'a - vois pu cacher mes
 feux, l'Es - poir me res - te - roit en -
 : co - : : re. mon re

Aimez, rimez toujours, bannissez le chagrin ;
 Et si jamais vous versez une *larme* ,
 Que, conforme à vos goûts & pour les mieux
 servir ,
 Elle soit fille du plaisir.

Par D. L. S. , de Paris.

L'EXPLICATION du mot de la première énigme du second volume du *Mercur* de Janvier 1770, est *Riviere* ; celle de la seconde est *l'allumette* ; celle de la troisième est *le songe* ; celle de la quatrième est *le nez*. Le mot du premier logogryphe est *fauteuil*, où l'on trouve *taie*, *sûr* de colonne, *feu* & *eau*, *il faut* & *tuf*, *tuile*, *fa* & *mi*, *ail*, *lie*, *tuiau*, *fat*, *fil* : Celui du second est *savonnette*, où l'on trouve *Etna*, *Eson*, *Enna*, *tout*, *sot*, *tue*, *saute*, *sinon*, *Saône*, *Eve*, *os*, *vent*, *navette*, *sou*, *vente*, *Teos*, *Tenos*, *Tenos*, *vase*, *sonnette*, *ton*, *as*, *ânon*, *Annette*, *ose*, *Oste* : Celui du troisième est *soir*, où l'on trouve *soi* & *Roi*.

É N I G M E

J suis le contenu , comme le contenant :

Je fais les délices du sage ;

Mais je parois avec plus d'étalage ,

Quoiqu'inutile , assez souvent ,

Chez un Crépus ou chez un grand.

L'Univers est mon apanage ,

Et chaque jour m'apporte ses tributs.

En moi tout n'est pas bon , & dans leur assemblage

Tous les êtres sont confondus :

Le bien avec le mal incessamment contraste ;

Le remède est à côté du poison :

A la justice , à la raison

Souvent j'accorde moins de faste

Qu'à l'impie & qu'au polisson.

Je suis l'asyle & le refuge

De ce que Thémis a pros crit ,

Et je me trouve ce crédit

Jusques dans la maison du juge :

Dans les plus importants procès ,

Quand il s'agit des plus grands intérêts ;

L'on me consulte , & l'on rencontre

Chez moi des raisons pour & contre.

Ah ! lecteur , j'en ai dit assez :

A présent vous me connoissez ,

Car , dans plusieurs endroits de la machine ronde

Je reçois chez moi tout le monde.

Par M. Parron , capitaine d'infanterie.

A U T R E.

ON me voit dans Paris , on me voit en province :

Je sers également le portefaix , le prince.

Sans connoître jamais ni crainte , ni desir ;

C'est par moi que toujours commence le plaisir.

Trop pesant , pour gravir les rochers , les mon-
tagnes ,

Je descends dans la plaine & parcours les cam-
pagnes :

Je n'y fais point la guerre aux timides oiseaux :

Je préfère la pêche & l'habitant des eaux.

Sans cesse avec la paix , loin de l'indifférence ;

Je vis dans le repos & dans l'indépendance.

Le pantin , la poupée ont pour moi des attraits ;

Je les suis en tous lieux , sans les quitter jamais.

62 MERCURE DE FRANCE.

Mais vois, ami lecteur, quelle est mon inconfiance ;

J'habite les palais, je suis dans l'opulence ;
Et toujours ennemi des grands & de la cour,
Je m'éloigne du louvre & j'en suis le séjour.
En ai-je dit assez pour me faire connaître ?
Je suis crochu, boîteux, & n'ai qu'une fenêtre ;
Tu me portes par-tout, aux pieds & sur la peau :
Je loge sur ta tête & suis dans ton chapeau.

Par M. Dauphin, abonné au Mercure.

A U T R E.

JE suis d'une forme arbitraire,
Et j'ai ma place en mille endroits ;
Par mon utilité je me rends nécessaire
Chez le marchand, chez le bourgeois.
L'égalité fait mon mérite,
Sans cela je ne vaudrais plus rien ;
Plus d'un fripon quand il débite,
De mes défauts se trouve pourtant bien
De presque toute marchandise,
C'est moi qui fixe le rapport.
Quand on emplit un coffre fort ;

Pour éviter toute surprise,
 On contrôle par moi les trésors de Plutus.
 Dans les endroits que j'habite le plus,
 Je suis presque toujours pendue.
 A présent te suis-je connue ?
 Non, pas encor ! leve les yeux,
 Tu me verras briller aux cieux.

Par M. Charnois.

A U T R E.

C'EST moi qui, des héros, ceint le front glo-
 rieux,
 Qui, méprisant la glace & l'hiver furieux,
 En toutes les saisons conserve ma parure.
 C'est moi qui, d'une nymphe, eus jadis la figure ;
 Et captivai le cœur de ce dieu bienfaisant
 Qui, sur son char assis, d'un regard complaisant,
 Enrichit les guerets du laboureur avide.
 Sept lettres de mon nom remplissent tout le vide.
 Chez les Latins, je suis du genre féminin ;
 Mais les François me font du genre masculin :

*Par M. le Baron des Hermeaux
 de la Valette, P. A. C. R. D. N.*

 L O G O G R Y P H E.

SANS me donner pour un oracle
 Je suis dans l'histoire vanté,
 Pour avoir opéré miracle,
 Et ne m'en fais point vanité.
 En deux décomposez mon être ;
 Le premier vous montre en total
 Ce que la nuit fait disparaître,
 Le second est un animal.

*Par M. Metairie, curé de St Maurice
 au diocèse du Mans.*

A U T R E.

O N me trouve toujours chez le vaillant guer-
 rier,
 L'intrépide soldat & le brave officier.
 Guidé par la raison, je ne crains point l'orage ;
 Et sans jamais trembler, j'évite le naufrage.
 Sept lettres font mon nom ; en le décomposant
 Tu trouveras, lecteur, un insecte rampant ;

Le terme qu'un cocher prononce sur son siège;
 Le gîte qu'un oiseau redoute autant qu'un piège;
 L'arme de Cupidon; un sonore instrument;
 Un mal qui, dans les chiens, se voit communément;

Un légume commun, une plante rampante;
 Ce qui dessus les mers intimide, épouvante;
 Un métal précieux, un adverbe, un pronom;
 L'épithète qu'on donne au vertueux Caton;
 Ce que cachent toujours & la femme & la fille;
 Le séjour de nos rois, celui de leur famille;
 Le soutien d'un beau char comme d'un tombereau;
 L'endroit où d'ordinaire on ne cherche pas l'eau;
 Un bénéfice enfin. . . mais cela doit suffire
 Pour être deviné, j'ai dit ce qu'il faut dire.

*Par M. Borel, contrôleur-ambulant
 des Domaines du Roi.*

A U T R E.

MON nom fait très-souvent l'épithète d'un
 fat;

Il est d'une syllabe, & retournant sa tête

66 MERCURE DE FRANCE.

C'est un arbre sans fleurs, sans fruits, sans odorat :

Je suis note & métal. . J'en dis trop. . Je m'arrête.

Par M. Desnoyers, abonné au Mercure.

A U T R E.

QUOIQUE je sois de matière fragile ;
Chacun s'empresse à louer ma beauté ;
Chacun convient de mon utilité ;
Mais à chacun je ne suis pas utile.
Il faut avoir, pour se servir de moi ;
Une fortune un peu considérable ;
Et l'on ne doit m'employer à la table
Que lorsque rien ne peut manquer chez soi.
Ce n'est pas tout ; je vais, suivant l'usage ;
Changer de forme & de déguisement ,
Et du lecteur cherchant l'amusement ,
De mes dix pieds faire un nombreux partage.
Je dirai donc, pour commencer mon jeu ,
Que je fais voir par ma métamorphose
Et la façon dont je me décompose ,
Un animal que l'on mange en tout lieu.

De plus , un terme à qui tout est contraire ,
 Ce qu'un acteur doit souvent répéter ;
 Un couple heureux que l'on doit respecter ;
 Ce qu'un curé souvent manque de faire.
 Un minéral de très - grande valeur ;
 Le nom qu'on donne au chef d'une famille ;
 Ce qui compose un ornement de fille ,
 Ce qui devient un sujet de douleur.
 Un élément , deux notes de musique ;
 Un fer pédestre , ennemi des chevaux ;
 Un des péchés qu'on nomme capitaux ;
 Un bon gibier , un grand fleuve d'Afrique.
 D'un animal que j'ai déjà cité
 Une flotante & longue chevelure ,
 Et des maris l'idéale coëffure ,
 Qui , de leur honte , est un signe usité.
 Un coquillage , une plante inutile
 Qu'à la campagne on trouve sous ses pas ,
 Et dont jamais on n'a fait aucun cas ;
 De la nature un connoisseur habile.
 Ce qu'on emploie aux étoffes d'hiver ;
 Un grand ruisseau qui coule dans le Maine ;
 Un sédiment , le nom du capitaine
 Qui découvrit les isles du Cap Verd.

68 MERCURE DE FRANCE.

Un animal que l'on ne vante guère ,
Et que par contre on fait bien travailler ;
Un corps fort dur difficile à tailler ;
L'isle où mourut l'incomparable Homère :
L'outil d'un peintre ou d'un dessinateur ;
Un saint vieillard qui , sur un char de flâme ;
Fut transporté , soit en corps , soit en ame ,
Dans le séjour du divin Créateur.
Une ineffable & longue récompense
Qu'en faisant bien chacun peut obtenir . . .
Mais c'est assez , il est tems de finir ,
Je suis déjà plus lasse qu'on ne pense.

Par M. Fabre de Marseille.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Bayard & Gaston , tragédie , par M. de Belloi , à Paris chez la veuve Duchêne , rue St Jacques , au temple du goût.

L'AUTEUR du siège de Calais , qui a consacré ses talens au patriotisme , a réuni dans ce nouvel ouvrage deux héros fran-

çois dont la mémoire sera toujours chère à notre nation & respectée des étrangers.

La scène est dans la citadelle de Bresse où les François sont assiégés par le Duc d'Ubin, neveu du Pape Jules second, si connu par son audace scandaleuse & sa haine pour le nom François; les lances Espagnoles, commandées par Pescaire, grand général & grand fourbe, se sont jointes aux troupes Italiennes; Bayard arrive au commencement de la pièce pour secourir les assiégés; il leur déclare qu'ils ne peuvent tenir dans la citadelle plus de cinq jours, si Gaston ne vient les secourir; mais il est loin, les chemins sont impraticables, les soldats fatigués; on n'ose compter sur lui & il faut se résoudre à mourir; le comte Avogare, seigneur Bressan, & le duc d'Altémore, Napolitain, sont en apparence alliés aux François; mais ce sont deux traîtres qui ont conspiré la perte de Bayard & de Gaston; le motif d'Avogare est la vengeance de son épouse & de son fils, égorgés par les François dans les fureurs de la guerre, & c'en est assez pour fonder une trahison dans un tems & dans un pays où elles étoient si communes; Pescaire a pratiqué sous les murs de Bresse des mines dont on suppose que

70 MERCURE DE FRANCE.

l'usage n'étoit encore connu que de lui & d'Altémore, & qui doivent jouer dans l'instant le plus favorable; cependant le duc d'Urbain a demandé une entrevue à Bayard pour le déterminer à se rendre; Bayard le reçoit; le Duc l'invite non-seulement à rendre la place, mais à passer dans le parti de Jule & de l'empereur Maximilien; Bayard lui répond :

Un pontife m'exhorte à violer ma foi !
Des Chrétiens, mieux que lui, je connois donc
la loi.

Dieu dit à tout sujet, quand il lui donne l'être :
« Sers, pour me bien servir, ta patrie & ton maî-
» tre :
» Sur la terre, à ton Roi j'ai remis mon pouvoir.
» Vivre & mourir pour lui c'est ton premier de-
» voir. »

En rappelant nos cœurs à cette loi suprême,
Un pontife devient l'organe de Dieu même.
Mais, Seigneur, quand sa voix combat l'ordre du
ciel,
C'est l'homme alors qui parle & l'homme crimi-
nel.

En vain d'un rang sacré Jule exalte l'empire;
Lui, qui soufflant par-tout la fureur qui l'inspire,
Du pied des saints autels embrase l'Univers,
Lui, dont le front blanchi par quatre-vingt hi-
vers,

Etale dans un camp le mélange bizarre
 De l'airain des guerriers au lin de la tiare,
 Qui, dans Mirande enfin vient lui-même affié-
 ger,

Dépouiller l'orphelin qu'il devoit protéger.
 Ne croyez pas pourtant que mon erreur sinistre
 Rejette sur l'autel l'opprobre du ministre.
 Dépend-il en effet des vices d'un mortel
 De dégrader le nom, les droits de l'Eternel ?
 Sont-ils moins saints pour nous, quand Jule les
 profane ?

Le crime avilit-il la loi qui le condamne ?
 Je sépare deux noms qu'on veut associer ;
 Je révère un pontife & combats un guerrier.
 Quant à Maximilien que pourrai-je en attendre ?
 Il ne séduiroit pas un cœur fait pour se vendre.
 Ferdinand s'applaudit alors qu'il trompe un roi ;
 Est-ce avec un soldat qu'il garderoit sa foi ?
 Pour Venise, il est vrai, j'estime son courage.
 Surprise par la foudre elle a bravé l'orage ;
 Au sénat des Romains jaloux de ressembler,
 Son sénat vit sa perte & fut n'en point trembler.
 Entre ses ennemis sa politique habile
 Sema pour l'intérêt une discorde utile.
 De ce Jule autrefois son ardent oppresseur ;
 Venise maintenant se fait un défenseur,
 Et fait contre Louis armer pour sa querelle
 Tous les rois qui, d'abord, armoient Louis contre
 elle ;

Mais l'Europe verra le Monarque François,
Trahi par ses égaux & non par ses sujets.

Le Duc lui représente qu'il est mal récompensé par le roi de France; la réponse de Bayard est digne d'un vrai chevalier.

. . . A mon choix Louis me récompense.
Dès qu'il voit un laurier, il l'offre à ma vaillance.

Dès que pour la patrie il craint quelque hasard,
Le poste du péril est celui de Baiard.
Il me met le premier sous l'aîle de la gloire.
Il veut tenir de moi sa première victoire.
Son jeune successeur, ce généreux Valois
Qui soupire en secret, au bruit de nos exploits;
Dans les armes déjà m'a choisi pour son pere;
Il veut, qu'arbitre un jour de sa vertu guerriere,
Un sujet donné aux Rois le sceau de la valeur;
Où sont les dignités qui valent cet honneur ?

Le Duc se restreint enfin, en admirant
la vertu de Bayard, à lui faire sentir la
nécessité de se rendre.

Comment ! Baiard se rendre !

s'écrie le chevalier *sans peur*; le Duc lui
fait observer que la place n'est pas tenable,
que

F E V R I E R. 1770. 73
que les remparts sont écroulés, qu'ils
n'ont plus de poudre; Bayard appelle ses
soldats & dit au Duc :

Voici d'autres remparts dont vous ne parlez pas.

On annonce aussi-tôt l'arrivée de Gaston;
le Duc, Bayard, Avogare, Altemore,
d'Alègre, tout demeure immobile de sur-
prise; le chevalier s'écrie :

Que notre étonnement doit honorer Nemours!
Guerriers, depuis vingt ans, admirés sur la terre;
Allons apprendre encor le grand art de la guerre.
Aurons-nous projeté ce qu'il fait aujourd'hui ?

& en s'adressant au Duc qui lui a repro-
ché de se laisser commander par Ne-
mours :

Eh ! bien doit-on rougir de commander sous lui ?

Il sort pour aller le recevoir; Altemore
& Avogare font part de leurs projets de
trahison au duc d'Ubin, mais sans en
expliquer le détail; le généreux Duc ne
veut point être leur complice, mais il ne
fait point avertir les Généraux François
que l'on trame une trahison contre eux;
ce secret parvient à Euphémie, la fille
d'Avogare, dont Bayard & Gaston sont,

D

également amoureux, qui aime Gaston & dont le pere flatte la passion de Bayard pour le mettre aux prises avec son général; Euphémie combat les desseins perfides de son pere, sans lui dire de qui elle les tient; mais Avogare est inflexible; Gaston arrive tenant à la main le plan de la bataille qu'il veut livrer aux ennemis, & de l'assaut qu'il va faire donner à la ville; il est suivi de Bayard & des autres chefs de l'armée; il se promet de triompher des ennemis de la France & de trouver dans Euphémie le digne prix de sa victoire; Bayard entendant parler de cette alliance prochaine & de la passion de Nemours, qu'il ignoroit, est frappé d'un étonnement mêlé de colere; il va jusqu'à braver Nemours & lui rappelle que Sotomajore, un de ses rivaux, a succombé sous ses coups; Gaston comprend cette menace; mais un danger plus pressant l'occupe, c'est celui de la patrie; il ne doute pas que cet intérêt ne l'emporte dans le cœur de Bayard sur tous les autres; il lui donne son plan de bataille à examiner; Bayard sort; & un moment après Nemours reçoit un cartel de Bayard qui *ne veut pas mourir comptable envers l'honneur*, & qui pouvant

périr dans l'assaut que l'on va livrer aux remparts de Bresse , veut vider auparavant sa querelle avec son Général; Nemours accepte le défi malgré le désespoir d'Euphémie; il prend pour témoins du combat Altemore & Avogare qui se proposent d'immoler celui des deux qui sera vainqueur; mais , dit Avogare , Ferdinand (le roi d'Espagne) souffrira-t'il qu'on assassine Nemours son beau frere? Te l'a-t'il commandé! l'Italien répond:

Il est de ces forfaits

Qu'un souverain prudent ne commande jamais.
 Sûr du vœu de son maître, un courtisan habile ,
 En lui sauvant la honte , acheve un crime utile.
 Le parti de Gaston dans Naples est dominant.
 Qui perd ce prince , assure un trône à Ferdinand.
 L'inutile vertu peut languir sans salaire ;
 Mais un pareil service est le grand art de plaire.

Ces vers peignent très bien une politique affreuse , très - commune dans ces tems grossiers & barbares; car par un contraste assez étrange c'est dans le tems où les vertus loyales de la chevalerie jetoient le plus , d'éclat qu'on vit le plus d'exemples de cette perfidie systématique , érigée en art par Machiavel.

Dij

76 MERCURE DE FRANCE.

Bayard & Gaston viennent au rendez-vous ; le Duc embrasse le Chevalier & met l'épée à la main :

Embrassez un ami, combattez un rival.

Bayard alors appelle à haute voix tous les officiers de l'armée qu'il avoit priés de se rassembler au rendez-vous, & en présence d'Euphémie qui s'y trouve aussi, il met son épée aux pieds de Nemours & se reconnoît coupable de l'avoir offensé ; Nemours lui montre alors un papier où il le faisoit héritier de son nom & de ses appanages, s'il étoit mort dans le combat ; il est même sur le point de céder Euphémie, mais son amour l'arrête ; ce sacrifice est réservé à Bayard ; l'hymen de Nemours & d'Euphémie est décidé ; Avogare qui voit tous ses projets confondus prend le parti de dissimuler avec sa fille ; il feint d'être désarmé par la générosité des deux héros ; mais il est de concert avec Altemore pour les faire périr dans le combat ; en effet Bayard est blessé, mais Gaston trop bien accompagné a échappé aux embuches des deux traîtres. Euphémie informée de leurs nouveaux complots a une scène très violente avec son pere ; Nemours arrive & Avog-

gare craignant que sa fille ne découvre tout, veut saisir le moment où il est seul avec elle & Nemours pour percer ce jeune héros; sa fille le retient; Nemours se met en défense & veut percer Avogare; Euphémie se retourne & défend son pere contre son amant, après avoir défendu son amant contre son pere; Nemours appelle ses gardes & fait arrêter Avogare, mais il promet à sa fille qu'il ne périra point.

Au cinquième acte Bayard blessé est étendu sur un lit, & le duc d'Urbain devenu son prisonnier est à côté de lui; Nemours fait éloigner le Duc, & devant Bayard, il donne audience à un vieillard qui apporte des avis importans; ce vieillard est un ancien déserteur François établi chez les Bressans; pénétré de remords & voulant réparer son crime en se rendant utile à sa patrie, il a gagné par argent un soldat Espagnol qui lui a appris que Pescaire doit arriver la nuit dans Bresse par ces souterrains dont nous avons parlé, que les Vénitiens doivent arriver par un aqueduc & se joindre à lui, qu'une mine doit jouer près du rempart & qu'un traître s'est chargé d'y mener adroitement Nemours afin qu'il y périsse le premier; Nemours

donne les ordres les plus sages pour prévenir tant de dangers; il sort; Altemore qui n'a pas encore été découvert & qu'Avogare n'a point accusé, vient dans la chambre de Bayard & se prépare à l'égorger au moment où l'explosion de la mine annoncera la perte Nemours; c'est le signal convenu entre les traîtres; Euphémie arrive éperdue, elle veut accuser Altemore; tout d'un coup on entend le bruit de la mine & Altemore veut percer Bayard; mais le Chevalier a sa lance à côté de lui; il se met en défense contre lui & ses Italiens; Gaston & les François entrent avec de grand cris; on entraîne Altemore au supplice; Nemours a été sauvé une seconde fois par les avis de ce vieux déserteur; il avoit son poste au palais d'Avogare, & c'étoit-là précisément que la mine étoit placée; le vieillard est venu l'avertir qu'il n'y a pas un moment à perdre, qu'il falloit quitter ce palais; Nemours en est sorti, & un moment après le palais est abîmé avec un horrible fracas; & Avogare & ce généreux déserteur y ont péri; Pescaire avoit attaqué un côté de la ville, mais il avoit été repoussé, & Bayard & Nemours sont sauvés & la France est victorieuse.

Nous ne voulons point prévenir sur un ouvrage aussi récent & qui n'a point été représenté, le jugement que la partie la plus saine du public & l'effet théâtral ne fixent qu'à la longue sur les productions dramatiques ; mais nous ne pouvons nous refuser au plaisir d'affirmer qu'on y trouve de beaux vers, de grands sentimens, de l'enthousiasme militaire & patriotique, & que l'ouvrage honore également M. de Belloi comme auteur & comme citoyen.

Anecdotes du Nord, comprenant la Suède, le Dannemarck, la Pologne & la Russie, depuis l'origine de ces monarchies jusqu'à présent. À Paris, chez Vincent, imprimeur-libraire, rue St Severin, 1 vol. in 8°.

Nous avons déjà annoncé les anecdotes françoises, italiennes, angloises, germaniques, &c. à mesure qu'elles ont paru; les gens de lettres qui se sont proposé de présenter successivement sous ce plan l'histoire de tous les peuples de la terre, continuent leur travail avec succès; ce volume contient la partie la plus intéressante de l'histoire de Suède, du Dannemarck, de la Pologne & de la Russie;

D iv

30 MERCURE DE FRANCE.

on a recueilli tout ce qui pouvoit fixer l'attention du sçavant, satisfaire l'homme de lettres, amuser & récréer l'homme du monde.

On commence par la Suède; si l'on en croit les Suedois, ils descendent de Suenon, fils de Magog, petit fils de Japhet, & attribuent la fondation d'Upsal à son frere Ubbon. Sans s'arrêter à ces prétentions, au moins ridicules, on descend à l'an 887 avant Jesus-Christ, qui est à peu-près la premiere époque qu'offrent les tems nébuleux de l'histoire de Suède.

» L'amour est de tous les pays & de tous
» les climats; le premier trait que nous
» présente un peuple alors presque sau-
» vage, est un trait galant; Gram, prince
» de Dannemarck, étoit amoureux de la
» fille de Sig-Trud, roi de Suède, fils
» & successeur de Niord; mais un grand
» obstacle s'opposoit à ses vœux: le pere
» de sa maîtresse la destinoit au frere du
» Roi de Finlande; Gram trouva cepen-
» dant le moyen d'être heureux; assuré
» du cœur de la fille de Sig-Trud, il se
» rendit déguisé à la cour de Suède, en-
» leva la Princesse & la conduisit en Dan-
» nemarck; *l'enlevement*, dit l'auteur de
» ce recit, (Loccenius) *n'avoit alors rien*

» *de honteux* ; cependant Sig-Trud arma
 » contre le ravisseur & consulta l'oracle
 » pour sçavoir le succès de son expédition ;
 » *l'or te nuira plus que le fer* , lui répon-
 » dit l'oracle ; cette réponse étoit assez
 » intelligible ; cependant le bon Sig-
 » Trud s'y trompa ; l'art de corrompre les
 » hommes avec de l'or n'étoit pas si com-
 » mun qu'aujourd'hui ; mais Gram le
 » sçavoit aussi-bien que celui de sédui-
 » re une fille ; il gagna par ses largesses
 » les principaux chefs de l'armée Sué-
 » doise , qui lui livrerent Sig-Trud ; ainsi
 » s'accomplit l'oracle. Loccenius dit que
 » Gram tua Sig-Trud avec une massue
 » dont le bout étoit d'or ».

Olaus Magnus rapporte que le roi Wa-
 lander , qui régnoit l'an 17 ; de l'ère chré-
 tienne , exerçoit publiquement le métier
 de brigand , & détrouffoit les passans sur
 les grands chemins ; pour se distinguer
 du commun des voleurs qui se conten-
 toient de prendre l'argent & les habits
 des voyageurs , Walander les dépouilloit
 tout nuds ; si l'on jugeoit des mœurs de la
 nation par celles du Roi , on concevroit
 une idée bien étrange des Suédois de ces
 tems-là.

Parmi les traits que fournit l'his-

D v

82 MERCURE DE FRANCE.

toire de Marguerite de Waldemar, nous nous arrêterons à celui-ci : cette princesse s'étoit emparé avec adresse des forteresses principales; elle confioit les gouvernemens & les charges à des Seigneurs Danois, éloignant les Suédois des places importantes; le seul qu'elle éleva fut Abraham Bronerson dont le mérite étoit une figure intéressante qui plaisoit à la Reine; » ce choix n'échappa point à la critique » des mécontents; ils ne s'en tinrent pas » aux propos injurieux qu'un tel sujet » leur fournissoit; ils allèrent en corps » porter leurs plaintes à la Reine, munis » d'une copie du traité de Colmar & » des titres de leurs privilèges, qu'ils » ne lui présenterent que pour lui repro- » cher de les avoir violés; mais la Reine » qui avoit la force de son côté, méprisa » ces représentations impuissantes : *con- » servez avec soin vos titres & vos parche- » mins*, leur dit elle d'un ton railleur, & » moi je garderai les forteresses du Royau- » me ».

L'histoire Danoise offre des anecdotes très-intéressantes; Christophe III étant mort sans enfans en 1448, le Sénat jeta les yeux sur Adolphe, comte de Holstein, qui par un exemple de désintéressement

bien rare, refusa la couronne en recom-
 mandant Christian, son neveu, fils de
 Théodoric, comte d'Oldembourg; » le
 » Sénat députa sur le champ vers le Comte
 » pour le prier de marquer lui-même le
 » choix du sujet le plus propre à les bien
 » gouverner; *j'ai trois fils*, dit le comte
 » d'Oldembourg, *l'un est passionné pour*
 » *le jeu & les femmes; l'autre est d'un carac-*
 » *tère si violent qu'il ne respire que la guerre,*
 » *& il a des motifs qui la lui feroient entre-*
 » *prendre; le troisième est d'un caractère*
 » *modéré, il ne respire que la paix, & n'a*
 » *cependant peut être pas son égal en va-*
 » *leur, en générosité & en bonté;* ces am-
 » bassadeurs ayant fait leur rapport, le
 » Sénat élut celui dont le pere avoit
 » fait un si bel éloge; & ce fut sous de si
 » heureux auspices que commença la gran-
 » deur de la maison qui regne sur le Dan-
 » nemarck «.

Piaſt en 842 commença la seconde
 classe des Princes Poloñois; c'étoit un
 homme d'une naissance obscure, d'une
 fortune médiocre, mais qui vivoit en
 vrai philosophe; il occupoit une petite
 maison à Kruſwick, lieu où se tenoit
 l'assemblée générale pour l'élection d'un
 nouveau Duc; les principaux concurrens

y furent conduits par le hafard ; Piaft les reçut avec une affabilité qui les toucha ; ils convinrent de fe départir de leurs prétentions en faveur d'un homme d'un fi grand mérite ; les hiftoriens Polonnois ont cependant jugé à-propos de mêler le prodige à cette aventure. » Duglofs, » hiftorien Polonois , rapporte que la » ville de Krufwick fe trouvant dans une » grande difette de vivres & de boiffons » même les plus communes , à caufe de » la quantité prodigieufe de monde que » l'élection y avoit attirée , deux anges » revêtus d'une figure humaine allèrent » loger chez Piaft qui les reçut avec fa » cordialité ordinaire , & leur préfenta » un petit barril d'une liqueur commune » dans le pays ; c'étoit le dernier qui lui » reftoit ; les anges pour récompenser la » charité de leur hôte , accorderent à » fon petit barril , la propriété de ne » point fe vider , de maniere que Piaft » fournit abondamment de la boiffon à » toute la Ville , fans que fon vafe ceffât » d'être plein ; ce fut ce prodige qui , » felon nos hiftoriens , déterminâ les élec- » teurs à donner leurs fuffrages au ver- » tueux Piaft «.

Les anecdotes Rufles commencent à

l'an 862. Lorsque Rurich profita de la défaite d'Oschold & Idir, battus par l'Empereur des Grecs, pour s'emparer de leurs états. Nous ne nous arrêterons pas sur les traits qu'elles présentent; on les lira avec plaisir dans l'ouvrage même qui est à la fois curieux & instructif; on ne peut qu'en attendre la suite avec empressement, & exhorter les auteurs à ne pas différer à publier les nouveaux volumes qu'ils promettent.

Fables & Contes moraux en vers, par M. Fontaine, avec cette épigraphe :

. . . . *Mutato nomine, de te
Fabula narratur.*

H O R A T.

A Londres, & se trouve à Paris chez la veuve Duchesne, rue St Jacques; Delalain, rue & à côté de la Comédie Française; & le Jay, rue St Jacques; in-8°. 52 pag. prix 24 sols.

Les pièces de vers qui composent ce recueil, ne sont pas sans mérite; M. Fontaine y a répandu beaucoup de philosophie;

on désireroit seulement que la plupart fussent moins longues. Parmi les fables il y en a quelques-unes qui sont très-plaisantes, telle est celle qui est intitulée : *Thémis & le Procureur* ; celle qui a pour titre *le Fol*, est philosophique ; une cervelle dérangée s'imagine être le Dieu de l'univers, elle croit le gouverner du fond de sa loge ; mais malheureusement le monde se moque de cette prétendue divinité.

Ami lecteur, en fais-tu les raisons ?

« C'est que l'on s'aperçut de sa folie extrême. »

Mon cher lecteur, vous vous trompez vous-même :

C'est que ce fou logeoit aux petites maisons.

Le villageois & le courtisan présentent une leçon intéressante & morale ; un payfan se trouve sur le chemin de Versailles ; il a vendu ses légumes & s'en retourne chez lui avec un trésor de cent sols ; il se moque beaucoup des voyageurs que la fortune & la faveur menent sur le même chemin ; il voit un carrosse superbe dont le maître est fort affligé & se trouve mal ; le payfan vole à son secours ;

il est pauvre & par conséquent humain ;
 il s'informe de la maladie du maître de
 cette voiture, on lui dit que c'est l'am-
 bition ; on lui explique comment ce mal
 agit sur les personnes qui en sont atta-
 quées.

Ah ! quelle étrange maladie !

S'écria le manant ; mais cette frénésie ;

Cette peste, Messieurs, ne regne qu'à la cour ;

Jamais je ne la vis désoler la campagne.

Adieu, j'ai des oignons qu'il faut vendre demain ;

Quelquefois la fièvre se gagne,

Et je n'ai pas de quoi payer le médecin.

Nous nous arrêterons encore sur *le dévot
 débauché* ; un dévot payen avoit passé sa vie
 dans la prière & les exercices pieux ; Jupi-
 ter ne fait rien pour lui ; il le laisse languir
 dans l'indigence ; le dévot gémit de sa
 situation, & la compare avec celle des
 personnes qui ne se refusent rien ; le désir
 d'être mieux le porte à les imiter ; il
 devient publicain, & s'enrichit comme
 les autres par la rapine ; son cœur s'en-
 durcit ; la probité lui parle vainement &
 lui est en secret que le méchant ne prof-
 pète pas ; il lui répond :

Vous mentez , vieille folle , aveugle confeillere ;
Tous vos amis font gueux , sortez de ma maison.

Vos confeils déformais ne font plus de faifon.

Si je fuis un fripon , ce n'est pas votre affaire ;

Importune , chez moi ne paroiffez jamais ,

Il vous sied bien d'entrer dans un palais

Allez habiter la chaumiere.

Depuis ce jour la trifte probité

Alla gagner , honteufe & délaiffée

Le taudis où logeoit fa fœur la pauvreté ,

Et ne vint plus aux lieux dont elle étoit chaffée.

Quoiqu'absente depuis , cette divinité

Aujourd'hui comme alors y reçoit maint outrage.

Chaque riche cependant

Se vante de lui rendre hommage ,

Et de la probité conferve encore l'image ,

Qu'il promene par-tout , qu'il montre à tout ve-
nant ;

Mais dieux ! que fon portrait eft bien peu reflem-
blant !

*Naufrage & aventures de M. Pierre Viaud,
natif de Bordeaux, Capitaine de Navire,
avec cette épigraphe :*

... Forsan & hæc olim meminiffe juvabit.

VIRG. ÆNEID. lib. I.

à Bordeaux, chez les freres Labottiere;

F E V R I E R. 1770. 89
& à Paris, chez le Jay, rue S. Jacques,
au Grand Corneille. 1 vol. in-12.

La lecture de cet ouvrage doit intéresser les âmes honnêtes & sensibles; c'est la relation du naufrage de M. Viaud & des malheurs qu'il a essuyés pendant 81 jours. Peu d'hommes en ont éprouvé de plus longs & de plus terribles; le Brigantin, le Tige sur lequel il étoit, échoua le 16 Février 1766, à l'est de l'Isle aux chiens, à une portée de fusil de la terre, où l'agitation de la mer ne lui permit d'aborder que le sur lendemain; il passa deux nuits sur le côté du bâtiment que les vagues avoient couché, s'attendant à chaque instant à périr avec ses compagnons, mouillés par la pluie & par les flots qui se brisoient sur eux, & fatigués par les efforts qu'ils faisoient pour résister à l'impétuosité des ondes qui devoient les entraîner avec elles.

Un sauvage qui chassoit avec sa famille dans les Isles voisines, promit à M. Viaud de le conduire aux Appalaches; il le fit embarquer avec le Capitaine, sa femme, son fils, un marchand de S. Domingue & son Nègre, promettant de venir prendre ensuite le reste de l'équipage. Après avoir promené pendant huit

jours ces infortunés d'Isles en Isles le sauvage les abandonne une nuit & emporte avec lui tous leurs effets. La situation des voyageurs ne peut-être plus affreuse, ils manquent de provisions; ils ne peuvent pas même faire du feu pour se réchauffer, jusqu'au moment où M. Viaud a le bonheur de trouver une vieille pierre à fusil que le sauvage avoit jetée sur le rivage, pour la remplacer par une bonne. Le marchand de S. Domingue & le Capitaine s'embarquent dans une mauvaise pirogue abandonnée, qu'ils raccommodent comme ils peuvent, mais dans laquelle M. Viaud n'ose pas s'embarquer; il reste avec son Nègre, Madame la Couture, femme du Capitaine, son fils, & son Nègre; après avoir souffert quelques jours, il s'avise de construire un radeau pour gagner la terre-ferme qui n'est pas éloignée. Au moment où il espère d'en profiter il s'éleve une tempête qui retarde son départ & emporte son bâtiment; il travaille à un autre avec la crainte de le perdre encore; lorsqu'il compte s'embarquer, le jeune la Couture se trouve très mal; il ne peut se remuer; on pourra bien le conduire jusqu'à la terre ferme, mais comment le transporter ensuite dans un lieu habité,

s'il n'y en a point qui ne soit éloigné. On attend quelques jours, le mal du jeune homme empire ; on le voit à l'agonie ; on veut épargner à sa mere le spectacle douloureux de le voir périr, on l'emporte sur le radeau & l'on quitte l'Isle.

Arrivés sur le continent, nos voyageurs ne sont pas plus heureux ; ils sont effrayés par les bêtes féroces, déchirés par la faim ; ils essayent toutes les plantes qu'ils rencontrent ; elles ne peuvent servir d'alimens ; la plupart sont nuisibles & les rendent malades. Le besoin de manger se fait bientôt sentir avec la plus grande violence, le désespoir les rend furieux ; M. Viaud & Madame la Couture cherchent une nourriture dans le corps du malheureux Nègre qu'ils ont avec eux ; cet horrible mets les soutient pendant quelques jours ; mais il vont bientôt succomber à leurs infortunes ; M. Viaud ne peut plus marcher ; il se résoud à la mort, lorsqu'il aperçoit un canot ; c'étoit des Anglois qui couroient la côte ; ils avoient appris qu'on avoit trouvé des Européens morts ; le Commandant de S. Marc des Appalaches, craignant qu'un vaisseau qu'il attendoit n'eût fait naufrage avoit envoyé ce canot pour donner des secours à ceux qui pour-

92 MERCURE DE FRANCE.

roient en profiter. Les Anglois en conduisant nos deux infortunés, passent devant l'Isle où l'on avoit laissé le jeune la Couture qu'on y retrouve encore, & qu'on rend à la vie à force de soins. M. Viaud, de S. Marc des Appalaches se rendit à la Nouvelle York, ou M. Dupeystre, un des plus riches Negocians de cette ville, le logea chez lui & le soigna jusqu'à ce qu'il fut rétabli; il lui donna ensuite la conduite du senau le Comte d'Estaing, avec lequel il arriva à Nantes, le 27 Fevrier 1767.

Les aventures de M. Viaud sont très-touchantes, on ne peut que prendre part à ses infortunes; on trouve à la suite de sa relation un certificat du Commandant Anglois de S. Marc des Appalaches, dans lequel on rend compte de l'état où il a été trouvé. Il est actuellement à Bordeaux où il attend de l'emploi; ses longs malheurs qu'on ne peut lire sans attendrissement doivent intéresser en sa faveur, & porter les cœurs bienfaisans & sensibles à le mettre en état de rétablir sa fortune, que son naufrage a dû nécessairement déranger.

Voyage pittoresque de la Flandre & du Brabant, par M. Descamps, Peintre

F E V R I E R. 1770. 93
du Roi, &c. à Paris, chez Defaint,
Saillant, Piffot, Durand, &c.

Cet ouvrage dédié à M. le Marquis de Marigni, contient une description très-exacte de tout ce qui peut attirer les yeux des amateurs des beaux-arts, dans les deux provinces les plus fertiles peut-être en beaux monumens. Tout ce qui concerne la Peinture, la Sculpture, la Gravure, l'Architecture, &c. est traité avec le plus grand soin, & l'on peut s'en rapporter sur les jugemens, aux lumieres & à l'impartialité de l'Auteur, qui conduit avec autant de zèle que de succès, l'école gratuite de dessin à Rouen, & dont on connoit l'habileté & l'esprit patriotique.

Les Georgiques de Virgile, traduction nouvelle en vers françois, enrichie de notes & de figures, par M. de Lille, Professeur de l'Université de Paris, au Collège de la Marche. A Paris, chez Bleuet libraire, sur le Pont S. Michel.

Il y a long-tems qu'on a dit qu'il falloit traduire les poëtes en vers, & l'on a dit vrai. Mais pour traduire un poëte il

faut l'être soi-même. On ne refusera pas ce titre au nouveau traducteur des Géorgiques. Il y avoit bien de la hardiessé à lutter contre le plus parfait de ses ouvrages, & contre le genre didactique qui ne semble pas favorable à la monotonie invincible de nos grands vers; & contre les détails d'agriculture que la timidité indigente de cette même langue pouvoit redouter. M. de Lille a surmonté ces difficultés autant qu'elles peuvent l'être, en faisant de la langue françoise l'usage le plus heureux, & y trouvant de nouvelles richesses, en variant *du moins*, avec beaucoup d'art le rythme & la tournure de nos vers, dont il n'est pas possible de varier la *quantité*, & suppléant par un choix de mots nombreux à l'harmonie élémentaire, à cette musique naturelle du latin & du grec qui nous manque absolument. Enfin il a fait voir qu'avec un grand talent & de beaux vers on se tire de tout.

L'ouvrage est précédé d'un Discours Préliminaire, écrit sagement. Il relève les différens mérites de son original, parmi lesquels il compte l'utilité du sujet.

» C'est le premier des Arts, celui qui
 » nourrit l'homme, qui est né avec le
 » genre humain, qui est de tous les

tems. « Rien de plus utile. — Oui, rien de plus utile que l'agriculture. Mais, s'il faut dire la vérité, rien de plus inutile qu'un poëme sur l'agriculture. Je ne crois pas qu'aucun Cultivateur ait eu jamais la moindre obligation aux Géorgiques de Virgile. Mais les gens qui ont l'oreille sensible & le goût des bons vers doivent lui en avoir beaucoup. M. de Lille avance avec vérité que les traductions bien faites servent à enrichir la langue, & son ouvrage le prouve. Il parle très-judicieusement du poëme de Rapiu, de celui de Vanniére, qui ne sont pas des poëmes, & des Saisons de Thompson, qui sont trop longues, & de celles de M. de S. Lambert, que les amateurs de la belle poësie trouveront trop courtes. Il traite ensuite de la différence des deux langues & des avantages qu'a celle des latins sur la nôtre, surtout en poësie. Il combat l'Abbé des Fontaines, *qui a soutenu le plus vivement le système des traductions en prose.* Celle qu'il nous a donnée des Œuvres de Virgile, est sèche, maigre, froide, sans goût, sans graces & sans chaleur. M. de Lille, en cite quelques morceaux. *On sera étonné, dit il, des énormes infidélités qu'il a faites à son auteur.*

96 MERCURE DE FRANCE.

Multùm adè, rastris glebas qui frangit inertes
Vimineaſque trahit crates, juvat arva, neque illum
Plava Ceres alto necquiquam ſpectat Olympo ;
Et qui , proſciſſo quæ ſuſcitat æquore terga,
Rurtus in obliquum verſo perrumpit aratro ,
Exercetque frequens tellurem atque imperat arvis.

L'Abbé des Fontaines , traduit :

« Cérès du haut de l'Olimpe jette tou-
» jours un regard favorable ſur le labou-
» reur attentif qui a ſoin de brifer avec
» la herſe ou le rateau , les mottes de ſon
» champ ; elle ne favorife pas moins
» celui qui avec le ſoc de la charrue fait
» croiſer les ſillons , & qui ne ceſſe d'agi-
» ter la terre.

On peut dire avec M. Diderot qui
parle de ce même des Fontaines ſur un
autre endroit de ſa traduction, *traduifez
ainſi , & vantez-vous d'avoir tué un poète.*

A cette verſion traînante qui dénature
toutes les beautés de l'original, M. de
Lille ſubſtitue celle-ci qui les fait revivre
toutes.

Voyez ce laboureur conſtant dans ſes travaux ;
Traverſer les ſillons par des ſillons nouveaux ,
Ecraser , ſous le poids de la herſe qu'il traîne ,

Les

Les glèbes dont le soc hérissé au loin la plaine;
 Gourmander sans relâche un terrain paresseux ;
 Cérès , à ses travaux , sourit du haut des cieux.

Observez d'abord comme il suspend sa période poétique jusqu'au sixième vers où il termine le spectacle du laboureur occupé dans son champ, par celui de Cérès qui le regarde du haut des cieux, & lui applaudit d'un sourire. Voilà une construction dictée par le goût & qui soutient l'attention du lecteur. Cette répétition de mots, *ses sillons par des sillons*, peint le travail répété du laboureur, *de la herse qu'il traîne rend le trahit crates*, pour le sens & pour l'harmonie; *gourmander rend imperat*, & terrain paresseux, vaut au moins *glebas inertes*. Il a employé le mot de *glèbes* au pluriel & au propre, quoiqu'ordinairement il ne se dise qu'au singulier & dans un sens générique; *attaché à la glèbe* pour dire *attaché à la terre*, *serf dépendant*, *le travail de la glèbe*, pour *le travail de la terre*. Le traducteur en substituant le mot de *glèbes* au pluriel, à celui de *mottes*, qui n'est ni si élégant, ni si agréable à l'oreille, a ajouté à la langue poétique qui est si pauvre dans les détails rustiques. Il cite un autre mot-

E

ceau de Virgile, défiguré par l'Abbé des Fontaines.

Ac dum prima novis adolescit frondibus ætas,
 Parcendum teneris, & dum se lætus ad auras
 Palmes agit, laxis per purum immissus habenis!
 Ipsa acies falcis nondum tentanda; sed uncis
 Carpendæ manibus frondes interque legendæ.
 Inde ubi jam validis amplexæ stirpibus ulmos
 Exierint, tum stringe comas, tum brachia tonde;
 Ante, reformidant ferrum, tum denique dura
 Exerce imperia & ramos compesce fluentes.

» Dans le tems qu'elle (la vigne) pous-
 » se ses premieres feuilles, ménagez un
 » bois si tendre, & même lorsqu'il est
 » devenu plus fort, & qu'il s'est élevé
 » plus haut, abstenez vous d'y toucher
 » avec le fer, arrachez les feuilles adroi-
 » tement avec la main. Mais quand le
 » bois est devenu ferme & solide, & que
 » les branches de votre vigne commen-
 » cent à embrasser l'orme, alors ne crai-
 » gnez point de la tailler. N'épargnez ni
 » son bois, ni son feuillage, elle ne
 » redoute plus le fer. »

*Toutes les expressions figurées, dit M.
 l'Abbé de Lille, toutes les images hardies*

se sont évanouies dans la traduction. Voici la sienne.

Quand les premiers bourgeons s'empresseront d'é-
clore ,

Que l'acier rigoureux n'y touche point encore.
Même lorsque dans l'air qu'il commence à braver,
Le rejeton moins frêle ose enfin s'élever ,
Pardonne à son audace en faveur de son âge.
De la main seulement éclaircis son feuillage ;
Mais enfin quand tu vois ses robustes rameaux ,
Par des nœuds redoublés, embrasser les ormeaux ,
Alors saisis le fer , alors sans indulgence ,
De la sève égarée arrête la licence.
Borne des jets errans l'essor présomptueux ,
Et des pampres touffus le luxe infructueux.

Certainement il seroit difficile de tra-
duire plus fidèlement , & de faire de plus
beaux vers. La description de la charrue
auroit étonné Boileau , & eût excité son
admiration.

De la charrue enfin dessinons la structure.
D'abord il faut choisir , pour en former le corps ,
Un ormeau que l'on courbe avec de longs efforts.
Le joug qui s'asservit ton robuste attelage ,
Le manche qui conduit le champêtre équipage ;
Pour soulager ta main & le front de tes bœufs ,

E ij

Du bois le plus léger seront formés tous deux.
 Le fer, dont le tranchant dans la terre se plonge ;
 S'enchâsse entre deux coins d'où sa pointe s'al-
 longe.

Aux deux côtés du soc de larges orillons,
 En écartant la terre exhaussent les fillons ;
 De huit pieds en avant que le timon s'étende ;
 Sur deux orbes roulans que ta main le suspende ;
 Et qu'enfin tout ce bois, éprouvé par les feux,
 Se durcisse à loisir sur ton foyer fumeux.

Le Traducteur a fait un bel usage de
 l'harmonie imitative, dans cette descrip-
 tion d'un orage.

Tantôt un sombre amas d'effroyables nuages
 S'ouvre & soudain s'épanche en d'immenses ora-
 ges ;

Le ciel se fond en eaux, les grains sont inondés,
 Les fossés sont remplis, les fleuves débordés ;
 Les torrens bondissans précipitent leur onde,
 Et des mers en courroux le noir abîme gronde.
 Dans cette nuit affreuse, environné d'éclairs,
 Le Roi des dieux s'assied sur le trône des airs.

La terre tremble au loin sous son maître qui
 tonne ;

Les animaux ont fui, l'homme éperdu frissonne.
 L'Univers ébranlé s'épouvante. . . Le dieu
 De Rhodope ou d'Athos réduit la cime en feu.

L'air vomit tous ses flots ; tous les vents se confondent ;

La terre au loin gémit & les bois lui répondent.

L'univers ébranlé s'épouvante , rend très-heureusement la suspension du vers latin , *per gentes humilis stravit pavor*. Le premier livre finit par les prodiges qui annoncèrent la mort de César , & ce morceau d'une beauté frappante dans le latin , est à peu de chose près très-bien rendu en François. Le poëte s'adresse au soleil.

Lorsque le grand César eut terminé sa vie ;

Tu partageas le deuil de ma triste patrie ;

Tu refusas le jour à ce siècle pervers ;

Une éternelle nuit menaça l'Univers.

Que dis-je ? tout sentoit notre douleur profonde ;

Tout annonçoit nos maux , le ciel , la terre & l'onde ,

Les hurlemens des chiens & le cri des oiseaux.

Combien de fois l'Etna , brisant ses arsenaux ,

Parmi des rocs ardents , des flammes ondoyantes ,

Vomit en bouillonnant ses entrailles brûlantes !

Des bataillons armés dans les airs se heurtoient ,

Sous leurs glaçons tremblans les Alpes s'agitoient.

On vit errer la nuit des spectres lamentables ;

E iij

Des bois muets sortoient des voix épouvantables ;

L'airain même parut sensible à nos malheurs.

Sur le marbre amoli l'on vit couler des pleurs.

La terre s'entr'ouvrit , les fleuves reculerent ,

& pour comble d'effroi les animaux parlerent.

Le superbe Tridan , le souverain des eaux ,

Traîne & roule à grand bruit forêts , bergers ;
troupeaux ;

Le prêtre environné de victimes mourantes ,

Observe , avec horreur , leurs fibres menaçantes :

L'onde , changée en sang , roule des flots impurs ;

Des loups hurlans dans l'ombre épouvantent nos
murs.

Sans cesse l'éclair brille & le tonnerre gronde ,

Et la comète en feu vient effrayer le monde.

Il est bien vrai que ce vers *vox quoque per lucos vulgò exaudita silentes ingens* , & sur-tout ce mot *ingens* , rejeté à l'autre vers , étoient d'une grande difficulté à traduire : mais le vers françois est défectueux de plusieurs manières. *Des bois muets* , n'est point du tout la même chose que *le silence des bois*. Une voix sort du silence des bois , mais elle ne peut sortir d'un bois muet , sans faire une contradiction apparente. *Voix épouvantable* est trop vague. Il falloit un mot plus précis , plus pittoresque , & d'ailleurs le vers manque

F E V R I E R. 1770. 103
de césure & de rithme. Le vers suivant a
le même défaut.

Nous citerons du second livre un mor-
ceau sur le Printems dont on trouve une
traduction dans les Œuvres de M. L. F.
D. P. Les lecteurs aimeront à comparer
les deux traductions. Voici celle de l'au-
teur de Didon.

C'est l'aimable printems dont l'heureuse influence
Des corps inanimés échauffe la substance.
C'est alors que le Ciel répand tous ses trésors ;
Ses eaux percent la terre , humectent ses ressorts ;
Et ranimant les fruits dont la sève est tarie ,
Pénètrent chaque germe & lui donnent la vie.
Les troupeaux dans les champs , les oiseaux dans
les bois ,

De l'instinct amoureux suivent les douces loix.
Des vapeurs du matin la plaine est arrosée.
Le zéphyr sur les fleurs agite la rosée.
L'horison brille aux yeux d'un feu pur & vermeil.
Le gazon s'embellit des regards du soleil.
Sur ce riche coteau , la vigne renaissante
Promet à nos plaisirs une automne abondante ;
Et le pampre ne craint , pour ses tendres bour-
geons ,

Ni les torrens du ciel , ni les froids aquilons.
Je crois voir commencer le cours du premier âge.
De l'Univers naissant le printems est l'image.

E iv

204 MERCURE DE FRANCE.

Il anima les cieùx , & la terre & les flots ,
Quand l'Univers sortit des gouffres du chaos.
Les habitans de l'air & le peuple de l'onde
Reffentirent soudain sa présence féconde.
L'homme fut ébloui de son propre séjour ,
Et le jour qu'il naquit fut au moins un beau jour.

Voici maintenant celle de M. de Lille.

Le printems rend aux bois des ornemens nouveaux.

Alors la terre ouvrant ses entrailles profondes ,
Demande de ses fruits les semences fécondes.
Le dieu de l'air descend dans son sein amoureux ,
Lui verse ses trésors , lui darde tous ses feux ,
Remplit ce vaste corps de son ame puissante ;
Le monde se ranime & la nature enfante.
L'amour, dans les forêts, réveille les oiseaux ;
L'amour dans les vallons fait bondir les troupeaux.

Echauffés par zépher , humectés par l'aurore ,
On voit germer les fruits, on voit les fleurs éclore,
La terre est plus riante & le ciel plus vermeil ;
Le gazon ne craint point les ardeurs du soleil ,
Et la vigne , des vents osant braver l'outrage ,
Laisse échapper ses fleurs & sortir son feuillage.
Sans doute le printems vit naître l'Univers ,
Il vit le jeune oiseau s'essayer dans les airs ,
Il ouvrit au soleil sa brillante carrière ,

Et pour l'homme naissant épura la lumière.
 Les aquilons glacés & l'œil ardent du jour
 Respectoient la beauté de son nouveau séjour.
 Le seul printems sourit au monde à son aurore ;
 Le printems tous les ans le rajeunit encore.

Il faut convenir que le premier morceau est d'un versificateur élégant, & que l'autre est d'un poëte. Cette grande & sublime idée du mariage de la terre avec les cieus n'est pas même indiquée dans les vers de M. L. F., & dans ceux de M. de Lille elle est supérieurement rendue. Il n'est pas possible que dans cette lutte pénible & continuelle contre un homme tel que Virgile, le traducteur françois, combattant avec des armes bien inégales, n'ait quelquefois du désavantage. En voici quelques exemples que nous ne voulons pas dissimuler.

*Felix qui potuit rerum cognoscere causas ,
 Atque metus omnes & inexorabile fatum
 Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis avari.*

Heureux le sage instruit des loix de l'Univers,
 Dont l'ame inébranlable affronte les revers,
 Qui regarde en pitié les fables du Tenare,
 Et s'endort au vain bruit de l'Achéron avare.

E v

Cette version restreint l'étendue des pensées de l'original & en affoiblit l'énergie. *L'ame inébranlable qui affronte les revers* est une phrase vague & commune, & ne rend point ce tableau du sage *qui a mis sous ses pieds toutes les craintes, le destin inexorable & les menaces de l'avare Achéron. S'endort au vain bruit de l'Achéron* est plutôt la peinture d'un épicurien tranquille que celle du philosophe actif & intrépide qui contemple tout ce que les hommes craignent, & ne craint point.

La peinture du cheval, dans le troisième livre, mérite d'être remarquée dans la foule des beautés qui y sont répandues.

L'étalon généreux a le port plein d'audace,
 Sur ses jarrets plians se balance avec grace,
 Aucun bruit ne l'émeut : le premier du troupeau
 Il fend l'onde écumante, affronte un pont nouveau.

Il a le ventre court, l'encolure hardie,
 Une tête effilée, une croupe arrondie ;
 On voit sur son poitrail ses muscles se gonfler,
 Et ses nerfs tressaillir, & ses veines s'enfler.
 Que du clairon bruyant le son guerrier l'éveille ;

Je le vois s'agiter , trembler , dresser l'oreille ;
 Son épine se double & frémit sur son dos ;
 D'une épaisse crinière il fait bondir les flots ;
 De ses naseaux brûlans il respire la guerre ,
 Ses yeux roulent du feu , son pied creuse la terre :

Il respire la guerre est un hémistiche de M. de Voltaire dans la *Henriade* ; mais l'expression originale appartient au livre de Job , *sorbet & odoratur bellum*. M. de Lille le remarque dans ses notes.

Nous terminerons cet extrait par le fameux épisode d'Orphée , dans le quatrième livre , l'un des beaux monumens de l'ancienne poésie. C'est Protée le devin qui parle au berger Aristée.

Tremble , un Dieu te poursuit : pour venger ses
 douleurs ,
 Orphée a sur ta tête attiré ces malheurs ;
 Mais il n'a pas au crime égalé le supplice
 Un jour , tu poursuivais sa fidèle Euridice !
 Euridice fuyoit , hélas ! & ne vit pas
 Un serpent que les fleurs recéloient sous ses pas !
 La mort ferma ses yeux : les nymphes ses compa-
 gnes
 De leurs cris douloureux remplirent les monta-
 gnes.
 Le Thrace belliqueux lui-même en soupira ;

E vj

108 MERCURE DE FRANCE.

Le Rhodope en gémit & l'Ebre en murmura.
Son époux s'enfonça dans un désert sauvage.
Là seul, touchant sa lyre & charmant son veu-
vage,

Tendre épouse, c'est toi qu'appeloit son amour ;
Toi, qu'il pleuroit la nuit, toi, qu'il pleuroit le
jour.

C'est peu : malgré l'horreur de ces profondes vou-
tes,

Il franchit de l'enfer les formidables routes,
Et perçant ces forêts où regne un morne effroi,
Il aborda des morts l'impitoyable roi.

A ses chants, accouroient du fond des noirs royau-
mes,

Des spectres pâlissans, de livides fantômes,
Semblables aux essains de ces oiseaux nombreux
Que chasse au fond des bois l'orage ténébreux ;
Des vierges, des époux, des héros & des meres,
Des enfans moissonnés dans les bras de leurs peres,
Victimes que le Styx bordé de noirs roseaux,
Environne neuf fois de ses lugubres eaux.

L'enfer même s'émût dans ses cavernes sombres ;
Le Cerbere oublia d'épouvanter les ombres.

Sur sa roue immobile Ixion *respira*,

Et sensible une fois Alecton *soupira*.

Enfin, il revenoit des gouffres du Tenare,

Possesseur d'Euridice & vainqueur du Tartare.

Sans voir sa tendre amante il précédoit ses pas ;
Proserpine à ce prix l'attachoit au trépas.

Tout seconçoit leurs vœux , tout flattoit leur tendresse ,

Lorsque ce foible, amant, dans un instant d'ivresse,
Suivit imprudemment l'ardeur qui l'entraînoit,
Bien digne de pardon si l'enfer pardonnoit.

Presqu'aux portes du jour, troublé, hors de lui-même ,

Il s'arrête, il se tourne, il revoit ce qu'il aime:

C'en est fait; un coup d'œil a détruit son bonheur;

Le barbare Pluton révoque sa faveur,

Et des enfers charmés de ressaisir leur proie,

Trois fois le gouffre avare en retentit de joie.

Orphée ! ah ! cher époux ! quel transport malheureux ,

Dit-elle : ton amour nous a perdus tous deux.

Adieu, mes yeux déjà de nouveau s'obscurcissent:

Mes bras tendus vers toi déjà s'appesantissent ,

Et la mort, déployant son ombre autour de moi ;

M'entraîne loin du jour, hélas ! & loin de toi.

Elle dit & soudain dans les airs s'évapore.

Orphée en vain l'appelle, en vain la suit encore:

Il n'embrasse qu'une ombre, & l'horrible nocher

De ces bords désormais lui défend d'approcher.

Alors deux fois privé d'une épouse si chère,

Où porter sa douleur ? où traîner sa misère ?

Par quels sons, par quels pleurs, fléchir le Dieu
des morts,

Déjà cette ombre froide arrive aux sombres bords

Près du Strimon glacé, dans les antres de Thrace,

110 MERCURE DE FRANCE.

Durant sept mois entiers il pleura sa disgrâce.
Sa voix adouciſſoit les tigres des déferts,
Et les chênes émus s'inclinoient dans les airs,
Telle fut un rameau durant la nuit obscure,
Philomele plaintive attendrit la nature,
Accuſe en gémiſſant l'oifeleur inhumain
Qui, gliffant dans ſon nid une furtive main,
Ravit ces tendres fruits que l'amour fit éclore
Et qu'un léger duvet ne couvroit pas encore.
Pour lui plus de plaiſirs, plus d'hymen, plus d'a
mour.

Seul, parmi les horreurs d'un ſauvage ſéjour,
Dans ces noires forêts du ſoleil ignorées,
Sur le ſommet défert des monts Hyperborées,
Il pleuroit Euridice, & plein de ſes attraits,
Reprochoit à Pluton ſes perfides bienfaits.
En vain mille beautés s'efforçoient de lui plaire,
Il dédaigna leurs feux; & leur main ſanguinaire,
La nuit, à la faveur des myſteres ſacrés,
Diſperſa dans les champs ſes membres déchirés.
L'Ebre roula ſa tête encor toute ſanglante.
Là, ſa langue glacée & ſa voix expirante,
Jufqu'au dernier ſoupir formant un foible ſon,
D'Euridice en flottant murmuroit le doux nom.
Euridice! ô douleur! touchés de ſon ſupplice
Les échos répétoient Euridice, Euridice.

Il y a des choſes admirables dans cette
verſion. Cependant nous observerons

que quelques traits de l'original sont affoiblis. *Il aborda des morts l'impitoyable Roi* ne paroît pas l'équivalent de *manesque adit Regemque tremendum nesciaque humanis precibus mansuescere corda*. *Il visita les mânes*, leur Roi formidable & ces divinités qui ne furent jamais attendries par les prières des humains. Le mot d'*impitoyable* renferme, il est vrai, cette idée; mais la resserrer ainsi dans un mot, c'est en diminuer l'intérêt. *Aleÿton qui soupire* est une image un peu froide, & ces deux rimes *respira & soupira* qui, par elles-mêmes, sont sèches & désagréables, le sont d'autant plus ici qu'il falloit l'harmonie la plus douce, & que de pareilles rimes se trouvent vingt vers au-dessus dans le même morceau. On trouve ici un peu de langueur dans le moment où Orphée perd Euridice en la regardant. Le traducteur est trop loin de la précision du latin. Mais ces légères taches sont bien excusables dans la traduction du morceau le plus parfait peut-être que l'antiquité nous ait laissé. Nous ne les avons même relevées que parce qu'il est aisé de les faire disparaître, ainsi que quelques autres, dans une nouvelle édition de cet excellent ouvrage qui doit faire

112 MERCURE DE FRANCE.

le plus grand honneur à son auteur. Sa versification est mâle & ferme, riche & variée, & en général du meilleur goût. Il est fait pour consoler les amateurs éclairés, de ce déluge de vers barbares qui tombent continuellement dans le gouffre de l'oubli, & qu'une ligue d'écrivains liés entr'eux par l'intérêt commun de leur médiocrité voudroit faire admirer malgré le public & le bon sens, ce qui rappelle toujours ce vers heureux de Boileau :

Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

Les géorgiques sont imprimées avec le plus grand soin. Eifen & Longueil ont embelli cette édition de leurs talens réunis qui, trop souvent, ont été prodigués pour de si mauvais ouvrages qu'il sembloit qu'on eût tout fait pour les curieux de gravure, & rien pour les gens de lettres & les hommes de goût.

Traité de la justice criminelle de France, où l'on traite de tout ce qui concerne les crimes & les peines, tant en général qu'en particulier; des juges établis pour la décision des affaires criminelles, des parties publiques & privées, des mi-

F E V R I E R. 1770. 113
nistres de la justice, des experts, des
témoins & des autres personnes néces-
saires pour l'instruction des procès cri-
minels, ainsi que de la maniere de pro-
céder dans la poursuite des crimes; par
M. Jousse, conseiller au présidial d'Or-
léans; à Paris, chez de Bure, pere,
quai des Augustins, à Saint Paul, 3
volumes *in-4°*, proposés par souscrip-
tion.

Plusieurs auteurs en France ont écrit sur
les matieres criminelles; mais leurs ou-
vrages sont bien éloignés de renfermer
toutes les connoissances nécessaires à ceux
qui veulent s'appliquer à cette partie de
notre jurisprudence. On n'en avoit point
encore de traité complet; M. Jousse l'a
entrepris; il a réduit tout ce qui concerne
la justice criminelle, à ce qui concerne
les crimes & leurs peines, les accusés &
leurs complices, l'action criminelle en
général, les preuves & la maniere dont
les crimes peuvent être excusés; aux per-
sonnes préposées pour la punition des
crimes & pour l'instruction des procès
criminels, aux jugemens & à leur exé-
cution, enfin, à la maniere, d'instruire &
de juger les procès criminels. Ces objets
divisés en quatre parties, forment l'ou-

114 MERCURE DE FRANCE.

vrage de M. Jousse; la souscription est ouverte jusqu'au mois de Juillet prochain; l'ouvrage entier sera délivré au mois de Novembre suivant. On payera en souscrivant 18 liv. & 15 liv. en recevant les trois volumes en feuilles. Ceux qui n'auront pas souscrit payeront l'ouvrage 42 l. en feuilles.

Le même libraire vient d'acquérir des héritiers de M. l'abbé Roger Schabol le *Dictionnaire pour la pratique du jardinage*, in-8°, qu'on trouvera chez lui, au prix de 3 liv. 12 sols relié; il a mis aussi sous presse la suite de cet ouvrage, sous le titre: *de la pratique du jardinage*, in 8°, avec figures, qui paroîtra à Pâques prochain.

Le droit commun de la France, & la coutume de Paris, réduits en principes, tirés des loix, des ordonnances, des arrêts, des jurisconsultes & des auteurs, & mis dans l'ordre d'un commentaire complet & méthodique sur cette coutume: contenant, dans cet ordre, les usages du châtelet sur les liquidations, les comptes, les partages, les substitutions, les dixmes & toutes autres matieres; nouvelle édition, re-

vue, corrigée & considérablement augmentée, par feu M^c François Bourjon, ancien avocat au Parlement; à Paris, chez Grangé, imprimeur-libraire, pont Notre-Dame, près la pompe, & Cellot, imprimeur-libraire rue Dauphine, & à l'écu de France, grand'salle du palais.

Le mérite de cet ouvrage est généralement reconnu; sa rareté, l'ordre & les principes qu'il contient l'avoient fait porter à un prix excessif; on doit sçavoir gré aux libraires qui le réimpriment; cette nouvelle édition contiendra une multitude de corrections & de changemens considérables, faits par M. Bourjon lui-même; les observations & les additions qu'il y a jointes, l'augmentent de plus d'un tiers. Comme depuis la mort de ce sçavant avocat, il a été rendu plusieurs arrêts intéressans & relatifs aux matieres contenues dans ce livre, on a cru devoir les y insérer; on a eu recours aux lumieres de plusieurs jurisconsultes éclairés, qui ont bien voulu joindre leurs réflexions & leurs observations, aux dispositions de ces arrêts; ces morceaux particuliers qui ne sont point de la main de M. Bourjon, sont distingués par une mar-

que. Ce grand ouvrage, quoique considérablement augmenté, ne formera toujours que deux volumes *in-folio*, qu'on délivrera aux souscripteurs pour 36 liv. en feuilles, ceux qui n'auront pas souscrit les payeront 48 liv. La souscription est ouverte depuis le 1 Décembre; elle sera fermée le 1 Avril prochain, que le premier volume paroîtra; on aura le second au 1 Juillet suivant. On payera en souscrivant 18 livres; 12 en recevant le premier volume & 6 en retirant le second. La brochure en carton coûtera 24 sols par volumes.

Révolutions des Empires, Royaumes, Républiques & autres Etats considérables du monde, depuis la création jusqu'à nos jours, avec une légère description des lieux, une idée succincte du génie, des mœurs, de la religion, des coutumes, du commerce des différens peuples de la terre; une suite exacte des souverains, & l'histoire abrégée de ceux qui se sont le plus distingués par leurs vertus ou par leurs vices, ouvrage orné d'un arbre chronologique & successif de ces différens états, propre à en donner une connoissance claire

F E V R I E R. 1776. 117
& fidèle, par M. Renaudot, Avocat;
à Paris, chez Saillant, rue S. Jean de
Beauvais, & Brocas, rue S. Jacques,
2 vol. in-12, d'environ 600 pag. cha-
cun, prix, 6 liv. broché.

Le titre de cet ouvrage en indique l'objet; l'auteur s'est proposé de faire passer sous les yeux de ses lecteurs tous les peuples & tous les siècles; il offre d'abord un arbre chronologique des différens Empires qui se sont établis successivement sur la terre; cet arbre, très-bien fait, contient le tableau général des nations, l'époque de leur origine & le nom de leurs derniers Rois. M. Renaudot présente ensuite l'histoire de chacune de ces nations, d'une manière très-précise; il ne conserve que les faits principaux, écartant tous ceux qui sont chimériques, ou qui paroissent les fruits de l'imagination; dans la foule des Rois, il choisit seulement ceux dont les loix & les établissemens ont été utiles à leur peuple, ou dont les actions ont été telles, qu'elles tiennent nécessairement au corps entier de l'histoire. Il fait précéder ces détails d'une courte description du pays dont il parle, d'une légère connoissance des loix & des coutumes du peuple qui l'habite; il ne

perd pas l'occasion de placer des réflexions qu'il sçait toujours rendre intéressantes, instructives & philosophiques. Son ouvrage peut être regardé comme un livre classique; mis entre les mains des jeunes gens, il leur donnera une idée superficielle de l'histoire générale, & du goût pour une étude plus approfondie; il retracera aux personnes instruites des faits qu'elles connoissent déjà, mais que la manière dont ils sont traités leur fera relire avec plaisir. Nous devons au même auteur des annales historiques, dont nous avons rendu compte dans le tems & dont on trouve encore quelques exemplaires chez les mêmes libraires.

Sophonie, ou leçon prétendue d'une mere à sa fille, par Madame Benoist, seconde édition; à Londres, & se trouve à Paris, chez la veuve Regnard & Demonville, imprimeur-libraires, grand'salle du palais & rue basse des Ursins.

Nous avons rendu compte de cet ouvrage de Madame Benoist lorsqu'il a paru pour la première fois; le succès qu'il a eu justifie les éloges que nous lui avons donnés; la seconde édition que nous an-

nonçons sera vraisemblablement épuisée aussi promptement ; Madame Benoist a voulu remettre sous les yeux d'un sexe , à qui l'on fait un crime de sa foiblesse , un tableau propre à lui inspirer une sage défiance ; elle lui présente une morale aussi importante que vraie , qui peut retenir les femmes qui se laisseroient entraîner à leur ruine par un penchant défordonné , lorsqu'elles espéreroient de sauver les apparences ; combien en est-il qui n'ont perdu leur propre estime & celle du public que pour avoir trop compté sur les moyens adroits qu'elles ont mis en usage pour cacher leurs égaremens & leurs passions. Ce conte intéressant leur offre la meilleure leçon , & celle qui peut produire des effets plus utiles. ♣

Le triomphe de la probité, comédie en deux actes & en prose , imitée de l'Avocat , comédie de Goldoni , par Madame Benoist , seconde édition ; à Paris , chez la veuve Regnard & Demonville , imprimeur-libraires , grand'salle du palais & rue basse des Ursins.

La pièce Italienne d'où cette comédie est tirée , est une des plus intéressantes de M. Goldoni ; il a mis l'honneur aux

prises avec l'amour ; & en multipliant les difficultés qui s'opposoient à son triomphe par un grand nombre d'événemens liés adroitement les uns aux autres, par une intrigue également ingénieuse & compliquée, il a donné plus d'éclat à la victoire de l'honneur. Quel que soit l'intérêt dont cette pièce soit remplie, il étoit difficile de l'approprier au théâtre François, sans y faire des changemens considérables ; il falloit d'abord la simplifier & sacrifier un grand nombre de situations qu'on ne perd pas sans regret. Madame Benoist n'a conservé que le fond de la comédie Italienne, qu'elle a arrangé d'une manière différente ; on peut consulter le précis que nous avons donné de son ouvrage dans le tems qu'il a paru ; la rapidité avec laquelle l'édition a été épuisée, dit plus en sa faveur que tous nos éloges ; nous nous contentons d'annoncer cette seconde édition, que liront avec plaisir ceux même qui connoissent l'*Avvocato veneziano*.

Traité historique des plantes qui croissent dans la Lorraine & les trois Evêchés, contenant leur description, leur figure, suivant l'endroit où elles croissent, leur

leur culture, leur analyse & leurs propriétés, tant pour la médecine que pour les arts & métiers, par M. P. J. Buchoz, médecin de feu sa majesté le roi de Pologne, membre du collège royal de Nanci. A Paris, chez Feril, rue des Cordeliers, près celle de la comédie Française, au Parnasse Italien, in-12, tome X. première & seconde partie.

Ce volume termine le traité de M. Buchoz; il fait connoître les six dernières familles des plantes altérantes, qu'il décrit avec soin & dont il indique les vertus & la culture. Cet ouvrage intéressant, également utile aux médecins & aux artistes, fait honneur aux connoissances de M. Buchoz; il en est peu dont l'objet soit plus utile & plus étendu; il seroit à souhaiter qu'on en eût de pareils pour les plantes des différentes provinces de la France; les étrangers ne tarderoient pas sans doute à nous imiter, & en peu de tems on auroit une description exacte & précise de toutes les plantes de l'Europe. Les planches, au nombre de deux cens, qui accompagnent ce traité, sont gravées avec soin & d'après des dessins fidèles de chaque plante; le libraire qui vient de

122 MERCURE DE FRANCE.

faire l'acquisition de l'ouvrage entier, continuera à le livrer au public pour le prix de 30 livres en feuilles, de 31 liv. 10 sols broché, & 38 liv. 15 sols relié, jusqu'au mois de Juillet prochain, passé lequel tems, chaque exemplaire coûtera 40 liv. en feuilles; il aura soin de fournir de belles épreuves des planches à ceux qui voudront bien s'adresser à lui pour se procurer ce traité intéressant,

Traité de la communauté, auquel on a joint un traité de la puissance du mari sur la personne & les biens de la femme, par l'auteur du traité des obligations. A Paris, chez de Bure, pere, quai des Augustins, à l'image S. Paul, & à Orléans, chez la veuve Rouzeau-Montaur, imprimeur du Roi, de l'Evêché & de l'Université, 2 volumes in 12. ●

L'auteur de cet ouvrage commence par traiter du mariage même & de la puissance qu'il donne au mari, sur la personne & les biens de sa femme; c'est une espèce d'introduction préliminaire aux principales conventions qui accompagnent ordinairement le mariage, & qui forment l'objet du traité de la commu-

nauté. L'auteur parle d'abord des personnes entre lesquelles la communauté peut être contractée, du tems où elle commence & des choses dont elle est composée tant en actif qu'en passif. Il traite ensuite successivement du droit des conjoints sur les biens de la communauté, de la dissolution de cette même communauté, de l'acceptation qu'en font la femme ou les héritiers, de leur renonciation, de la liquidation & du partage qui sont à faire après cette dissolution, comment le mari, la femme & leurs héritiers sont alors tenus des dettes de la communauté, & enfin de la continuation de cette même communauté; ces détails remplissent les six parties qui forment la division de l'auteur; nous ne nous arrêterons pas sur cet ouvrage qui mérite d'être lu, mais qui est peu susceptible d'extrait; les avocats doivent l'étudier, & les personnes d'un autre état qui voudront s'instruire sur cette partie de notre jurisprudence, y trouveront des connoissances & beaucoup d'ordre & de clarté.

Satyres de Juvenal, traduites par M. Du-
faulx, ancien Commissaire de la gen-
darmerie, de l'académie royale des
sciences & belles lettres de Nancy, &c.

A Paris, chez M. Lambert, rue des Cordeliers; Delalain, rue de la Comédie Française, & Lacombe, rue Christine.

Nous avons rendu compte du discours que M. Dufaulx a mis à la tête de cette traduction; on a vu la manière dont il a apprécié les satyres & le génie de Juvenal; il nous reste à faire connoître comment il a rendu les idées énergiques de ce poëte sévère qui, dans son enthousiasme sublime pour la vertu, tonne contre les vices & les désordres de son siècle. Nous citerons; c'est le plus grand éloge que nous puissions faire.

La première satire sert de prologue aux quinze autres; le projet de Juvenal est aussi vaste que philosophique. « De-
 » puis que la barque de Deucalion fut
 » soulevée par les eaux du déluge jus-
 » qu'au sommet du Parnasse, que ce fils
 » de Prométhée consulta l'oracle de Thémis,
 » que des cailloux amollis reçurent
 » par degrés la chaleur du sentiment, que
 » Pyrrha fit éclore des filles toutes nues
 » aux yeux des mâles surpris: colere, vo-
 » lupté, joie, chagrins, projets, intri-
 » gues, tout ce qui meut les humains
 » sera la matière de mon livre. Quand

» le torrent du vice fut il plus rapide ? Le
 » gouffre de l'avarice plus profond ? La
 » manie des jeux de hafard plus effrenée ?
 » Non content aujourd'hui de porter fa
 » bourfe au lieu de la feance , le joueur
 » y fait traîner fon coffre fort ; c'est là
 » qu'à chaque coup , vous verriez naître
 » les plus funeftes débats. Perdre cent
 » mille fufterces , & ne pas vêtir un ef-
 » clave tranfi de froid , n'est-ce que de la
 » fureur. »

Le poëte attaque l'hypocrifie dans 2^e fa-
 tyre; il y a peu de morceaux plus énergiques
 dans le latin & mieux rendus en françois;
 il faut lire le texte & le comparer avec la
 verſion pour ſe perfuader que M. Duſaulx
 n'a fait que traduire; il eſt toujours auſſi
 près de ſon auteur qu'il eſt poſſible de
 l'être; & ſon ſtyle conſerve cependant
 cette élégance & cette liberté bien rares
 quand il s'agit d'exprimer les idées d'au-
 trui. Nous ne nous arrêtons pas ſur tou-
 tes les ſatyres; cela nous entraîneroit trop
 loin; nous nous bornerons à rapporter
 quelques morceaux que nous prendrons
 au hafard; le ſoin avec lequel tout eſt tra-
 vaillé, nous évite les embarras du choix.
 La ſatyre qui a pour objet les embarras de
 Rome convient à beaucoup d'égards à tou-
 tes ces capitales immenſes où regnent le

126 MERCURE DE FRANCE.

luxe, l'intrigue & la mollesse. Elle a fourni à Despréaux l'idée de celle dans laquelle il décrit les embarras de Paris ; mais qu'il est loin de la manière forte & philosophique de Juvenal. « Codrus » avoit un grabat plus court que sa petite » épouse ; six vases mesquins décorent » son buffet , au - dessous duquel on » voyoit une aiguiere & la statue couchée » du centaure Chiron ; de plus un vieux » coffre délabré contenoit des poésies grecques que des rats ignorans rongeoient » sans égard à leur sublimité. Codrus n'a » voit rien , la chose est évidente ; ce » pendant la flamme le lui ravit ce rien » qu'il possédoit. Pour comble de détresse » ayant faim , étant nud , ce malheureux » n'obtiendra de personne un asyle & du » pain ; mais si le feu prend au palais » d'Arturius , les Dames Romaines font » éclater leur désespoir , la Noblesse est » en deuil , & le Prêteur interrompt ses » audiences. C'est alors que l'on gémit » du malheur de la ville , & que le feu » paroît un élément terrible. Le palais » brûle encore , & déjà l'on accourt de » toutes parts ; l'un veut fournir le » marbre , l'autre faire relever à ses frais le » bâtiment ; celui - ci promet les statues » les plus rares & les mieux conservées ,

» celui-là de superbes morceaux de Po-
 » lyclete & d'Euphranor. . . . parce que
 » cet Arturius est le plus opulent de tous
 » ceux qui n'ont point d'héritiers , il
 » trouve dans cette catastrophe plus de
 » richesses qu'il n'en perdit ; de sorte
 » qu'on pourroit , à juste titre , le soup-
 » çonner d'avoir embrasé sa maison. »

Tout le monde connoît la satyre contre les femmes; ce projet peu réfléchi de décrier la plus belle moitié du genre humain paroît peu philosophique ; mais il faut convenir qu'ici l'exécution en est supérieure ; on ne sauroit montrer plus d'imagination , plus de génie , & malheureusement écrire plus de tristes vérités ; cette satyre offroit des tableaux extrêmement libres & difficiles à rendre en françois. Si *le latin dans ses mots brave l'honnêteté*, notre langue est plus délicate ; M. Dufaulx a mis beaucoup d'art & de soin dans la traduction de cette satyre, il a rendu de la maniere la plus décente les peintures peut-être trop libres de Juvenal , & il ne leur a rien fait perdre de leur énergie ; il a montré qu'entre les mains d'une ame forte , sensible , éclairée par la philosophie & par le goût , la langue fait prendre toutes sortes de formes ; qu'on

128 MERCURE DE FRANCE.

La rend délicate sans l'énerver, & que si elle n'acquiert pas toujours, & elle ne perd jamais rien.

La huitieme satyre ne vieillira point tant qu'il y aura des nobles sur la terre; Juvenal leur enseigne à se glorifier de leurs vertus plutôt que de leurs ayeux. Dans la suivante, il arrache d'un homme perdu de débauches, l'aveu de ses turpitudes les plus secretes; il le force à gémir sur le passé, à craindre l'avenir; & lui donne des conseils, auxquels l'infortuné répond:

Utile consilium modò, sed commune, dedisti:

*Nunc mihi quid suades post damnum temporis &
spes*

Deceptas? Festinat enim decurrere velox

Flosculus angustæ, miseræque brevissima vitæ

*Portio; dum bibimus, dum ferta, unguenta,
puellas*

Pascimus, obrepat non intellecta senectus.

« L'avis est bon, mais il est trop vague : que faire maintenant après tant de beaux jours, tant d'espérances vaines ? telles qu'une fleur passagere, la vie si courte & si fragile précipite son

» cours : tandis que nous vivons dans les
 » délices & dans l'ivresse , la vieillesse
 » se glisse & nous fait à l'improviste. »
 Cela nous rappelle une réflexion profonde de M. Dufaulx dans une de ses notes sur le discours préliminaire : « L'expérience arrive presque toujours trop tard ; elle est plus souvent le châtiment des passions qu'elle n'en est le remède. » C'est ce que Juvenal auroit pu répondre.

Nous nous bornerons à ces morceaux ; ils suffisent pour donner une idée de la traduction de M. Dufaulx ; si elle n'étoit pas aussi fidèle qu'elle nous le paroît , il deviendrait le rival de son auteur ; il a placé des notes très - savantes & très-curieuses à la fin de chaque satyre ; elles annoncent un profond littérateur & un philosophe ; nous le prévenons cependant qu'il n'obtiendra tous les suffrages qu'il mérite, qu'avec le tems. On est d'accord sur la beauté de son discours préliminaire ; on a senti vivement la noblesse & la simplicité de son épître dédicatoire ; elle est un hommage à l'amitié ; elle fait l'éloge de celui qui l'a écrite & de l'honnête homme qui l'a inspirée. A l'égard de la traduction , plus elle paroîtra facile & originale , plus les lecteurs tâcheront de

prouver leur sagacité par des remarques critiques ; un auteur, tel que Juvenal, leur fournira de quoi s'exercer ; nous nous arrêterons à une observation que nous avons entendu faire sur un vers de la première satire.

Qui dedit ergo tribus patruis aconita , vehetur
 Pensilibus plumis , atque illinc despiciet nos.
 Quum veniet contra , digito compesce labellum ;
 Accusator erit qui verbum dixerit , *hic est.*

On a cru trouver un contresens dans la traduction du derniers vers. « Quoi cet » empoisonneur qui fit périr trois de ses » oncles, sera dans sa litiere, mollement » assis sur le duvet ; d'où le monstre lais- » sera tomber sur moi ses regards mépri- » sans ? S'il vient à ta rencontre, presse » du doigt tes lèvres impatientes ; le dé- » lateur, aux aguets, n'attend que ces pa- » roles, *le voici*, pour accuser quiconque » les aura prononcées. » Le premier sens qui se présente n'est peut-être pas celui que M. Dufaulx a saisi ; il s'en est écarté pour suivre les meilleures gloses & les plus habiles commentateurs ; la manière dont il explique ce vers est, sans contredit, plus satyrique, & a plus de mouve-

F E V R I E R. 1770. 131
ment que l'autre sens. Les critiques
pourront s'attacher encore à quelques
morceaux ; mais s'ils réfléchissent que le
traducteur n'a point dû se décider sans
motifs & sans autorités , qu'il a eu sous
les yeux une foule d'historiens & de com-
mentateurs, & que pendant plus de douze
ans il s'est appliqué à les concilier ou à
les combattre , ils ne jugeront point sur
de simples apparences, & quand ils dé-
couvreroient quelques erreurs , ils respec-
teront un travail qui prouve beaucoup de
zèle , de constance & de talent.

*L'Homme conduit par la raison , avec
cette épigraphe :*

Elle est du genre humain le trésor le plus beau ;
On ne craint point d'écueil en suivant son flam-
beau.

D * * *

A Paris , chez Pillot , libraire , rue St
Jacques , à la Providence , un volume
in - 12.

Le but de cet ouvrage ne fauroit être
plus intéressant ; l'auteur se propose de
former les mœurs ; il rappelle sans cesse
l'homme à la raison , qui est la seule di-

F vj

132 MERCURE DE FRANCE.

rectrice de nos bonnes actions, & qui nous met continuellement sous les yeux le tableau de nos devoirs envers Dieu & envers les hommes. Il offre plusieurs réflexions solides & morales, placées sous différens titres; elles sont accompagnées quelquefois de citations de plusieurs écrivains célèbres; c'est ainsi, par exemple, qu'après avoir parlé de la volupté, de ses dangers & de ses effets, il rappelle ces beaux vers de M. Thōmas, qui contiennent une observation très-vraie & facile à retenir par la manière dont elle est exprimée.

Vois ces spectres dorés s'avancer à pas lents,
Traîner d'un corps usé les restes chancelans,
Et sur un front jauni, qu'a ridé la mollesse,
Etaler à trente ans leur précoce vieillesse :
C'est la main du plaisir qui creuse leur tombeau ;
Et bienfaiteur du monde, il devient leur bourreau :

Il y a beaucoup de citations pareilles dans cet ouvrage ; elles le rendent plus intéressant & plus utile ; elles le font lire avec plaisir ; la jeunesse sur-tout en tirera de grands avantages, & il n'est aucun âge où l'on ne puisse le lire avec fruit.

Précis de la Médecine pratique, contenant l'histoire des maladies & la manière de les traiter, avec des observations & des remarques critiques sur les points les plus intéressans; par M. Lieutaud, médecin de Mgr le Dauphin & des Enfans de France, de l'académie royale des sciences & de la société royale de Londres. Troisième édition, revue & augmentée par l'auteur. A Paris, chez Vincent, imprimeur - libraire, rue St Severin, 2 vol. *in*. 8°.

Cet ouvrage est déjà connu; c'est une espèce d'extrait du précis de médecine que le même auteur a publié en latin; il reparoît aujourd'hui avec des corrections & des augmentations considérables; il y est traité successivement des maladies internes, des externes & de celles des femmes & des enfans; le traitement termine tous les articles des maladies différentes dont on donne la description. Le nom de M. Lieutaud, qu'on trouve à la tête de cet ouvrage en annonce le mérite; on connoît l'étendue de ses recherches, la profondeur & l'exactitude de ses observations; l'art de guérir doit beaucoup à ses travaux, & les médecins, seuls en état

de les apprécier, les estiment & en profitent avec reconnoissance.

Synopsis universæ praxeos medicinæ, &c.

Précis de toute la médecine pratique, divisé en deux parties, dont la première présente le tableau de chaque maladie; & la seconde, la matière médicale, enrichie de commentaires, avec un traité sur les alimens; nouvelle édition, revue, corrigée, augmentée & travaillée avec beaucoup plus de soin que les précédentes, tant françoises que latines; par M. Lieutaud, de l'académie royale des sciences, de la société royale de Londres, & médecin de Mgr le Dauphin & des Enfans de France. A Paris, chez Didot le jeune, quai des Augustins; 2 vol. in-4°. Prix 24 liv. relié.

Il a toujours paru très-difficile de présenter un tableau exact & précis des connoissances acquises sur l'étude & l'exercice de la médecine; l'art de guérir est si étendu, & exige tant de détails que presque tous ceux qui ont essayé d'en esquisser les principes, ont échoué dans leur entreprise. Il étoit réservé à M. Lieutaud d'éviter les écueils qui ont mis obstacle

aux succès de ceux qui l'ont précédé dans cette carrière; la promptitude avec laquelle les éditions de cet ouvrage se sont épuisées, en annonce le mérite & l'utilité. Celle que nous annonçons contient un grand nombre d'augmentations qui la rendent très - supérieures à toutes celles qu'on en a déjà données.

Instructions succinctes sur les accouchemens, en faveur des Sages-Femmes des Provinces; faites par ordre du Ministère, par M. Raulin, Docteur en Médecine, Conseiller Médecin ordinaire du Roi, Censeur Royal, de la Société Royale de Londres, des Académies des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux, de Rouen, & de celle des Arcades de Rome. A Paris, chez Vincent, Imprimeur-Libraire, rue Saint Séverin.
in 12.

Une des causes les plus allarmantes du dépérissement de l'espèce humaine est l'insuffisance des sages-femmes de province dans l'art des accouchemens; des expériences malheureuses apprennent tous les jours que leur ignorance fait périr en même tems la mere & l'enfant; souvent elles mutilent l'un & l'autre au point

qu'il deviennent languissans & sont ensuite à charge à la Société & à eux-mêmes.

Le gouvernement attentif à détruire tout ce qui peut mettre obstacle à la population, & à remédier aux abus qu'il est impossible de prévenir, a chargé M. Raulin de publier des instructions sur les accouchemens & sur leurs différences; il a rassemblé dans un très petit volume tout ce que les sages-femmes doivent savoir; il étoit difficile de réunir plus de connoissances importantes & nécessaires dans un aussi petit nombre de pages. Elles doivent le lire & le méditer sans cesse, & les Seigneurs de village, les dames de paroisse, les Curés & les Magistrats, ne sauroient trop leur en recommander la lecture.

Considérations sur les Causes Physiques & Morales de la diversité du génie, des mœurs & du gouvernement des Nations; tirées en partie d'un ouvrage anonyme, Par M. L. Castilhon, avec cette épigraphe:

Magnis tamen excidit ausis.

à Bouillon, aux dépens de la Société Typographique, & se trouve à Paris,

F E V R I E R. 1776. 137
chez Lacombe Libraire, rue Christine,
in-8°.

M. Castilhon avoit fait des recherches particulieres, sur les institutions, les mœurs, les religions & les inclinations humaines; elles l'avoient conduit à essayer de démêler les causes physiques & morales de leur diversité; il s'étoit contenté de ramasser ses observations & de les approfondir, sans songer à en former un ouvrage, lorsque le hazard a fait tomber entre ses mains, un livre publié en Hollande, il y a environ vingt ans, & peu connu en France; il est intitulé : *l'Esprit des Nations*. L'Auteur y avoit semé des vues philosophiques, mais elles étoient présentées dans un style obscur & barbare; M. Castilhon a cru ne pouvoir mieux faire que de bâtir sur le plan de cet ouvrage, en conservant les réflexions qui lui ont paru mériter d'être conservées; quelquefois il présente des observations de l'Auteur anonyme qu'il unit avec les siennes, & dont il tire des conséquences tout à fait opposées; aussi est-il rarement d'accord avec cet écrivain; » mais quelque différence qu'il y ait entre nos observations. » & nos opinions, j'aime à déclarer ici ce » qu'il m'eût été facile de cacher, c'est à-

138 MERCURE DE FRANCE.

» dire que sans lui jamais je n'aurois eu le
» courage de publier bien des considéra-
» tions nouvelles qu'on lira dans ce volu-
» me. «

M. Castillon trouve dans le climat la cause fondamentale du génie des Nations; à cette cause il en joint d'autres qui lui sont subordonnées, telles que la qualité du sang, celle des eaux, des végétaux, & la nature des alimens. Les causes morales sont celles qui sans donner aux hommes plus d'esprit qu'ils n'en ont, leur donnent les moyens de perfectionner leur génie; ces moyens ne sont autre chose que l'institution, qui doit être regardée à l'égard d'une nation comme l'éducation à l'égard des particuliers. L'Auteur parcourt les institutions de tous les peuples anciens & modernes. Chez toutes les Nations de l'antiquité, à l'exception des Athéniens, le corps étoit l'unique objet de l'éducation; on ne songeoit pas à l'esprit; les jeux publics, les combats souvent homicides de tant de différentes espèces d'Athletes, les honneurs inouis rendus aux vainqueurs, montrent assez la préférence qu'on donnoit aux exercices du corps sur la culture des sciences & des arts. » Cette éducation
» étoit utile, elle étoit excellente, & sans
» contredit la meilleure que l'on pût

» donner dans un tems où la force seule
 » enchaînoit la victoire. Aujourd'hui que
 » nous nous conduisons par des principes
 » différens; aujourd'hui que des inven-
 » tions, le feu de l'artillerie & l'art des
 » fortifications ont rendu les hommes
 » plus spectateurs qu'acteurs dans les com-
 » bats, c'est à la science incontestable-
 » ment que nous donnons la préférence;
 » nous avons ingénieusement soumis le
 » corps à l'esprit, & il faut croire que nous
 » avons bien fait. A la vérité nous nous en
 » portons un peu plus mal, nous sommes
 » foibles, délicats, éternés & presque
 » sans vigueur; mais enfin nous sommes
 » Sçavans, nous cultivons les arts, nous
 » jouissons & nous sommes heureux puis-
 » que nous croyons l'être. »

L'Auteur présente des détails agréables
 & satisfaisans sur l'éducation des peuples
 modernes, & sur-tout des François. Il en
 fait sentir avec précision les avantages & les
 défavantages; cela le conduit à traiter des
 différentes formes de Gouvernement éta-
 blies de tout tems, & à comparer les gou-
 vernemens anciens avec les modernes, &
 ces derniers les uns avec les autres. » Je
 » ne connois que quatre causes auxquelles
 » on puisse attribuer tout ce qui a été exé-
 » cuté de plus grand dans l'univers: & ces

140 MERCURE DE FRANCE.

» quatre principes sont la sagesse, ou si
» l'on veut la contrainte Egyptienne & des
» anciennes monarchies, l'imposante célé-
» brité des Romains, la liberté des Grecs
» & l'honneur des Européens; c'est-à dire,
» la valeur des Européens, la sagesse des
» Législateurs de la plus haute antiquité,
» la sévère & souvent la farouche vertu
» des Romains, & l'enthousiasme ingé-
» nieux des Grecs. »

M. Castillon parle ensuite des reli-
gions; la plûpart des anciens cultes que
les hommes rendoient à la Divinité, prou-
vent leur goût pour le merveilleux & pour
les fables. On oppose l'auguste simplicité
de la religion chrétienne à la confusion
des mystères du paganisme. Cette partie
de l'ouvrage est très curieuse pour les
détails qu'elle offre. » A la Chine, dit
» l'Auteur, il est permis aux Bonzes d'ou-
» trer l'austérité jusqu'au plus haut degré d'ex-
» travagance & de folie; mais il leur est
» sévèrement défendu d'être intrigans
» ou usurpateurs. Chaque pays a ses loix,
» & celles des Chinois sur cet article pa-
» roissent assez sages. Il est très-ordinaire
» de rencontrer dans cet empire des Bon-
» zes horriblement défigurés, exténués &
» traînant dans les rues des chaînes &
» des poids énormes; il est très-ordinaire

» d'en voir d'autres s'élaner contre les
 » murs des maisons, s'y frapper rudement
 » la tête, s'ensanglanter, & donner con-
 » tre eux-mêmes les marques du délire le
 » plus complet. On leur permet encore
 » toutes les singularités qu'ils supposent
 » pouvoir intéresser la populace à leur
 » imbécille existence; ils peuvent même
 » prêcher publiquement, mais non pas or-
 » donner l'abstinence, conseiller, mais non
 » pas prescrire de ne jamais boire de vin,
 » de ne tuer aucune créature vivante,
 » utile ou malfaisante. Mais un Bonze
 » qui seroit surpris en adultère, semant
 » des dissensions, ou s'emparant du bien
 » d'autrui, seroit aussi-tôt livré à la
 » rigueur des loix, qui le condamne-
 » roient inévitablement à périr dans les
 » supplices. « A Pekin les Bonzes sont
 » obligés de se conformer au langage de la
 » cour, lors même qu'ils parlent de la reli-
 » gion, & de se servir des expressions de
 » *matiere*, de *portion de matiere*, & de *pre-
 » miere ame du monde*. Une loi de cet em-
 » pire, qui oblige tous ceux qui l'habitent,
 » est que toutes les sectes doivent rendre
 » hommage à la religion du souverain.

M. Castilhon termine son ouvrage par
 traiter du génie des nations relativement

142 MERCURE DE FRANCE.

aux arts ; cette partie est très - curieuse ; on aime à parcourir la terre pour y suivre les progrès des sciences & des arts ; l'Orient a été leur berceau ; mais l'Europe les a perfectionnés. « C'est sur-tout exclusivement dans la littérature françoise que » le *ne quid nimis* d'Horace est observé » avec toute l'intelligence qu'exige cette » règle peu connue des Anglois , qui se » livrent sans réserve au feu de leur génie , ne sachant point modérer l'impétuosité du torrent qui les entraîne ; diffus dans leurs raisonnemens , recherchés & quelquefois embarrassés dans leur méthode , on ne fait , & peut-être ne savent - ils pas eux - mêmes où & quand ils doivent s'arrêter. La colère portée jusqu'à l'effervescence du délire , & la terreur poussée jusqu'à l'horreur , sont les deux grands & les deux seuls appuis du théâtre britannique ; Melpomene y rugit de fureur ou s'y avilit à force de barbarie ; elle ignore les bien-séances , le progrès naturel de l'action , & les passions tendres ; elle n'est point fière , elle est effrayante ; elle n'est point sévère , elle est féroce. »

Il seroit trop long de suivre M. Castillon dans tous ses détails , & de suivre

F E V R I E R. 1770. 143

le fil qui les lie les uns aux autres & à son plan général : il traite successivement des arts, des sciences & des lettres ; il fait voir comment leur culture & leurs progrès varient chez les différentes nations ; ses observations & ses réflexions à ce sujet font des conséquences nettes & précises de celles qu'il a présentées dans les deux premiers livres de son ouvrage ; il y en a peu de plus intéressans, de plus curieux, de plus instructifs ; il est rempli de recherches profondes, de vues neuves & philosophiques.

A C A D E M I E.

B O R D E A U X.

L'ACADÉMIE des sciences, belles-lettres & arts de Bordeaux tint sa séance publique le 8 du mois dernier. M. Dupaty, avocat-général au parlement, dont les talens & les connoissances lui ont mérité de bonne heure des distinctions rares, celle sur-tout d'être admis à l'âge de 19 ans à l'académie de la Rochelle, ouvrit la séance en qualité de directeur ; il annonça un poëme de sa composition &

prépara l'académie à en entendre la lecture, par quelques réflexions philosophiques présentées avec beaucoup d'éloquence & d'intérêt.

« Nous ne sommes plus, je pense, dans
 » le tems où un magistrat auroit dû s'ex-
 » cuser d'avoir fait des vers. Ce préjugé
 » d'une pédanterie scolastique, qui assi-
 » gnoit à chaque profession, un role &
 » une pantomime particuliere, s'est éva-
 » noui devant la philosophie de ce sié-
 » cle. On peut aujourd'hui être utile sans
 » être barbare. Je sais qu'autrefois un
 » imbécille méchant, pour prouver qu'un
 » magistrat ignoroit ou négligeoit son
 » métier, auroit pu dire, *il fait des vers,*
 » & cet imbécille méchant auroit prou-
 » vé; on connoît mieux aujourd'hui l'a-
 » nalogie & la parenté secrette qui regne
 » entre les talens, les vérités & les pro-
 » fessions. C'est la foiblesse qui, pour
 » justifier l'orgueil, a distingué les genres
 » & limité les devoirs.

« D'ailleurs, si j'avois mérité de me
 » justifier par de grands exemples, je ci-
 » terois le P. Bouhier qui commenta la
 » coûtume de Bourgogne & traduisit Ca-
 » tulle. Je citerois Montausqieu qui,
 » d'une main, écrasoit l'hydre de la ty-
 » rannie

» rannie , de l'autre peignoit les trois gra-
 » ces, mais comme Socrates les avoit
 » sculptées, étant jeune, dans la citadelle
 » d'Athènes, vêtues & décentes, c'est-
 » à-dire les trois graces. Je citerois le
 » Chancelier de l'Hôpital, ce Chancelier
 » qui aima la justice & la patrie, sans in-
 » trigues à la Cour de Médicis, tolérant
 » sous le ministère du Cardinal de Lorrain-
 » ne, qui eût mérité de servir *Henri IV*
 » avec *Sully*, & qui eût pour roi Charles
 » IX, sçut vivre & rester honnête homme
 » dans ces tems-là, l'Hôpital après avoir
 » manié les ressorts embarrassés du gou-
 » vernement, [contenu les Guises & le
 » fanatisme, venoit se délasser avec les
 » muses, & adoucir par leur commerce
 » l'horreur de ce siècle de fer.

» La poésie n'est point étrangère aux
 » vues de la législation : il auroit été fa-
 » cile à un Législateur de policer les hom-
 » mes qu'il auroit trouvés attendris en
 » silence autour d'Orphée. Des mœurs
 » douces disposent les peuples à porter le
 » joug sacré des loix. On peut même
 » comparer l'empire des mœurs à l'empire
 » de ces coutumes particulieres, qui sans
 » avoir la sanction légale, en ont la force.
 » Les beaux arts, en faisant sentir aux hom-
 » mes le prix de leur existence par les

G

» plaisirs dont ils l'embellissent, les invi-
 » tent à respecter celle de leurs sembla-
 » bles. S'aimer véritablement, c'est aimer
 » les autres. Les plaisirs & les loix ont le
 » même but, c'est de nous mener au bon-
 » heur. Il n'est pas interdit à ce qui est
 » agréable, d'être utile aussi. C'est alors
 » le fruit qui se cache sous la fleur. »

M. Dupaty fit ensuite la lecture de son ouvrage ; c'est l'imitation d'une élogie Angloise sur les cimetières de campagne : il n'a fait que s'approprier l'ordonnance & la distribution du poëme Anglois ; il a rempli tous les cadres d'une manière neuve & infiniment plus intéressante que son modèle. C'est une suite de tableaux énergiques, variés avec beaucoup d'art & de goût, où la philosophie revêtue des plus fortes images de la poésie, & prenant souvent le coloris des grâces, présente des vérités & des leçons importantes aux hommes. Nous ne citerons aucun morceau de cet excellent poëme ; nos lecteurs préféreront de le voir tout entier, & nous nous flattons de pouvoir le leur offrir dans le prochain mercure.

M. Dupaty de Clain, reçu nouvellement à l'Académie, prononça son discours de réception ; ce discours qui doit

servir de préface à un second ouvrage sur l'équitation, dans lequel il traite des rapports de l'équitation avec l'anatomie, la physique & la mécanique, justifia parfaitement le choix de l'académie; il lut ensuite quelques chapitres de cet ouvrage où regnent une théorie savante & une chaîne de combinaisons aussi ingénieuses que profondes. M. Dupaty, avocat-général & directeur, répondit à ce discours. C'est la première fois peut-être que deux frères se sont trouvés dans une circonstance si flatteuse; cette nouveauté intéressante pour l'histoire littéraire, & digne d'être conservée dans les fastes de l'académie, avoit attiré un concours prodigieux de personnes de la première distinction; on applaudit au sentiment & à l'éloquence que M. Dupaty mit dans sa réponse; nos lecteurs nous sauront gré de leur en mettre quelques morceaux sous les yeux; nous regrettons de ne pouvoir pas la leur donner toute entière.

MONSIEUR,

» L'académie vous donne aujourd'hui
 » une marque singulière de satisfaction,
 » en permettant à l'amitié d'en être l'inter-
 » prète; elle vous donne une marque

G ij

148 MERCURE DE FRANCE.

» singuliere d'estime en ne craignant pas
 » que ma voix puisse vous faire tort. Ah!
 » mon frere, qu'il me soit permis de me
 » livrer à la joie si douce de placer moi-
 » même, sur votre front, le laurier qui
 » lui est dû. Si c'est un plaisir inexprima-
 » ble de louer & de récompenser le mé-
 » rite dans son semblable, que doit-ce
 » être de le louer & de le récompenser
 » dans un frere? Qui connoît mieux que
 » moi tous vos talens & cette modestie
 » qui vous les cache, en les découvrant
 » aux autres. Vous avez veillé pour la
 » patrie dans un âge où l'on ne veille guè-
 » res que pour le plaisir. Je serre avec
 » transport ce nœud littéraire que nous
 » ajoutons à tant d'autres; je ne puis m'em-
 » pêcher de réfléchir sur le spectacle que
 » nous donnons dans ce moment au mon-
 » de littéraire: il est aussi intéressant qu'il
 » est bizarre. C'est le frere qui ouvre à
 » son frere les portes de l'académie, &
 » c'est moi, Monsieur, qui vous les ou-
 » vre.

» Je m'arrête... L'amitié me fait in-
 » sensiblement changer de rôle. L'acadé-
 » mie pourroit m'accuser d'usurper & de
 » m'approprier le témoignage de sa satis-
 » faction; je ferois peu-à-peu, comme
 » ces hommes qui, chargés de gouverner

» la patrie pour la patrie même, finissent
 » par la gouverner pour leur compte. »

» L'Académie n'avoit pas besoin pour
 » sa justification du Discours qu'elle vient
 » d'entendre ; vous aviez réuni tous les
 » suffrages , par un ouvrage nouveau pour
 » votre âge, pour votre art, & pour le pu-
 » blic; ouvrage consacré & par le bien qu'en
 » a dit la critique, & par le mal qu'en a
 » dit la jalousie. Vous avez dû avoir pour
 » ennemis tous les maîtres & tous les an-
 » ciens. Vous avez affligé la cupidité des
 » uns, en dévoilant cette charlatanerie mys-
 » térieuse par laquelle ils font valoir leur art
 » & sur-tout eux-mêmes. Vous avez humi-
 » lié l'amour propre des autres, en rédui-
 » sant à rien toute leur expérience & toute
 » leur pratique ; vous avez appris, par une
 » seule réflexion, ce que l'étude de toute
 » leur vie n'a pu leur apprendre. Ceux qui
 » ne sont parvenus à une connoissance
 » que par une route longue, tortueuse &
 » semée d'épines, voyent éclore avec cha-
 » grin une méthode nouvelle, qui ouvre
 » une route plus courte & plus applanie. On
 » voudroit être vengé par la peine des au-
 » tres, de celle qu'on a été obligé de prendre
 » soi-même, on est même tout près de
 » prendre cette peine-là pour un mérite.

» La jeunesse est la saison des grandes

G iij

»entreprises & des découvertes, peut être
 »parce qu'il faut être irrité par les obsta-
 »cles, pour chercher à les surmonter; que
 »l'inexpérience est nécessaire au courage;
 »ou peut être parce qu'à un certain âge,
 »on apprécie enfin l'importance des con-
 »noissances en elle même, & leur influen-
 »ce sur la société; qu'à mesure que la
 »vie s'échappe, on songe davantage à s'en
 »occuper, & que le cœur en se glaçant
 »pour les plaisirs, se glace aussi pour la
 »vérité.

»Vous aurez la gloire, Monsieur, d'a-
 »voir soumis les principes de l'équitation
 »aux loix générales du mouvement; c'est
 »une grande & magnifique idée d'assujet-
 »tir au calcul les mouvemens qu'opèrent
 »les corps organisés; mouvement qui a
 »toujours paru plus libre, plus indépen-
 »dant que celui qui s'opère dans la matie-
 »re brute. Peut-être même, Monsieur, cet
 »instinct que vous regardez comme une
 »qualité personnelle à chaque animal,
 »n'est-il le produit que d'actions imper-
 »ceptibles de la part des corps, & sus-
 »ceptibles d'être calculées si on les con-
 »noissoit mieux. Tout ce qui est dans la
 »nature a vie, & cette vie n'est autre
 »chose que du mouvement; ainsi la na-

»tute entiere ne vit que par un mouve-
 »ment général & universel dans chaque
 »molécule qui la compose; & peut-être
 »que si le moindre grain de la matiere
 »brute, qui nous paroît la plus *inerte*,
 »cessoit de vivre, c'est-à-dire, de se mou-
 »voir, ces grands corps qui se promènent
 »depuissant de siècles, sur des lignes indi-
 »visibles & prescrites, s'arrêteroient tout
 »à coup, la nature cesseroit tout travail;
 »les générations qui s'avancent, suspen-
 »droient leur marche, & l'univers actuel
 »se reposeroit, toujours uniforme & tou-
 »jours semblable, &c, &c. «

A la suite de ce discours, M. Dupaty
 en lut un autre sur l'incertitude des con-
 noissances humaines. La séance fut ter-
 minée par le compte que M. de la Roque
 rendit de ses observations sur le passage de
 Vénus.



S P E C T A C L E S.

O P É R A.

LA rigueur de la saison ayant ralenti les travaux, on a été obligé de retarder l'ouverture de la nouvelle Salle de l'Opéra, qui continue toujours, en attendant, les représentations de Dardanus, & celles des fragmens, composés de la *Provencole*, *Anacréon* & *Psiché*. Mlle Desforges a débuté dans le premier de ces actes par le rôle de Florine, avec un accueil favorable qu'elle a mérité par une intelligence de la scène, très-rare dans une actrice qui n'a nulle habitude du théâtre; sa voix est moins forte qu'agréable, mais le travail la rendra sans doute plus étendue, ce qu'il est aisé de connoître par la flexibilité de ses sons & la facilité de sa cadence.

COMÉDIE FRANÇOISE.

LE Samedi 13 Janvier, les Comédiens François ont donné la première représen-

tation des *deux Amis*, Drame en cinq actes & en prose, de M. de Beaumarchais. Nous allons donner une idée succinte de cette pièce.

M. Orelli, Négociant de Lyon, d'une réputation intacte, & honoré tout récemment de lettres de noblesse, compte sur treize cens mille livres d'effets, qu'il a mis entre les mains de M. de Préfort, Banquier de Paris; afin de les échanger en argent. Il est à la veille du jour des payemens. Les siens se montent à six cens mille livres. Son caissier, M. Dabins, reçoit une lettre de Paris, qui lui apprend que M. de Préfort est mort subitement, qu'on a mis le scellé sur ses papiers, & que par conséquent les effets de M. Orelli ne peuvent pas lui rentrer avant un certain tems. Cependant il faut absolument payer le lendemain six cent mille livres ou établir une faillite; M. Dabins va trouver M. de Mélac, receveur général des Finances, ancien ami de M. Orelli, logé avec lui, & qui lui doit sa place & sa fortune. M. de Mélac a cinq cens mille francs dans sa caisse, & cent mille à lui; il les donne à Dabins pour sauver son ami & lui ordonne le secret; il n'imagine pas qu'on lui deman-

de ses comptes , avant que M. Orelli ait pu le rembourser. Mais à peine l'argent a-t-il passé de la caisse de M. de Mélac dans celle de M. Orelli, que S. Alban, Fermier Général entournée, chargé de recueillir les deniers à l'expiration d'un bail, vient exiger les comptes de M. de Mélac & lui demander les deniers de sa caisse. M. de Mélac est forcé d'avouer l'impuissance où il est de les représenter. Il implore un délai que S. Alban ne peut accorder. M. Orelli ne peut concevoir que son ami ait pu détourner l'argent du Roi. Il lui demande l'explication de ce procédé. M. de Mélac ne sauroit se résoudre à lui apprendre ce qu'il a fait pour lui. Il souffre les reproches & même les soupçons injurieux de son ami, qu'il sauve, & se tait.

Cependant M. Orelli a chez lui une fille qui passe pour sa nièce, & qui est le fruit d'un mariage qui n'a point été avoué. Il a amassé cent mille écus pour lui faire un sort après son décès. Elle aime le fils de M. de Mélac & en est aimée. Elle conjure M. Orelli de venir au secours de M. de Mélac. M. Orelli lui répond qu'il n'a plus entre les mains de M. de Préfort que cent mille écus, qui sont un dépôt sacré, & cent mille francs en billets. Il lui apprend

quel est le sort de l'infortunée à qui cet argent appartient, & finit par lui avouer que c'est elle. Elle n'hésite pas à presser M. Orelli de donner cet argent. Celui-ci va l'offrir à S. Alban, & exige de lui qu'il garde le silence sur l'infidélité de M. de Mélac. St Alban en revanche lui demande une grace, & M. Orelli dans l'enthousiasme de la reconnoissance s'engage à l'accorder. S. Alban demande la main de la jeune Pauline, nièce prétendue de M. Orelli. Pauline apprend cette demande & se charge d'y répondre. Elle a auparavant une conversation avec son amant à qui elle révèle le secret de sa naissance & le sacrifice qu'elle fait pour M. de Mélac. Le jeune de Mélac l'en aime davantage. Elle fait les mêmes confidences à S. Alban. M. Orelli lui apporte un mandat sur M. de Préfort. S. Alban lui répond qu'il est mort. M. Orelli étonné fait venir M. Dabins, son caissier, qui dénoue la pièce, en avouant ce que M. de Mélac a fait. Dès ce moment tout est réparé. S. Alban touché de tant de vertu, se charge de la dette de M. de Mélac, & Pauline & son amant sont unis ensemble.

Il y a de l'intérêt & des situations attra-

G vj

chantes dans cet ouvrage, & quelques détails heureux. On peut lui reprocher trop de complication dans les ressorts, dont le jeu n'est ni assez clair ni assez fondé.

COMÉDIE ITALIENNE.

LE Mardi 9 de ce mois, on a donné sur le Théâtre Italien, un canevas en cinq actes, intitulé les Arbres enchantés.

Le Capitaine Celio ordonne à son valet Arlequin, d'aller faire du bois dans la forêt; aussi-tôt que celui-ci lève sa coignée pour frapper le premier arbre qui se trouve sous sa main, une voix se fait entendre, & lui dit de couper une branche à laquelle le charme est attaché; Arlequin exécute cet ordre, l'arbre se change en une fontaine, & il en sort un enchanteur que le grand Zoroastre y avoit enfermé, & qui par reconnoissance pour Arlequin lui donne sa baguette & son pouvoir. Arlequin éprouve une grande soif, mais l'enchanteur qui connoît le danger qu'Arlequin courroit à la satisfaire, change la fontaine en un fourneau ardent, au milieu duquel Arlequin voit

bouillir une marmite qui contient des macarons ; à cette vue la faim le presse , mais aussi-tôt qu'il s'approche de la chaudiere elle se change en un affreux géant. Le premier usage qu'Arlequin fait de sa baguette , est comme de raison , pour faire venir sa maîtresse Argentine ; elle paroît , mais tandis qu'ils s'entretiennent ensemble , le pourvoyeur de la maison qui en est aussi amoureux , la surprend & la menace d'aller en informer Angélique ; Arlequin qui connoît le pouvoir de sa baguette , se moque de lui , & transforme le panier de gibier qu'il conduisoit , en un énorme dragon qui s'envole.

Tandis que Célio s'oublie aux pieds de sa maîtresse , la bataille se donne , & il apprend la nouvelle de la défaite des ennemis ; le sentiment de l'honneur le réduit au désespoir d'avoir manqué à son devoir ; mais Arlequin d'un coup de baguette le transporte avec lui au milieu du camp , où il prétend que son maître étoit à son poste & a fait des prodiges de valeur ; Celio ne veut point augmenter sa honte par cette imposture ; il s'avoue coupable , & est traduit devant le Tribunal comme fuyard , & comme ravisseur de la fille du Docteur qui est disparue ; mais Arlequin

le tire encore de ce péril, il change le Tribunal en moulin à vent, & les quatre Juges courent les uns après les autres au milieu des airs attachés aux quatre aîles de ce moulin. Le fidele Arlequin dont le zèle redouble à mesure qu'il rend des services à son maître, se déguise aussi en Pantalon & en Docteur, pour témoigner en sa faveur; les archers le poursuivent, il se cache dans un sac, en ressort aussi-tôt habillé en femme, ce qui les déconcerte au point qu'ils s'en vont sans l'arrêter. Enfin la fille du Docteur se retrouve; Celio est justifié de toutes façons & obtient la main d'Angélique; mais Arlequin est condamné à passer le reste de sa vie dans une tour qu'il change en une montagne, d'où descend une troupe de sauvages & d'Amazones, qui le défendent contre les soldats qui veulent l'arrêter, ils les terrassent, & après les avoir vaincus, ils terminent la pièce par un ballet agréable.

Ce cannevas qui attire par sa variété beaucoup plus de spectateurs que les pièces Italiennes n'ont coutume d'en avoir, fut apporté en France par Sachi, Arlequin Italien, qui débuta dans le mois de Mai 1767; il a été retouché par

le célèbre Goldoni, qui l'a rendu aussi vraisemblable que peut l'être une pièce à machines; celles qui en font le succès sont très-ingénieuses & de l'invention de M. Veronese, seul chargé de cette partie, mal-à-propos attribuée à M. de Hesse, dans le calendrier intitulé: état des spectacles.

Madame Rosembert a débuté sur ce Théâtre le Mercredi 17 Janvier, par le rôle de Jacinte dans le Peintre amoureux, & de Gertrude dans Mazet. Elle continuera son début dans les rôles de Duégnés. Une voix claire, sonore & étendue, une prononciation nette & distincte, beaucoup d'art dans le chant & de finesse dans le jeu, tout annonce en elle un sujet d'une grande distinction; & les applaudissemens redoublés du public confirment cet heureux présage. Si quelque chose peut servir encore à le justifier, c'est que Madame Rosembert est annoncée comme une élève de M. Duni, à qui le Théâtre Italien est déjà redevable de plusieurs talens, qu'il a formés. Ceux de M. Duni, lui-même, sont d'une supériorité reconnue dès long-tems, par ceux qui aiment que dans la musique, ainsi que dans tous les beaux arts, on produise

160 MERCURE DE FRANCE.

de grands effets avec des moyens simples, qu'on imite la nature sans la charger, & que la profondeur des combinaisons harmoniques ne nuise pas à la mélodie & aux graces du chant.

A R T S.

G R A V U R E.

I.

Portrait en petit & en forme de médaillon de Mgr Louis-Auguste Dauphin de France, né à Versailles le 23 Août 1754, dessiné & gravé par Ch. Etienne Gaucher. A Paris, chez l'auteur, rue St Jacques, maison des Dames de la Visitation. Prix, 3 liv.

CE portrait d'un Prince cher à la nation honore les talens du Sr Gaucher. La gravure en est soignée & finie. L'artiste a fait hommage de son travail à Madame Adelaïde de France.

On peut se procurer chez le même artiste le portrait aussi en médaillon de Ch. Secondat, baron de Montesquieu. Ce

F E V R I E R. 1770. 161
portrait a été dessiné & gravé fidèlement
sur la médaille de Daffier, par G. Ph.
Benoits. Daffier étoit venu exprès de Lon-
dres pour frapper la médaille de l'auteur
de l'*Esprit des loix*. Sa modestie s'y refu-
soit. « Croyez vous, lui dit un jour l'ar-
» tiste Anglois, qu'il n'y ait pas autant
» d'orgueil à refuser ma proposition qu'à
» l'accepter. » Désarmé par cette plaisan-
terie, Montesquieu laissa faire à Daffier
tout ce qu'il voulut.

I I.

Tableau contenant les principaux pavil-
lons qui s'arborent sur les vaisseaux,
dans les quatre parties du monde; par
le Sr Wandick. A Paris, chez l'auteur,
à l'hôtel St François, rue Pavée St An-
dré des Arts, & chez Croisey, mar-
chand d'estampes & de géographie,
quai des Augustins, à la Minerve. Prix
4 liv.

Ce tableau utile des principaux pavil-
lons offre aussi l'image d'un vaisseau avec
l'explication de sa mâture. L'auteur a pre-
senté son ouvrage à Sa Majesté, qui a bien
voulu lui faire la grace de l'accepter.

I I I.

La Pêche à la ligne & la Pêche au filet ;
deux estampes en pendant, d'environ
12 pouces de large, sur 10 de haut.
prix 15 sols chacune. A Paris, chez la
veuve Duchesne, Marchande d'estam-
pes, au bas de la rue S. Jacques au
Coq.

Ces deux estampes ont été gravées d'a-
près les compositions de M. Vernet, par
le sieur Deq, qui a cherché à rendre
l'esprit du dessin qu'il copioit.

On distribue à la même adresse, deux
études en hauteur d'après Wischer. Elles
représentent des figures & des animaux,
de la composition de Berghem. Prix 8 s.
chaque étude.

I V.

Collection de Planches, représentant les
plantes usuelles d'après nature, avec le
port, la forme & les couleurs qui leur
sont propres, gravées d'une manière
nouvelle par M. Regnault, de l'Aca-
démie de Peinture & de Sculpture. A
Paris, chez l'Auteur, rue Croix des

F E V R I E R. 1770. 163

Petits Champs, au magasin des chapeaux des troupes du Roi, Dessain-Junior libraire, Quai des Augustins, Delalain libraire, rue de la Comédie Française, & Lacombe libraire, rue Christine, près la rue Dauphine.

Nous avons déjà annoncé cette importante Collection de plantes, qui se continue avec le plus grand succès. Les Médecins, les Naturalistes & ceux qui ne cultivent les arts que par goût, avoueront sans peine que l'on ne pourroit, par le moyen de l'impression, rendre avec plus de vérité & d'exactitude les différentes sortes de plantes usuelles. M. Regnault imite jusqu'aux nuances des couleurs que donne la nature, & est parvenu par ce moyen à nous faire douter si ce n'est pas la plante elle-même, qui est fixée sur le papier. Des notices intéressantes, jointes à chaque planche, mettent actuellement la Botanique à la portée de tout le monde. La Collection entière formera un herbier peu dispendieux, très-facile à conserver & que l'on consultera toujours avec fruit. On vient de distribuer l'orvale ou route-bonne, la saponaire, la belladone, l'origan sauvage, la roquette sauvage, &c.

 M U S I Q U E .

ACIS & Galathée, cantate à l'italienne parodiée sur la Chacone de M. Berthon; prix 6 liv. avec les accompagnemens, & 3 liv. séparément. A Paris, aux adresses ordinaires de musique. Les vers de ce morceau de musique parodié & bien connu, sont d'un amateur qui possède le double talent de la musique & de la poésie.

Six Sonates à deux dessus pour les hautbois, flutes traversières, ou violons sans basses, d'une exécution facile & à la portée de tous les amateurs; Prix 3 liv. 12 sols.

Plus un premier recueil de chansons avec accompagnement de guitare, & une tablature de cet instrument, dédié à Mlle Trudaine de Montigny; par M. Van-Hecke, ordinaire de l'académie royale de musique. A Paris, chez l'auteur, rue de la vieille Draperie, chez M. Felize, notaire, vis à-vis St Pierre des Arcis; & aux adresses ordinaires.

Six Quatuor pour flûte & violon, ou deux violons, alto & basse, composés par François Joseph Gossec d'Anvers, op. 14. prix 9 liv. A Paris, au bureau d'abonnement musical, cour de l'ancien grand cerf, rue St Denis & des Deux Portes St Sauveur, & aux adresses ordinaires.

Second Recueil de différens airs, à grande symphonie, composés & ajoutés dans plusieurs Operas, & exécutés au Concert Spirituel. Par M. le Berton, Directeur de l'Académie Royale de musique. A Paris, chez de la Chevardiére, rue du Roule, à la croix d'or, & aux adresses ordinaires de musique. prix 6 liv.

Le nom de M. le Berton placé à la tête de ce recueil, doit donner toute confiance sur les morceaux qu'il contient. Ce virtuose a eu soin d'en faciliter l'exécution aux Amateurs. Ces symphonies cependant quoique très-propres à être exécutées dans des Concerts particuliers, font le meilleur effet dans les grands orchestres de Spectacles, & autres.

Six Sonates en duo pour mandoline & violon, dédiées à M. de Fontanieu, composées par Burkoffer, op. v. & premier livre de petits airs avec accompagnement de harpe & plusieurs petites pièces & menuets, dédiées à M. de Savary; par le même op. vi. Prix 6 liv. A Paris, aux adresses ci dessus.

Première & deuxième ariettes avec accompagnement de clavecin, harpe, violon & basse; par M. de St Amans. Prix 2 liv. 8 sols chacune. A Paris, chez l'auteur, rue du Chantre, maison du café militaire & aux adresses ordinaires. Ces ariettes peuvent s'exécuter avec le clavecin seul ou la harpe; les autres parties sont *ad libitum*.

Six Trio pour deux flûtes ou hautbois de L. Hoffmann, maître de musique de la chambre, chez l'Empereur; prix 6 liv. A Paris, chez Huberty, rue des deux Ecus, au pigeon blanc.

Six Trio pour deux violons & basse;

par M. Zappa, œuvre III ; prix 6 liv. chez le même.

Sei Sinfonie à più stromenti, composée dal Signor Gaetano, Pugnani virtuoso di camera e primo violino ala corte di Torino. Opera IX. prix 12 livres. A Paris, chez Venier, éditeur de plusieurs ouvrages de musique, rue Saint Thomas du Louvre, vis-à-vis le château d'eau, & aux adresses ordinaires.

Les *quartetti* & les *quintetti* de ce virtuose, se distribuent chez le même éditeur.

Cérémonies barbares de l'Isle de Baly.

EN 1633, des Officiers Hollandois furent envoyés de Batavia au Roi de l'isle de Baly, voisine de celle de Java, & très-peu fréquentée des Européens. Voici la relation que ces officiers firent à leur général des pratiques qu'ils virent à la mort de la reine mere. Ce recit donne une idée exacte, mais horrible, del'ignorance & de la superstition cruelle de ces barbares insulaires.

168 MERCURE DE FRANCE.

« Les Batiens tirerent d'abord le cada-
 » vre de la maison , par un grand trou
 » fait exprès à la muraille , du côté droit
 » de la porte , dans la ridicule opinion de
 » tromper le diable , que ces insulaires
 » croient aux aguets sur le passage ordi-
 » naire. Les femmes esclaves , destinées
 » à tenir compagnie au mort , précédent ,
 » selon leur rang ; les moins distinguées ,
 » les premières , chacune soutenue d'une
 » vieille femme par derrière , & portée
 » dans un *badi* fort artistement composé
 » de bambous , & orné de fleurs de tou-
 » tes parts. On met devant elles un co-
 » chon de lait rôti , du riz , du betel , &
 » d'autres fruits pour en faire offrande à
 » la Divinité ; & ces malheureuses victi-
 » mes de la plus horrible idolâtrie sont
 » ainsi menées en grand triomphe au son
 » de divers instrumens , à l'endroit où
 » elles doivent être poignardées & brûlées
 » ensuite.

« Chacune y trouve son échaffaud parti-
 » culier à - peu près de la forme d'un au-
 » ge , élevé sur quatre poteaux courts , &
 » bordé de planches des deux côtés. Après
 » leur en avoir fait faire trois fois le tour
 » à mesure qu'elles arrivent , toujours as-
 » sises dans leur *badi* , on les en tire im-
 » médiatement

» médiatement l'une après l'autre , pour
 » les mettre dans ces auges. Aussi - tôt
 » cinq hommes & une ou deux femmes
 » s'en approchent , leur ôtent toutes les
 » fleurs dont elles sont parées , tandis que
 » portant à diverses reprises leurs mains
 » jointes au-dessus de leur tête , elles
 » élèvent les pièces de l'offrande , dont
 » les autres femmes , postées derrière ,
 » s'emparent de même , & qu'elles jettent
 » par terre , ainsi que les fleurs. Quelques-
 » unes lâchent ensuite un pigeon , ou un
 » poulet , pour marquer par-là que leur
 » ame est sur le point de s'envoler vers le
 » séjour des bienheureux.

» A ce dernier signal , on les dépouille
 » de leurs habits jusqu'à la ceinture , &
 » les quatre hommes saisissant la victime ,
 » deux par les bras , qu'elle tient éten-
 » dus , deux par les pieds sur lesquels
 » elle reste debout , le cinquième se pré-
 » pare à l'exécution , & le tout se fait sans
 » qu'on leur bande les yeux. Les plus cou-
 » rageuses demandent quelquefois le
 » poignard , qu'elles reçoivent de la main
 » droite , le passent dans la gauche , &
 » l'ayant baissé respectueusement s'en pi-
 » quent le bras droit , sucent le sang qui
 » découle de la plaie , s'en rougissent les

H

» lèvres , & en impriment une goutte sur
 » le front du bout du doigt qu'elles ont
 » mouillé dans la bouche ; après quoi ,
 » rendant le poignard à leur meurtrier ,
 » Elles reçoivent au côté droit un pre-
 » mier coup entre les fausses côtes , & un
 » second du même côté , sous l'omoplate ;
 » le poignard est enfoncé jusqu'au manche ;
 » de biais , la pointe vers le cœur , & dès
 » que les frayeurs de la mort commencent
 » à se peindre sur leur visage sans qu'il leur
 » échape jamais la moindre plainte , on
 » les laisse doucement tomber sur le ven-
 » tre ; on leur tire les pieds par-derrière ,
 » & on les dépouille en même tems de
 » leur dernier vêtement , de sorte qu'elles
 » restent absolument nues.

» Ceux qui poignent les femmes ,
 » ont 250 petites pièces de monnoie de
 » cuivre de la valeur de 5 sols pour leur
 » salaire. Les plus proches parens s'ils sont
 » présens , ou d'autres personnes louées à
 » cet effet , viennent ensuite laver ces
 » corps sanglans , & les ayant bien net-
 » toyés , ils les couvrent de bois , de façon
 » qu'on n'en voit que la tête , & y mettent
 » le feu ; ils sont ainsi réduits en cen-
 » dres. «

» Toutes ces femmes sont déjà poi-

» gnardées, & plusieurs même en flam-
 » mes, avant que le mort arrive, porté
 » dans le plus superbe Badi de forme
 » pyramidale, ayant onze escaliers ou
 » marches en hauteur & davantage, lié
 » de cordes par le haut aux quatre coins,
 » & soutenu en équilibre par un grand
 » nombre de personnes proportionné à la
 » qualité du mort, & qui va quelquefois
 » à plusieurs centaines. De chaque côté du
 » corps sont assises deux femmes, l'une
 » tenant son parasol, & l'autre un chasse-
 » mouches de crin de cheval, pour en
 » écarter ces insectes : deux de leurs prè-
 » tres précédent de loin, dans une voi-
 » ture particuliere, tenant chacun en
 » main une longue corde, attachée au
 » Badi, comme pour donner à connoître
 » qu'ils mènent le mort au Ciel, & son-
 » nant, de l'autre main, une clochette,
 » avec un tel bruit de gongues, de tam-
 » bourins, de flûtes & d'autres instru-
 » mens, que toute cette cérémonie à
 » moins l'air d'une pompe funèbre, que
 » de la plus joyeuse fête de village.

» Quand le mort a passé tous les bu-
 » chers, qui sont rangés en file sur la
 » route, on le pose sur le sien, qui est
 » tout de suite allumé, & l'on brûle en

172 MERCURE DE FRANCE.

» même - tems la chaise, le banc, &c.
» dont il se servoit pendant sa vie. Tous
» les assistans se mettent alors à faire bonne
» chère, tandis que les musiciens ne ces-
» sent de frapper l'oreille d'une mélodie
» bruyante, assez agréable; cela conti-
» nue jusqu'au soir, que les corps étant
» consumés, les pères & les grands s'en
» retournent chez eux; laissant seulement
» une bonne garde pendant la nuit auprès
» des os; mais, cette fois, on ne conserva
» que ceux de la Reine mere; ceux des
» autres femmes ayant été ramassés &
» jetés le même soir contre la coutume; ce
» qu'on nous fit encore valoir comme une
» attention marquée pour nous, dans la
» vue de nous expédier plus promptement
» en abrégeant ces cérémonies.

» Le lendemain, les os de la reine
» mere, furent rapportés avec une pompe
» égale à celle de la veille, dans son an-
» cien logement, où l'on observe encore
» les formalités suivantes. Chaque jour
» une troupe de musiciens & de Préquiers
» y accompagnent plusieurs vases d'argent,
» de cuivre & de terre, remplis d'eau;
» ceux qui les portent sont précédés de
» deux jeunes garçons, tenant des rameaux
» verts, & marchant devant d'autres char-

» gés du miroir, du *badjou*, ou vêtement,
 » de la boîte au betel du mort, & de ses
 » autres meubles ordinaires. On lave dé-
 » votement les os pendant un mois & sept
 » jours, après quoi, les remettant dans
 » un petit Badi fort propre, on les porte
 » avec le même cortège que le corps, en
 » un lieu nommé *Labec*, où ils sont entié-
 » rement brûlés; les cendres sont recueillies
 » soigneusement dans des urnes, & jetées
 » en mer, à une certaine distance du riva-
 » ge, ce qui termine la cérémonie.

» Quand un Prince ou une Princesse du
 » sang royal, vient à décéder, ses femmes
 » ou esclaves courent autour du corps,
 » faisant des cris & des hurlemens affreux.
 » Toutes demandent avec instances de
 » mourir pour leur maître ou maîtresse;
 » mais le Roi désigne le lendemain, nom
 » par nom, celles dont il fait choix.

» De ce moment jusqu'au dernier de
 » leur vie, elles sont conduites chaque
 » jour de grand matin, sur autant de
 » chariots, & au son des instrumens,
 » hors de la ville, pour y faire leurs dévo-
 » tions, ayant les pieds enveloppés de
 » linge blanc, parce qu'il ne leur est plus
 » permis de toucher la terre à nû, &
 » qu'elles sont regardées comme consa-

» créés. Les jeunes filles , peu au fait de
 » ces exercices religieux , en sont instrui-
 » tes par les vieilles femmes , qui les
 » affermissent en même tems dans leur
 » résolution.

Une femme qui a perdu son mari ,
 » vient lui offrir journallement de nou-
 » veaux mets ; mais voyant qu'il n'y
 » touche point , elle recommence cha-
 » que fois ses lamentations ordinaires ,
 » poussant l'affection à son égard , jusqu'à
 » baiser & arroser de ses larmes , les trois
 » ou quatre premiers jours après sa mort ,
 » *ce qu'elle chérissoit le plus en lui pendant*
 » *sa vie.*

» Ce deuil ne dure pourtant pas jusqu'à
 » la veille des funérailles , pour celles qui
 » se sont dévouées à la mort , parce qu'on
 » leur fait passer cette journée , & toute
 » la nuit suivante , sans fermer l'œil ,
 » dans des danses & des réjouissances con-
 » tinuelles. On s'empresse de leur offrir
 » tout ce qui peut flatter leur goût ; & dans
 » la quantité de liqueurs qu'elles avalent ,
 » il leur reste peu d'objets capables d'ef-
 » frayer leur imagination , d'ailleurs elles
 » sont échauffées par les promesses de leurs
 » prêtres , & par le déplorable aveuglement
 » où sont ces payens sur les délices d'une
 » autre vie.

» On n'oblige cependant aucune fem-
 » me ou esclave à suivre cette barbare cou-
 » tume ; mais celles qui veulent s'y souf-
 » traire , & les autres qu'on en excepte ,
 » quoique pour l'ordinaire elles s'y offrent
 » toutes avec un égal empressement , sont
 » renfermées dans un couvent pour le
 » reste de leurs jours , sans qu'on leur
 » permette jamais la vue d'un homme.
 » Si quelqu'une trouve le moyen de s'éva-
 » der de sa prison , & qu'on la saisisse ,
 » son procès est tout fait ; elle doit être
 » poignardée , traînée dans les rues , &
 » jetée aux chiens pour en être dévorée ,
 » ce qui est le supplice le plus ignomi-
 » nieux dans cette Isle.

» Aux funérailles des deux fils du roi ,
 » morts deputs peu , il y eut 42 femmes
 » de l'un , & 34 de l'autre , poignardées
 » & brûlées de la façon qu'on vient de
 » le dire ; mais les princesses du sang
 » royal sautent elles-mêmes dans le feu ,
 » comme firent chacune des principales
 » épouses de ces deux princes , parce
 » qu'elles se croiroient deshonorées si
 » quelqu'un portoit la main sur elles. On
 » pratique , à cet effet , au-dessus du bû-
 » cher une espèce de pont , qu'elles mon-
 » tent , tenant de la main un papier collé

» sur le front , leur robe retroussée sous
 » les bras ; & dès qu'elles sentent la cha-
 » leur des flammes , elles se précipitent
 » dans le brasier , qui est fermé d'un en-
 » clos carré de palissades de cocotier. Si
 » la fermeté les abandonnoit à cet aspect
 » frémissant , il y a toujours un frere ou
 » un des plus proches parens , prêt à les y
 » pousser & à leur rendre par affection ce
 » cruel office.

» On nous raconta encore que la pre-
 » miere femme du cadet de ces deux
 » princes , fille de la sœur du roi , avoit
 » demandé conseil à son pere , le roi de
 » *Couta* , si elle devoit se brûler ou non ,
 » parce que n'ayant vécu qu'environ trois
 » mois avec son mari , elle croyoit que
 » cette raison & sa grande jeunesse l'au-
 » torisoient à choisir préférablement la
 » vie ; mais , respectant moins la voix du
 » sang dans un enfant chéri que les pré-
 » jugés de la naissance , ce pere lui repré-
 » senta avec tant de force les suites de la
 » flétrissure qu'elle attireroit par - là sur
 » elle & sur toute sa famille , que cette
 » jeune infortunée , s'armant de courage ,
 » sauta gayement dans le feu qui devoit
 » roit déjà le corps de son époux.

» A l'égard des rois regnans , toutes

» leurs femmes ou concubines, souvent
 » au nombre de cent à cent cinquante,
 » se dévouent volontairement aux flam-
 » mes, & c'est une distinction que l'usa-
 » ge leur accorde sur les autres qui doi-
 » vent être auparavant poignardées. Com-
 » me elles marchent ainsi sans contrain-
 » te, il étoit arrivé à la mort du feu roi
 » de Bali, qu'une de ses femmes, prête
 » à suivre l'exemple de ses compagnes,
 » manquant tout-à-coup de contance à
 » la vue de cet horrible appareil, avoit
 » eu cependant assez de présence d'esprit,
 » en approchant du pont pour demander
 » à s'écarter un instant, sous prétexte de
 » satisfaire aux nécessités naturelles, ce qui
 » lui ayant été accordé sans défiance, elle
 » prit la fuite à toutes jambes. La singu-
 » larité du fait, plutôt qu'aucun motif
 » de compassion, lui valut depuis sa li-
 » berté, & l'on nous assura qu'elle venoit
 » encore tous les jours au marché pour
 » vendre ses denrées; mais qu'elle étoit
 » regardée de tous les grands avec le der-
 » nier mépris, quoiqu'une longue ha-
 » bitude l'eût aguerrie à supporter pa-
 » tiemment leurs mordantes railleries.

» Un autre objet de l'indignation de
 » ces peuples, & pour une cause aussi

H. w

178 MERCURE DE FRANCE.

» singulière, c'est la femme esclave que
» le sort appelle à la vile fonction de
» purifier le corps de sa maîtresse défunte
» pendant un mois & sept jours. On la
» croiroit trop honorée de pouvoir l'ac-
» compagner dans l'autre monde avec
» celles qui forment ce nombre ; & c'est
» pourquoi on lui laisse la vie, avec la
» liberté de se retirer où elle veut à la
» campagne, & de pourvoir elle-même
» à sa subsistance.

» Pour prévenir l'infection des cada-
» vres qu'on garde si long-tems dans un
» pays où les chaleurs sont excessives, on
» les frotte journellement de sel, de poi-
» vre & d'aromates, jusqu'à ce qu'ils soient
» exténués & n'aient plus que la peau sur
» les os ; après quoi on les nettoie propre-
» ment de toutes ces drogues qui forment
» une croûte de trois ou quatre doigts d'é-
» paisseur, & c'est ainsi qu'ils sont réduits
» en cendres. Le cercueil qui renferme le
» mort est troué par le fonds, pour donner
» issue aux humeurs qu'on reçoit dans un
» bassin, lequel est vidé chaque jour en
» grande cérémonie. «

*LETTRE à M. H. de P. L. sur un
célèbre imposteur de Reims , nommé
Bertrand.*

LE pyrrhonisme historique a ses bornes, Monsieur, & il est dangereux de les étendre trop loin. La critique a sans doute des droits sur l'histoire, mais ce n'est qu'autant qu'elle est subordonnée aux loix de la discussion. C'est à ces deux objets que doit se rapporter en général l'examen de tous les faits. Je vous entretenois dernièrement de l'histoire du célèbre imposteur Bertrand de Rans. Je vous ajoutois qu'il étoit né à Rheims. Vous avez rejeté bien loin cette assertion, & même la réalité de cet événement, fondé sans doute sur le silence de la plûpart de nos historiens, ou plutôt guidé par cet amour patriotique qui vous distingue, & qui vous porte à défendre en toute occasion l'honneur de votre patrie. Quoi qu'il en soit, votre doute m'a porté à faire quelques recherches sur ce point d'histoire. Voici le résultat de mes découvertes.

Bertrand de Rans ou de Rayns vivoit sur la fin du douzième siècle & au commencement du treizième. Il mena pendant quelque tems la vie d'hermite dans une forêt près de Valenciennes. Ennuyé sans doute de ce genre de vie, il entreprit de se faire passer pour Baudouin I, comte de Flandre & de Haynaut, & empereur de Constantinople; quoique ce prince fût mort depuis plus de vingt ans. Quelques

H vj

traits de ressemblance, joint au bruit qui se répandit alors que cet empereur s'étoit sauvé des mains des infidèles, & qu'il vivoit dans un hermitage, accréditerent cette fourberie. Bertrand parut dans son habit d'hermite, & il en imposa aux yeux de la multitude toujours avide de nouveautés. Une partie des villes, du peuple, & même de la noblesse de Flandre, le reconnut pour son souverain, pour son comte & pour l'empereur de l'Orient. Cette croyance paroissoit d'autant mieux fondée qu'il avoit la taille & plusieurs traits du visage de Baudouin, & qu'il avoit pris dans son hermitage une connoissance particuliere des armoiries, des généalogies & des actions les plus éclatantes de la noblesse du pays. Il se laissa traiter magnifiquement dans les villes de Flandre & de Haynaut où il fut reçu avec beaucoup d'appareil & de grandes démonstrations de joie. En un mot son attentat eut un succès si heureux, que Jeanne, fille aînée de l'empereur Baudouin, alors comtesse de Flandre & de Haynaut, refusant de le reconnoître, fut obligée de mettre des troupes sur pied pour s'opposer à son entreprise; mais comme elle étoit la plus foible, elle pensa être prisonniere au Quenoy, & fut obligée de se renfermer dans le Catelet. Cependant comme l'impofteur faisoit toujours des progrès, elle prit le parti de le faire interroger par son conseil. Bertrand, après avoir écouté attentivement toutes les interrogations qu'on lui fit, répondit avec une fierté étudiée, qu'ayant été fait prisonnier en Bulgarie, il y avoit été retenu près de vingt ans sous une garde qu'il n'avoit pu ni tromper ni corrompre, qu'ensuite on avoit cessé de l'observer avec tant de rigueur, ce qui lui avoit donné lieu de

s'échapper ; qu'en chemin il avoit été repris par d'autres Barbares qui l'avoient mené en Asie sans le connoître ; que pendant une trêve entre les Chrétiens & les Barbares, des marchands Allemands, à qui il s'étoit fait connoître, l'avoient racheté, & qu'il avoit eu le bonheur de revenir chez lui. Sur cette déclaration la comtesse de Flandre envoya en Grèce Jean, évêque de Metelina, & Albert, religieux de l'ordre de St Benoît, qui étoient Grecs, pour s'instruire de la vérité des faits, & savoir si son pere étoit mort ou vivant. Ces envoyés apprirent sur les lieux que l'empereur Baudouin avoit été fait prisonnier près d'Andrinople par le Roi des Bulgares, qu'il avoit été envoyé à la Reine dans la ville de Ternove, qu'il y avoit été mis à mort, & inhumé par une femme originaire du pays de Bourgogne. Cette découverte ne suspendit point les effets de la révolution qui prenoit toujours de nouveaux accroissemens ; de sorte que la comtesse fut obligée d'implorer contre l'usurpateur le secours de Louis VIII. Roi de France. Ce prince s'avança jusqu'à Compiègne, où Bertrand se trouva au jour indiqué sur la foi d'un sauf-conduit. Il y parut avec une suite brillante & nombreuse, vêtu à l'arménienne & en écarlate, portant un bâton blanc à la main. Le Roi le fit interroger publiquement par l'évêque de Beauvais, Milon de Nanteuil. On lui demanda en premier lieu dans quel endroit il avoit prêté foi & hommage au roi Philippe : en second lieu depuis quand & où il avoit été fait chevalier ; enfin où & quel jour il avoit épousé Marie de Champagne. Bertrand se trouva embarrassé & ne sut que répondre, il demanda un délai de trois jours ; mais le Roi, bien convaincu par - là de

l'imposture, lui commanda de sortir du royaume & ne le fit point arrêter parce qu'il avoit un sauf-conduit. Cette aventure déconcerta les projets de l'usurpateur, & le fit abandonner de tous ses partisans. Se voyant ainsi délaissé, il se retira d'abord à Valenciennes; ensuite il se travestit en marchand pour passer en Bourgogne. Mais en chemin il tomba entre les mains d'un gentilhomme Bourguignon, nommé Erard de Châtenai, qui le livra à la comtesse Jeanne, moyennant quatre cens mars d'argent. La comtesse le fit mettre à la question, où il avoua qu'il étoit Champenois, & qu'il se nommoit Bertrand de Reims. On le promena par toutes les villes de Flandre & de Haynaut pour le faire voir au peuple, après quoi il fut publiquement pendu à Lille en 1225. On prétend que cette exécution ne détrompa point le public, & n'empêcha pas le peuple de croire que la comtesse avoit mieux aimé faire mourir son pere que de lui remettre la souveraineté. On va même jusqu'à dire que cette princesse crut, après cette exécution, que c'étoit effectivement son pere, & que par scrupule de conscience elle fonda un hôpital à Lille qu'on nommoit *l'Hôpital Comtesse*, où l'on voyoit une potence peinte aux vitres & aux murailles, & même brodée aux courtines des lits, pour marquer, dit-on, le sujet de cette fondation. Mais cette tradition paroît destituée de fondement, & ne prévaudra jamais contre l'aveu du coupable, & contre le témoignage des historiens contemporains qui gardent à ce sujet le plus profond silence.

Tel est le fait, Monsieur, accompagné de toutes ses circonstances. Reste à voir quels sont les auteurs qui nous ont transmis cet événement, &

fi d'après leur témoignage on peut compter sur la vérité du fait, & assurer que notre imposteur étoit de Reims. Quatre auteurs connus & antérieurs à notre siècle, parlent de ce trait d'histoire; sçavoir, Jean Iper, dans sa chronique de St Bertin; Jacques Meyer, dans ses annales de Flandre & dans sa chronique abrégée de la même province; Locrius, dans sa chronique des Pays-Bas, & Jean-Baptiste de Rocoles, dans son livre des *Imposteurs infignes*. Il y a tout lieu de croire que de Rocoles n'a rapporté ce fait que d'après Meyer & Locrius, & que ceux-ci n'en ont parlé que d'après la chronique de St Bertin. C'est donc à ce dernier ouvrage qu'il faut nous arrêter pour trouver la source de la tradition. La chronique de Jean Iper a toujours passé pour un monument précieux de notre histoire chez les écrivains anciens & modernes. Cet auteur, plus connu sous le nom de *Joannes Iperius*, parce qu'il étoit d'Ipres, vivoit dans le quatorzième siècle, cent ans environ après l'événement en question. Il fut abbé de St Bertin & composa l'histoire de son monastere, qui comprend tout ce qui s'est passé dans le pays depuis l'an 590 jusqu'en 1294. Cette histoire est restée manuscrite jusqu'au commencement de ce siècle que D. Marrenne l'a insérée dans son *Thesaurus anecdotorum*, tom. 3. Jean Iper jouissoit d'une si grande considération parmi ses contemporains qu'on l'appeloit par excellence, *vir pius & eruditus*; & tous ceux qui, après lui, ont écrit sur l'histoire de Flandre, ont fait un grand usage de sa chronique comme d'un monument historique des plus certains: cela seul suffiroit pour donner aux faits que cette chronique renferme tout le degré de certitude qu'on peut désirer en fait d'histoire; mais ce qui doit nous

tendre cet ouvrage encore plus précieux , c'est que Jean Iper n'a travaillé lui-même que sur les mémoires de trois de ses prédécesseurs , contemporains de la plûpart des événemens que cette chronique renferme. Le premier est Folquin , moine de St Bertin , qui vivoit dans le dixième siècle. Le second est Simon , abbé de cette même abbaye , mort en 1148. Le troisième est un anonyme qui vivoit & écrivoit en 1229 , tems auquel Bertrand a donné à toute la Flandre le spectacle de son imposture. Il en résulte que le fait en lui-même paroît des plus certains & des mieux constatés. Il ne me reste plus qu'à vous prouver que notre imposteur portoit le nom de *Reims* , & qu'il en étoit. *Moreri* , & d'après lui les auteurs du nouveau dictionnaire historique portatif , le nomment *Bertrand de Rans*. La chronique de Meyer & les annales de Flandre le nomment *Bertrand de Rayns*. Cette variété pourroit faire naître quelques doutes sur la circonstance du nom , & je me laisserois aller moi-même à cette opinion si la chronique de St Bertin ne levoit pas entièrement la difficulté. Voici les termes de cette chronique. *Quæstionatus & interrogatus (Bertrandus) quis esset ; fassus est se esse Gallicum , de comitatu Campaniæ , vocatumque Bertrandum de Remis*. Ce passage , à ce qu'il me semble , ne peut s'interpréter autrement qu'en disant que Bertrand avoit pris pour son nom le nom de sa patrie , ainsi qu'il étoit en usage alors , & qu'il étoit natif de Reims. Cette remarque me paroît suffisante , Monsieur , pour faire cesser votre doute à cet égard , & pour confirmer l'opinion où je suis que ce fameux imposteur étoit de Reims. Ce qui peut avoir donné lieu à Meyer d'avoir défigurè le surnom , c'est qu'il aura tra-

vaillé sur l'exemplaire manuscrit de la chronique de St Bertin, & qu'il aura lu *Bertrandum de Rayns*, ou qu'il aura voulu franciser le nom latin. D'un autre côté Moreri en aura fait un nom propre & l'aura appelé *Bertrand de Rans*. Rien n'est si commun dans l'histoire que ces confusions de noms ; mais encore un coup les termes de la chronique imprimée sont trop clairs pour être susceptibles de la moindre équivoque. Quant au fait historique en lui même, il n'a rien qui choque la vraisemblance. L'histoire est pleine de pareils traits ; & les annales de la république romaine nous en fournissent entr'autres un exemple dont toutes les circonstances sont si frappantes par leur ressemblance, que je crois devoir le mettre ici en parallèle avec l'aventure de Bertrand de Reims.

Amatius, Romain de naissance & aventurier célèbre, étoit de la plus basse extraction. Cet homme, né avec un génie audacieux, chercha, à l'aide de la plus grossière imposture, à s'élever au-dessus de sa fortune. A la faveur de la ressemblance du nom, * il se donna pour le petit-fils du fameux Marius, & pour le fils de celui qui périt dans Preneste, étant consul à l'âge de vingt ans. Il se prétendoit en conséquence parent des Césars ; & du vivant même du Dictateur il eut assez de hardiesse pour rendre publique son imposture & assez d'intrigue pour la faire réussir jusqu'à un certain degré. Déjà quelques Dames de la parenté de César le reconnoissoient, & il marchoit accompagné d'un très-grand nombre de partisans. Ceci se pas-

* Il avoit changé une lettre de son nom & substitué un R au lieu d'un T, ce qui faisoit Amarius.

soit dans le tems de la dernière guerre que fit César. Amatius mit alors la prudence du jeune Octave à une dangereuse épreuve. Sachant que ce neveu, chéri du Dictateur, arrivoit à Rome, il alla à sa rencontre jusqu'au Janicule avec toute sa troupe, demandant à être salué & reconnu pour parent. Octave ne fut pas peu embarrassé. Il connoissoit la fourberie, & il n'avoit garde de l'autoriser par son suffrage. D'un autre côté il pouvoit y avoir du risque à rebuter un homme si bien accompagné. Il prit un sage tempérament. « César, » dit-il à Amatius, est le chef de notre maison » comme de tout l'empire. C'est par lui que vous » devez vous faire reconnoître. Sa décision sera » pour moi un ordre absolu auquel je me soumet- » trai sans balancer. « Lorsque César fut de retour à Rome, l'imposteur, loin de se cacher, eut l'insolence de se mesurer en quelque façon avec lui, & le Dictateur ayant admis le peuple à venir le saluer dans ses jardins; cet homme du néant se plaça sous une arcade voisine, où il eut une cour presqu'aussi nombreuse. César se hâta de mettre fin à cette dangereuse comédie. Il se fit rendre compte de l'histoire de cet homme, & ayant appris qu'il étoit originairement maréchal, il le bannit de l'Italie. Après la mort du Dictateur, Amatius reparut dans Rome. Il recommença à amener le peuple, & feignant un grand zèle pour venger la mort de César, il menaçoit déjà les auteurs de cette mort, & même tous les sénateurs auxquels il faisoit appréhender les dernières violences. Antoine les délivra de ce danger. Le faux Marius fut arrêté par son ordre & étranglé dans la prison. Cette exécution militaire étonna le sénat, mais la

F E V R I E R. 1770. 187

nécessité & l'utilité de la chose firent oublier l'ir-
régularité du procédé.

Je suis très-parfaitement, Monsieur, &c.

D. FOURNIER, Bénédictin ;
bibliothécaire de l'abbaye de
St Nicaise de Reims.

T R A I T D E P I É T É

F I L I A L E.

M. de allant rejoindre son régiment
il y a dix ou douze ans, s'occupa pen-
dant sa route à faire quelques recrues
dont il avoit besoin pour completer sa
compagnie; il trouva plusieurs hommes
dans une petite ville où il demeura une
semaine. L'avant-veille de son départ il
se présenta encore un jeune homme de
la plus haute taille & de la figure la plus
intéressante; il avoit un air de candeur &
d'honnêteté qui prévenoit pour lui; M.
de ne pût s'empêcher à la première
vue de souhaiter d'avoir cet homme
dans sa compagnie; il le vit trembler en
demandant qu'on l'engageât; il prit ce
mouvement pour l'effet de la timidité, &

peut-être de l'inquiétude que peut avoir un jeune homme qui sent le prix de la liberté, & qui ne la vend pas sans regrets; il lui montra ses soupçons en tâchant de le rassurer. Ah! Monsieur, lui dit le jeune homme, n'attribuez pas mon désordre à d'indignes motifs; il ne vient que de la crainte d'être refusé; vous ne voudrez peut-être pas de moi, & mon malheur seroit affreux. Il lui échappa quelques larmes en achevant ces mots; l'officier ne manqua pas de l'assurer qu'il seroit enchanté de le satisfaire, & lui demanda vite quelles étoient ses conditions? Je ne vous les propose qu'en tremblant, répondit le jeune homme; elles vous dégoûteront peut-être; je suis jeune, vous voyez ma taille; j'ai de la force; je me sens toutes les dispositions nécessaires pour servir; mais la circonstance malheureuse dans laquelle je me trouve, me force de me mettre à un prix que vous trouverez sans doute exorbitant; je ne puis rien en diminuer; croyez que sans des raisons très-pressantes je ne vendrois point mon service; mais la nécessité m'impose une loi rigoureuse; je ne puis vous suivre à moins de cinq cens liv. & vous me percez le cœur si vous me refusez.

F E V R I E R. 1770. 189

Cinq cens liv. reprit l'officier! La somme est considérable, je l'avoue; mais vous me convenez, je vous crois de la bonne volonté; je ne marchanderai point avec vous; je vais vous compter votre argent; signez, & tenez vous prêt à partir après demain avec moi.

Le jeune homme parut pénétré de la facilité de M. de ... il signa gayement son engagement, & reçut les cinq cens liv. avec autant de reconnoissance que s'il les avoit eues en pur don. Il pria son Capitaine de lui permettre d'aller remplir un devoir sacré, & lui promit de revenir à l'instant. M. de ... crut remarquer quelque chose d'extraordinaire dans ce jeune homme; curieux de s'éclaircir, il le suivit sans affectation; il le vit voler à la prison de la ville avec un empressement qui ne lui permit pas d'appercevoir son Capitaine, frapper avec une vivacité singulière à la porte, & se précipiter dedans aussi tôt qu'elle fut ouverte: il l'entendit dire au géolier, voilà la somme pour laquelle mon pere a été arrêté; je la dépose entre vos mains, conduisez-moi vers lui, que j'aye le plaisir de briser ses fers. L'officier s'arrête un moment pour lui laisser le tems d'arriver seul au-

près de son pere, & s'y rend ensuite après lui. Il voit ce jeune homme dans les bras d'un vieillard qu'il couvre de ses caresses & de ses larmes, à qui il apprend qu'il vient d'engager sa liberté, pour lui procurer la sienne; le prisonnier l'embrasse de nouveau; l'officier attendri s'avance: consolez-vous, dit-il au vieillard; je ne vous enleverai point votre fils, je veux partager le mérite de son action; il est libre ainsi que vous, & je ne regrette point une somme dont il a fait un si noble usage; voilà son engagement & je le lui remets; le pere & le fils tombent à ses pieds; le dernier refuse la liberté qu'on lui rend; il conjure le capitaine de lui permettre de le suivre; son pere n'a plus besoin de lui; il ne pourroit que lui être à charge; l'officier ne peut le refuser. Le jeune homme a servi le tems ordinaire; il a toujours épargné sur sa paye quelques petits secours qu'il a fait passer à son pere; & lorsqu'il a eu le droit de demander son congé, il en a profité pour aller servir ce pere, qu'il nourrit actuellement du travail de ses mains.

A N E C D O T E S.

I.

EN 1715 il y eut une grande éclipse de soleil ; quelques jours avant qu'elle arrivât , on l'annonça dans les papiers publics , on en cria la description dans les rues de Londres ; il y avoit alors un envoyé de Tripoli ; il acheta cette description , se la fit traduire , & fut très-étonné de voir qu'on en marquoit précisément le commencement & la fin. « Ces Anglois » sont foux, s'écria-t-il ; ils s'imaginent savoir avant le tems , le moment préfix » où il plaira au Tout - Puissant de nous » dérober le soleil ; nos Musulmans ne » seroient pas en état de le faire ; assurément Dieu n'a pas révélé aux Infidèles » ce qu'il cache aux vrais Croyans. » On s'amusa beaucoup de ce raisonnement ; & l'envoyé ne put revenir de sa surprise lorsqu'il vit l'éclipse arriver comme on l'avoit prévu ; le lord Forfax lui demanda alors ce qu'il pensoit après cela des astronomes Anglois. « Ils tirent leurs con- » noissances de l'enfer, répondit l'envoyé ;

» c'est le diable seul qui les a instruits,
 » car il est impossible d'imaginer que
 » Dieu daigne communiquer ses lumières
 » res à de malheureux Infidèles. »

I I.

Le lord comte de venoit d'être élevé à la place de secrétaire d'état ; il avoit été lui-même prendre sa patente dans le cabinet du Roi ; une foule de courifans s'assemble autour de lui , chacun s'empressoit d'être le premier à le féliciter. Son fils se trouvoit par hasard au milieu d'eux ; il l'appela : que ce spectacle ne vous abuse point , mon fils ; depuis trois heures je ne suis ni plus grand ni meilleur que je n'étois ; ce n'est pas à moi qu'on rend ces honneurs , c'est à ma patente de secrétaire d'état ; elle les a reçus sous mon prédécesseur , elle les aura encore sous mon successeur ; ils la suivent dans toutes les mains où elle passe ; & quand je ne l'aurai plus , vous verrez toute cette foule disparaître.

I I I.

La métempsycose est un des principaux dogmes de la religion des Bramines ;
 c'est

c'est à cette opinion qu'un capitaine anglois dût la vie que lui alloient arracher les Indiens de la côte de Malabar. Il chafsoit un jour, & peu au fait de la mythologie du pays, il tira sur un oiseau que les Malabariens mettent au nombre de leurs dieux du premier rang; il le tua; un Indien le vit & l'accusa d'un déicide. Les habitans des villages voisins s'assemblerent aussi-tôt, se saisirent du sacrilège & le condamnerent à la mort; il n'avoit plus d'espérance de l'éviter; les Indiens furieux paroissoient résolus à venger leur dieu. Un Juif, instruit du malheur de l'Anglois, fendit la presse qui l'entouroit, & faisant semblant de se prosterner pour prier, il dit à l'Anglois: « Vous
 » n'avez qu'un seul moyen de vous sauver, tentez-le & dites à ce peuple:
 » Mon pere est mort il y a quelque tems;
 » son corps a été jeté dans la mer, & son
 » ame a passé dans celui d'un poisson.
 » Comme je me promenois sur le bord
 » de la mer, le poisson mon pere a paru
 » sur l'eau; dans ce moment l'oiseau que
 » j'ai tué fondoit sur lui pour le devorer à
 » mes yeux; devois-je le souffrir? Je ne
 » lui ai donné la mort que pour l'empêcher
 » de la donner à mon pere.» L'Anglois

s'empressa de répéter ce discours aux Indiens ; ils furent satisfaits de cette justification , & le délivrèrent,

I V.

Le Prince de Conti demanda à Campra ce qu'il pensoit de l'opéra d'Hypolite & Aricie , par M. Rameau. Campra répondit : « Il y a dans cet opéra assez de musique pour en faire dix.

V.

On donna à Lulli un prologue d'Opéra, qu'on trouvoit excellent. La personne qui le lui présenta , le pria de le vouloir bien examiner devant elle. Lorsque Lulli fut au bout, on lui demanda s'il n'y trouvoit rien à redire. *Je n'y trouve qu'une lettre de trop*, répondit-il, *c'est qu'au lieu qu'il y ait fin du prologue, il devoit y avoir si du prologue.*

V I.

Acajou, Opéra comique en 3 actes, de M. Favart, tiré de l'ingénieur romain d'Acajou, de M. Duclos, attira un concours si prodigieux, que le jour de la clôture, la barrière qui séparoit l'orchestre

du parterre se brisa ; pour la raccommo-
 der on fut obligé de faire sortir hors de la
 salle toutes les personnes qui remplis-
 soient le parterre. Mais ce fut en vain ,
 le monde qui étoit sur le Théâtre y des-
 cendit pour faire place à de nouveaux
 Spectateurs qui comblèrent entièrement
 le lieu de la scène. Il n'avoit pas été pos-
 sible dans cette confusion de rendre l'ar-
 gent à ceux qu'on avoit fait sortir. Plusieurs
 l'exigeoient avec menaces. Six des plus
 mutins furent arrêtés. M. Monet se com-
 porta en cette occasion avec beaucoup de
 prudence. Il fit relâcher ceux que l'on
 avoit mis au corps de garde , il paya les
 mécontents d'une harangue moitié plai-
 sante , moitié pathétique , qui lui conci-
 lia tous les esprits. Jamais représentation
 n'avoit été si lucrative , toutes les places
 étoient à six francs , & le Théâtre étoit
 si rempli qu'il n'y pouvoit paroître qu'un
 acteur , à la fois. Il n'y eut point de
 symphonie , point de ballets , on n'enten-
 dit rien , pas même le compliment ; on
 applaudit beaucoup & tout le monde se
 retira satisfait , moins cependant que l'en-
 trepreneur.

ARRÊTS, LETTRES-PATENTES, &c.**I.**

ARRÊT du conseil d'état du Roi, du 31 Juillet 1769, qui, sans s'arrêter à l'appel interjeté par le Sr Balavoine de la Trulliere, des ordonnances de M. l'intendant de Tours, des 11 Janvier & 3 Février 1766; par lesquelles ledit Sr Balavoine avoit été condamné au paiement des droits de francs-fiefs des métairies du Livet, de la Touraille & de la Grestiere, ci-devant tenues en fief & depuis abournées & acensivées par les seigneurs de fiefs; ordonne l'exécution desdites ordonnances: & pour la liquidation desdits droits & la fixation des époques, renvoie les parties devant ledit Sieur intendant, & condamne ledit Balavoine en tous les dépens.

I I.

Arrêt du conseil d'état du Roi, du 13 Octobre 1769, en interprétation de la déclaration du Roi du 2 Avril 1768, concernant les pensions d'oblats.

I I I.

Arrêt du conseil d'état du Roi du 7 Novembre 1769, qui, en cassant une sentence de l'élection de Pontoise, du 13 Juillet 1769, ordonne l'exécution des précédens réglemens relatifs à l'expiration des abonnemens pour les droits de marque & contrôle sur les ouvrages d'or & d'argent; no-

tenement de la sentence de l'élection de Paris, du 15 Janvier 1733, & de l'arrêt de la cour des aides de Paris du 17 Février 1734: en conséquence condamne le Sr Gaudron, orfèvre de Pontoise, au paiement des droits de marque & contrôle sur des ouvrages non finis, trouvés chez lui à l'expiration de l'abonnement qui avoit eu lieu pendant le précédent bail, entre le fermier & les orfèvres de ladite ville.

I V.

Déclaration du Roi donnée à Versailles le 20 Novembre 1769, concernant les requêtes civiles.

V.

Lettres patentes du Roi, données à Versailles le 24 Novembre 1769, qui confirment l'acquisition faite de divers bâtimens en faveur du collège & de l'académie royale de Chirurgie.

V I.

Arrêt du conseil d'état du Roi, du 7 Décembre 1769; qui ordonne que les contrats & actes passés en doubles minutes seront contrôlés, tant sur la premiere que sur la seconde minute, dans la quinzaine de leur date, aux bureaux de la résidence de chacun des notaires qui les recevront; & que les droits de contrôle qui en résulteront, seront payés sur l'une des deux minutes seulement; savoir, par le plus ancien des deux notaires qui auront instrumenté, lorsqu'ils seront domiciliés l'un & l'autre dans l'arrondissement du même bureau, &

198 MERCURE DE FRANCE.

par celui dans le district duquel le lieu où l'acte aura été fait, se trouvera situé, s'ils résident dans deux villes ou deux provinces différentes.

V I I.

Edict du Roi, donné à Versailles au mois de Décembre 1769, & enregistré en parlement le 15 Janv. 1770; qui proroge la levée & perception des deux sols pour liv. du dixième jusqu'au premier Janvier 1772.

V I I I.

Déclaration du Roi, donnée à Versailles le 7 Janvier 1770; qui ordonne que les fonds de la caisse des amortissemens, seront employés, pendant huit années, au remboursement des sommes anticipées sur les revenus du Roi.

I X.

Arrêt du conseil d'état & lettres - patentes du Roi du 21 Décembre dernier, par lesquels Sa Majesté a donné attribution au Sieur de Sarrine, conseiller d'état, lieutenant - général de police, & aux officiers tenant au châtelet, la chambre du conseil de police, pour connoître de la faillite du nommé Billard, ci-devant caissier de la ferme des postes, juger de toutes les contestations nées & à naître, tant au civil qu'au criminel, circonstances & dépendances, & lui instruire son procès ainsi qu'à ses complices, auteurs & adhérens, sur les conclusions du Sieur Moreau, procureur de Sa Majesté audit châtelet, à la charge de l'appel en la grand'chambre du parlement de Paris.

A V I S.

I.

Calendrier intéressant pour l'année 1770 ;
ou almanach physico économique ; par
M. S. D. A Bouillon, aux dépens de la
société typographique ; & se trouve à
Paris , chez Lacombe , libraire , rue
Christine , 12 sols broché.

CE calendrier , réellement intéressant , contient
une histoire abrégée & raisonnée des indications
qu'on a coutume d'insérer dans la plupart des ca-
lendriers. Celui-ci est divisé en dix colonnes ; la
première marque le quantième du mois , la 2.^e. le
jour de la semaine , la 3.^e. la fête du jour , la 4.^e. la
lettre dominicale , la 5.^e. l'épacte , la 6.^e. le lever
du soleil , la 7.^e. son coucher , & les trois dernie-
res , le lever de la lune , son coucher & ses phases.
Au haut des cinq premières colonnes on trouve la
durée des jours pendant le mois correspondant ,
déterminée par celle de leur accroissement ou de
leur diminution. A la suite du calendrier on a mis
la recette de plusieurs secrets récréatifs & utiles sur
lesquels on peut compter ; ils sont tous fondés sur
les principes certains de la physique ; & on ne doit
point les confondre avec les collections de secrets
recueillis par l'ignorance & l'enthousiasme , &
dont le public crédule a souvent été la dupe. On
se propose de varier tous les ans cette dernière par-

tie qui formera dans la suite une collection aussi curieuse qu'intéressante.

I L.

Etat actuel de la musique du Roi & des trois spectacles de Paris. A Paris, chez Vente, libraire, au bas de la Montagne Ste Genevieve.

Le mérite de cet almanach est déjà connu ; il fait connoître aux auteurs les usages des différens spectacles pour la lecture & la représentation des pièces nouvelles ; il instruit le public des vacances de divers théâtres & de leurs jours de relâche ; on parle, dans une espèce de préface, de plusieurs projets pour construire une nouvelle salle pour la Comédie Françoisé. Celui de M. Liégeon est exposé avec plus de détails, comme celui qui offre le plus de moyens pour remplir les vues politiques du ministère, en rapprochant le spectacle national aussi près qu'il est possible de la rue Dauphine, & en formant une place publique dans l'un des quartiers de Paris, où depuis long-tems on en desiroit une. L'artiste qui a conçu ce projet, se borne pour la masse principale à ces quatre objets. « Le premier consiste à faire du carrefour de Bussy, une place décorée uniformément & grande à-peu-près comme l'est celle des Victoires. Le second, à couper une rue de vingt-sept pieds de largeur dans le corps actuel du bâtiment de la Comédie Françoisé jusqu'à la rue des mauvais garçons, & de la prolonger dans sa première issue jusqu'au cul de sac de Rohan. Le troisième de percer une autre rue en retour d'équerre, laquelle aboutira dans celle de St André-des-Arts, en face de la rue des Augustins ; & le quatrième,

» d'élargir de six pieds la rue des Mauvais Garçons
 » dans toute sa longueur, & d'isoler ainsi le nou-
 » veau bâtiment dont la principale entrée formera
 » l'une des façades de la place vis-à-vis la rue
 » Dauphine. »

I I E.

Le Sr Arnaud, marchand parfumeur du Roi, rue Traversiere, au coin de celle du Hasard, près la fontaine de Richelieu, à Paris, continue de faire & de vendre la *Pâte royale*, si connue depuis bien des années pour blanchir, adoucir les mains, & en ôter les taches, telles que les rougeurs, boutons & engelures; elle est d'une odeur très agréable, & de qualité à pouvoir être transportée dans les lieux les plus éloignés; plusieurs particuliers s'ingèrent à vouloir l'imiter, ils ne parviennent qu'à tromper le public, attendu que celle qu'ils distribuent est sujette à corruption, ce qui fait que par la suite elle peut faire plus de mal que de bien à ceux qui s'en servent; la bonne & véritable, pareille à celle dont le Roi fait usage, se vend dans des pots de terre grise de Flandre, enveloppée, ficelée, cachetée d'un cachet où le nom de l'auteur est gravé autour. Il y a des pots doubles de 8 livres; les ordinaires sont de 4 liv. lorsqu'on les rapporte vides; ceux de huit sont à sept, & ceux de quatre à trois livres dix sols.

Il vend aussi toutes sortes de poudres, pomma-
 des & eaux de senteurs, sur-tout celle de Jouvence.

Elle est très-bonne pour détruire les boutons,
 rougeurs & cuillons.

I V.

Be. St Malecot, maître perruquier, ayant ce-

L. V.

202 MERCURE DE FRANCE.

marqué que les perruques perdent leur forme après quelques jours de service, parce que l'humidité occasionnée par la sueur ou par la pommade en fait gonfler la coëffe & la retire, a imaginé de substituer à ces coëffes faites ordinairement avec du fil ou de la filofelé, des reseaux tissus avec des cheveux. Ces nouveaux reseaux seront plus élastiques & moins sujets à recevoir la crasse & l'humidité ; les perruques se déformeront moins ; ceux qui, pour quitter la perruque attendent que leurs cheveux soient repoussés, n'auront pas à craindre qu'un tissu de cheveux rase ou casse leurs cheveux naissans ; le Sr Malcscot substitue avec le même avantage, des rubans de cheveux aux rubans ordinaires pour monter les toques des Dames ; il demeure à Paris, rue Ste Croix de la Bretonnerie.

V.

On connoît les effets salutaires de l'eau de Montpellier ; le Sr Jean Saury en obtint le privilège d'après un certificat signé de douze personnes de l'art, tant médecins que chirurgiens de Montpellier qui assurent que cette eau réussit particulièrement dans les maladies vénériennes, dans les écrouelles, les dartres, le rhumatisme chronique, & certaines affections de l'estomach. M. Cadet, de l'académie royale des sciences, en a fait une analyse qui en démontre la salubrité ; il y a près de deux ans que ce médicament s'administre avec succès à Montpellier & aux environs. On le distribue à Paris, chez la Dlle Madeleine Bosquet, demeurant sur le Boulevard de la Chaussée d'Antin, maison du Sieur Hazard, maître charron, à côté du dépôt des Gardes-Françoises ; & à Mont-

pellier, chez la Dlle Canclade, rue de la Vieille Intendance, vis-à-vis le puits des Esquilles. Les bouteilles sont de pinte & du prix d'une livre dix sols; elles sont cachetées & étiquetées: *Eau de Montpellier.*

V I.

Le Sieur Granchet, à qui l'on doit de nouveaux étriers à ressorts, préférables à ceux d'Angleterre, vient de perfectionner la bassinoire angloise; cette bassinoire reçoit la chaleur de l'eau chaude qu'elle contient; elle est fermée hermétiquement, & n'est par conséquent point sujette à laisser dans le lit aucune impression de moiteur. Sa chaleur se conserve plus long-tems ~~ce qui fait~~ qu'on peut s'en servir pour bassiner plusieurs lits. On peut placer aussi commodément cette bassinoire dans les voitures & la mettre sous les pieds; son prix est de 24 livres, y compris le chevalet, l'entonnoir & le manche. Le Sieur Granchet tient toujours le magasin anglois à la descente du pont Neuf, quai de Conti; on trouve chez lui des tableaux peints sur verre, d'une composition agréable à 9 l. la pièce, & des chaînes de montre en acier, incrustées en or de couleur.

V I I.

Les parens qui désireront que leurs enfans apprennent sans aucuns frais (par un homme instruit & en place, demeurant aux environs des Invalides) l'architecture militaire, l'architecture civile, le dessin de la carte, le trait & la perspective, s'adresseront au R. P. Bridoud, docteur en Sorbonne, professeur de théologie & carme

l vj,

de la place Maubert , qui donnera les éclaircissemens nécessaires.

LETTRE à l'Auteur du Mercure.

MONSIEUR,

L'auteur d'un ouvrage qui a pour titre: *Etat actuel de la Musique du Roi & des trois Spectacles de Paris*, en me faisant l'honneur de me comprendre dans le nombre des artistes qui ont déployé dans les productions de leur génie tout ce que l'art & l'expérience ont pu leur suggérer de plus noble & de plus grand pour composer différens projets de construction d'un théâtre françois, indique une espèce de concours entre MM. Dameun, Douailly, Liégeon & moi, dont je n'ai eu jusqu'ici aucune connoissance.

Cet auteur, en rendant compte du choix des emplacements que chacun des artistes a eû en vue, dit que mon plan est composé sur le terrain actuel de l'hôtel des Monnoies. Quel est ce terrain actuel de l'hôtel des Monnoies? Est-ce l'emplacement où l'on construit, sous ma conduite & sur mes dessins, le nouvel hôtel des Monnoies? Cela n'est pas présumable. Si c'est sur l'emplacement de l'ancienne monnoie, je suis trop éloigné d'applaudir au choix de cette position pour la proposer moi-même. Sans doute que l'auteur de l'ouvrage dont il s'agit a été mal informé; je lui dois néanmoins des remerciemens de l'opinion favorable qu'il paroît avoir d'un artiste qui n'a pas l'honneur de le connoître, & qui desireroit bien mériter

les éloges que cet auteur lui fait partager avec MM. Dameun, Douailly & Liégeon. Je vous prie instamment, Monsieur, de vouloir bien insérer cette lettre dans le prochain Mercure.

J'ai l'honneur d'être, &c.

ANTOINE, architecte.

*LETTRE de M. Feutri à l'Auteur du
Mercure.*

Paris, ce 6 Décembre 1769.

MONSIEUR,

Je viens de lire la lettre que vous avez insérée dans le Mercure de ce mois, pag. 235, sur l'épreuve de mes canons, faite à Rochefort le 4 Septembre dernier. Je n'aurois pas cru, je l'avoue, devoir jamais être dans le cas de me justifier; n'importe: voici ma réponse, dont vous voudrez bien, sans doute, Monsieur, faire également part au Public: *Audi Partem*. C'est une des loix fondamentales de la justice, & certainement vous les connoissez toutes mieux que moi..

Ma pièce de douze, & celle d'une livre de balte, ont soutenu les efforts de la poudre, puisqu'elles existent, & cette dernière a chassé son boulet à plus de mille toises; ce qui a paru assez extraordinaire dans un canon de ce petit calibre*, & ce que tout:

* Quels avantages les corps d'infanterie ne tiroient-ils pas de semblables petites pièces.

Rochefort peut certifier. J'attends ici ces deux pièces, Monsieur, pour les produire au grand jour, & les éprouver de nouveau avec plus de rigueur encore, après avoir seulement changé leurs bouchons de culasse, & cette épreuve peut se faire sans tourillons. Je supplie donc ce même Public, qui a quelquefois daigné accueillir mes foibles ouvrages en littérature, de suspendre son jugement jusqu'alors. Ce n'est pas le premier procès perdu dans telle ou telle juridiction, que l'on eût gagné par appel dans un autre tribunal. Au fond, ce n'est pas de ces deux pièces dont il devoit être question ici, mais de mes systèmes, de leur développement, de leur susceptibilité d'amélioration; enfin, du parti que l'on pourroit tirer de leur auteur, sans chercher à le décourager. Un essai n'est pas une chose parfaite, & je n'ai fait qu'un essai. Quand bien même donc ces premières pièces seroient aussi mauvaises que quelques personnes le prétendent, le système n'en est pas moins bon, avec les changemens que je peux y faire. Au reste, j'espère très-fort, Monsieur, n'en pas demeurer à cette tentative; je me flatte aussi, par les connoissances que j'ai acquises dans les Forges, & dans Rochefort même, de perfectionner des projets dont l'état me saura peut-être gré quelque jour. Au surplus, je dois tout attendre de mon travail, de ma persévérance, & sur-tout de la haute protection que le Ministère de la Marine accorde à ceux qui, en épuisant leur santé & leur fortune en recherches utiles, s'efforcent de contribuer à la gloire de nos armes. Je finis en vous priant d'observer, Monsieur, que dans ces expériences dispendieuses où j'ai employé dix-huit mois, pendant lesquels j'ai essuyé des obstacles de tout genre, ce que savent tout le Périgord & l'Angoumois, j'ai été principalement

soutenu par un citoyen généreux & patriote, qui, ayant examiné mes plans & mes modèles dès l'année 1767, a paru désirer que je les exécutasse. Ses talens militaires, son grade supérieur, ses lumières étendues & sa naissance élevée, seroient d'un grand poids dans ma cause, s'il m'étoit permis de nommer cet homme respectable; mais, certes, la postérité n'ignorera point un procédé aussi noble que rare.

J'ai l'honneur d'être avec des sentimens respectueux,

M O N S I E U R ,

Votre très-humble & très-obéissant
serviteur, FEUTRI.

NOUVELLES POLITIQUES.

De Warsovie, le 20 Décembre 1769.

LES Confédérés continuent de faire des incursions en différentes parties du Royaume, malgré les efforts que font les Russes pour les empêcher de se réunir & de marcher en corps. Ces jours derniers il en a paru un détachement aux environs de cette ville.

Quelques lettres portent que les Troupes Russes qui avoient tenté quelques entreprises sur Bender, sous les ordres du Général major de Wilgenstein se sont retirées & ont rejoint le corps du général Panin.

De Stockholm, le 19 Décembre 1769.

Samedi dernier les ordres de l'état se sont assemblés en *Plena*, & sont convenus de fixer la clôture de la Diète au 19 du mois prochain. Aujourd'hui ils ont arrêté de rétablir la flotte des Galères, dans le port d'Helsingfort en Finlande, ainsi que le corps d'officiers attaché ci-devant au service de cette flotte. Le chef de ces officiers n'est pas encore nommé : on croit que les Etats choisiront pour cette place, le général Herenswerd, qui en a été revêtu ci-devant jusqu'à la Diète de 1765.

De Coppenhague, le 23 Décembre 1769.

Ces jours derniers, le sieur Arreboë arriva ici d'Alger où il résidoit en qualité de Consul du Roi, & d'où il a été obligé de se retirer, lorsque la guerre a été déclarée à la Nation par le Dey de cette Régence.

Du 30 Décembre.

Il est né, pendant le cours de cette année, dans le Bailliage d'Aarhens en Islande, 3953 personnes; il en est mort 3520; parmi lesquelles on en compte une de 108 ans, sept de 90 à 100, & 37 de 80 à 90. Il y a eu pendant la même année dans les Duchés de Holstein & de Sleswick, 11781 naissances, & 9562 morts.

De Vienne, le 23 Décembre 1769.

Les Lettres de Constantinople portent que le nouveau Béglierbey de Romélie, est parti pour l'armée avec un corps de troupes, & que le Pacha de Sivas devoit s'y rendre incessamment; elles

ajoutent qu'on ne cesse de travailler dans les Arsenaux à de nouveaux armemens, & que l'Escadre destinée pour la mer blanche hivernera dans l'Archipel, & y sera renforcée par quatre vaisseaux de guerre.

De Hambourg, le 24 Décembre 1769.

On a appris par des lettres arrivées des frontières de la Pologne, que les Confédérés rassemblés à Petrikaw ayant été informés que le Colonel Ronne marchoit à eux, avoient quitté la ville pour aller à sa rencontre; mais que le Capitaine Castelli étant entré dans cette place avec un détachement d'environ 250 hommes, les Confédérés y étoient retournés & avoient attaqué ce détachement, on ajoute qu'après la plus vigoureuse défense, le capitaine Castelli fut tué dans le combat; que sur ces entrefaites les Confédérés ayant appris que le Colonel Ronne s'avançoit avec tout son corps au secours de ce détachement, avoient pris le parti de se retirer, après avoir mis le feu aux deux Fauxbourgs, par lesquels le Colonel devoit entrer dans la ville. Les Russes ont eu dans cette affaire trente hommes de tués & autant de blessés.

De Milan, le 20 Décembre 1769.

La Chambre Héraldique, établie en cette ville, & à laquelle on doit s'adresser pour obtenir des titres de noblesse, a publié à ce sujet la taxe suivante. On payera pour le titre de marquis, 2500 florins; pour celui de comte, 2000; pour celui de Baron, 1600; pour celui de Chevalier 1300; pour celui de gentilhomme, 1000; pour celui de Don, 500. Cependant pour parvenir à la dignité

210 MERCURE DE FRANCE.

de Marquis, il faut avoir la propriété de cent foyers, & à celle de comte, celle de cinquante. Quant aux autres titres il suffira de produire des preuves de services rendus, & de possessions de biens immeubles.

De Londres, le 5 Janvier 1770.

Hier la Compagnie des Indes reçut par terre & par la voie de Hollande une dépêche que l'on dit très-importante, mais dont il ne transpire encore rien. Les actions de cette Compagnie continuent de baisser chaque jour, malgré le rétablissement de la paix sur la côte de Coromandel. Les actionnaires qui veulent connoître la cause de ce discrédit, ont demandé aux Directeurs de leur communiquer, dans une assemblée générale, le véritable état des affaires de la Compagnie dans l'Inde. Les matelots ont eu beaucoup de peine à se rendre à bord des bâtimens destinés pour cette partie du monde & pour la Chine; ils ne s'y sont déterminés que moyennant une augmentation de gages de 20 à 36 Schelings par mois.

On prétend que l'Impératrice de Russie, fait négocier ici parmi nos Commerçans, un emprunt de 200, 000 liv. sterl. à 5 pour 100 d'intérêt.

De Versailles, le 10 Janvier 1769.

Dimanche dernier, le sieur de Brequigny, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, eut l'honneur de présenter au Roi un ouvrage intitulé : *Table Chronologique des chartes imprimées, concernant l'histoire de France.* Il a aussi remis à Sa Majesté la notice d'un fameux manuscrit contenant divers ouvrages attribués à Frédégaire; ce manuscrit est du huitième Siècle, &

a été copié sur un du septieme. Le Comte de Lauraguais qui avoit conservé à la France ce précieux monument en l'achetant des Jésuites, a supplié le Roi de l'accepter, & Sa Majesté a ordonné qu'il seroit placé dans sa bibliothèque à Paris, après qu'on en auroit extrait les parties qui ne se trouvent point dans les éditions qu'on a données jusqu'ici de cet auteur, & après que la copie de ces extraits auroit été remise au dépôt des chartes.

De Paris, le 12 Janvier 1770.

L'Académie Royale des Sciences a élu à la place d'Académicien Honoraire, vacante par la mort du duc de Chaulnes, le duc de Praslin, ministre & secrétaire d'état de la marine.

Les Astronomes commencent à jouir du fruite des longs voyages que la plupart des puissances de l'Europe ont fait entreprendre à l'occasion du passage de Vénus sur le disque du Soleil. Les sieurs Dymond & Wales qui avoient été envoyés par la Société Royale de Londres, dans la baie de Hudson, à 58 degrés, 47 minutes, 30 secondes de latitude, y ont observé les contacts intérieurs des bords de Vénus & du soleil, à 1 h. 15 min. 23 sec. & à 7 h. 0 min. 47 sec. $\frac{1}{2}$. Le sieur de la Lande, de l'Académie Royale des Sciences, ayant reçu cette observation, a reconnu qu'en la supposant exacte, la parallaxe moyenne du soleil doit être de 9 sec. & trois dix-septièmes, & la distance du soleil à la terre de 32, 200, 000 lieues, à peu près chacune de 25 au degré, & de 1283 toises. C'est ici la premiere observation complete qu'on ait reçue de ce passage, on en attend d'autres de la Californie & de la mer du Sud.

212 MERCURE DE FRANCE.

On mande de Limoges, par une lettre du 5 de ce mois, que des payſans de la Paroiſſe de Darnac, Diocèſe & Election de Tutle, ont trouvé en labourant, cinquante-cinq médailles d'Empereurs & d'Impératrices, en argent bas & potin, frappées depuis le règne de Sevère, juſqu'à celui de Gallien & de Poſthumus. Les plus curieufes de ces médailles ſont celles des Gordiens d'Afrique.

Du 15 Janvier.

Demoiſelle d'Albert, fille cadette du Duc de Chevreuſe, vient d'avoir la petite vérole naturelle, dont elle eſt parfaitement rétablie. En 1763, elle avoit été inoculée deux fois, dans l'eſpace de trois ſemaines; mais l'inoculateur ayant averti le Duc de Chevreuſe que l'inoculation n'avoit pas pris, & que la Demoiſelle n'avoit pas eu véritablement la petite vérole, & pluſieurs autres médecins en ayant jugé de même ſur l'inspection des cicatrices, ce ſeigneur avoit attendu des circonſtances plus favorables à la ſanté de ſa fille pour la faire réinoculer; il a cru devoir faire connoître ces détails au public, afin de prévenir ou de diſſiper les ſouçons que la petite vérole naturelle de ſa fille pourroit faire naître contre l'inoculation.

M O R T S.

Louife-Genevieve de Ramzay, fille de feu Claude de Ramzay, gouverneur de la province de Montréal, & épouſe de Louis Deſchamps de Boishebert, major de Quebec, eſt morte à Quebec le 13 Octobre dernier, dans la 70^e année de ſon âge.

Henri-Louis Marquis d'Argouges, gouverneur

d'Avèfnes, & lieutenant-général des armées du Roi, est mort à Paris le 13 Janvier dernier, âgé de 81 ans.

Henri-Philippe Chauvelin, conseiller d'honneur au parlement, chanoine honoraire de l'église de Paris, abbé de l'abbaye royale de Moutier-Ramey, prieur des prieurés du Grand Freney, de la Très-Sainte Trinité de Beaumont-le-Roger & de St Blin, est mort à Paris le 14 Janvier, âgé de 56 ans.

Marie - Claire d'Estaing, Dame du Terrail-Bayard, veuve de Joseph Durey, seigneur de Sauroy, commandeur honoraire de l'ordre royal & militaire de St Louis, est morte à Paris, dans la 29^e année. Elle étoit mere du marquis du Terrail, maréchal de camp, lieutenant général du Verdunois, & de la feuë duchesse de Brislac, épouse du maréchal de ce nom.

Marie Gabrielle-Elisabeth de Richelieu, abbesse de l'Abbaye-aux-Bois, diocèse de Paris depuis 1760, & ci-devant de celle du Trésor, est morte le 17 Janvier en son abbaye, dans la 81^e année de son âge.

Emilie Fitzjames, ci-devant Dame du Palais de la Reine, veuve de François-Marie de Perusse, marquis d'Escars, maréchal des camps & armées du Roi, lieutenant-général du haut & bas Limousin, & meprin de feu Mgr le Dauphin, est morte à Paris.

Marie-Antoinette Charlotte du Maine du Bourg, veuve de Louis Marquis de Lostanges, est morte le 14 Décembre dernier.

T A B L E.

P IECES FUGITIVES en vers & en prose, page 5	
Socrates & Alcibiade ,	<i>ibid.</i>
Le Ruissseau ,	6
Épître à M. le comte de V * * * ,	7
Stances ,	13
Bouquet à Mlle de B * * * ,	17
Etrennes de l'Amour , à Mlle de B * * * ,	19
Ardoftan ,	20
A Mde la Vicomtesse de L * * * ,	25
A M. l'Abbé de Lille ,	26
Vers à l'auteur du Pornographe ,	27
A M. l'Abbé d'Abancourt ,	<i>ibid.</i>
A Mde de * * * ,	28
Vers à Mlle C * * * ,	29
A Mde la Marquise d'Antremont ,	30
Mes Foibleses , conte qui n'en est pas un ,	31
La jeune Fille & la Guêpe , fable ,	45
A Mlle * * * , fable ,	49
La Cicogne & le Cerf ,	52
Consultation tardive ,	53
Epigramme ,	67

Madrigal , à Mlle L. P. D. B.	58
A M. Rag...	<i>ibid.</i>
Explication des Enigmes ;	59
ENIGMES ,	60
LOGOGRYPHES ,	64
NOUVELLES LITTÉRAIRES ;	68
Bayard & Gaston , tragédie ;	<i>ibid.</i>
Anecdotes du Nord ,	79
Fables & contes moraux en vers ,	85
Naufrages & aventures de M. Viaud ,	88
Voyage pittoresque de Flandre , &c.	92
Les Géorgiques de Virgile , traduction , &c.	93
Traité de la justice criminelle de France ,	112
Le droit commun de la France ,	114
Révolution des empires , &c.	116
Sophronie ,	118
Le triomphe de la probité ,	119
Traité des plantes de la Lorraine ;	120
Traité de la communauté ,	122
Satyres de Juvénal , traduction ,	123
L'homme conduit par la raison ,	131
Précis de la médecine pratique ,	134
Instructions sur les accouchemens ,	135

216 MERCURE DE FRANCE.

Considérations sur les causes de la diversité du génie, &c.	136
ACADÉMIES,	143
SPECTACLES,	152
Opéra,	<i>ibid.</i>
Comédie françoise,	<i>ibid.</i>
Comédie italienne,	156
ARTS ; Gravure,	160
Musique,	164
Cérémonies barbares de l'isle de Basly,	167
Lettre de M. Montpetit, sur l'imposteur Ber- trand de Reims,	179
Piété filiale,	187
ANECDOTES,	191
Arrêts, Lettres-patentes, &c.	196
AVIS,	199
Lettre à l'Auteur du Mercure,	204
Lettre de M. Feutry,	205
Nouvelles Politiques,	207
Morts,	212

De l'Imp. de M. LAMBERT, rue des Cordeliers.